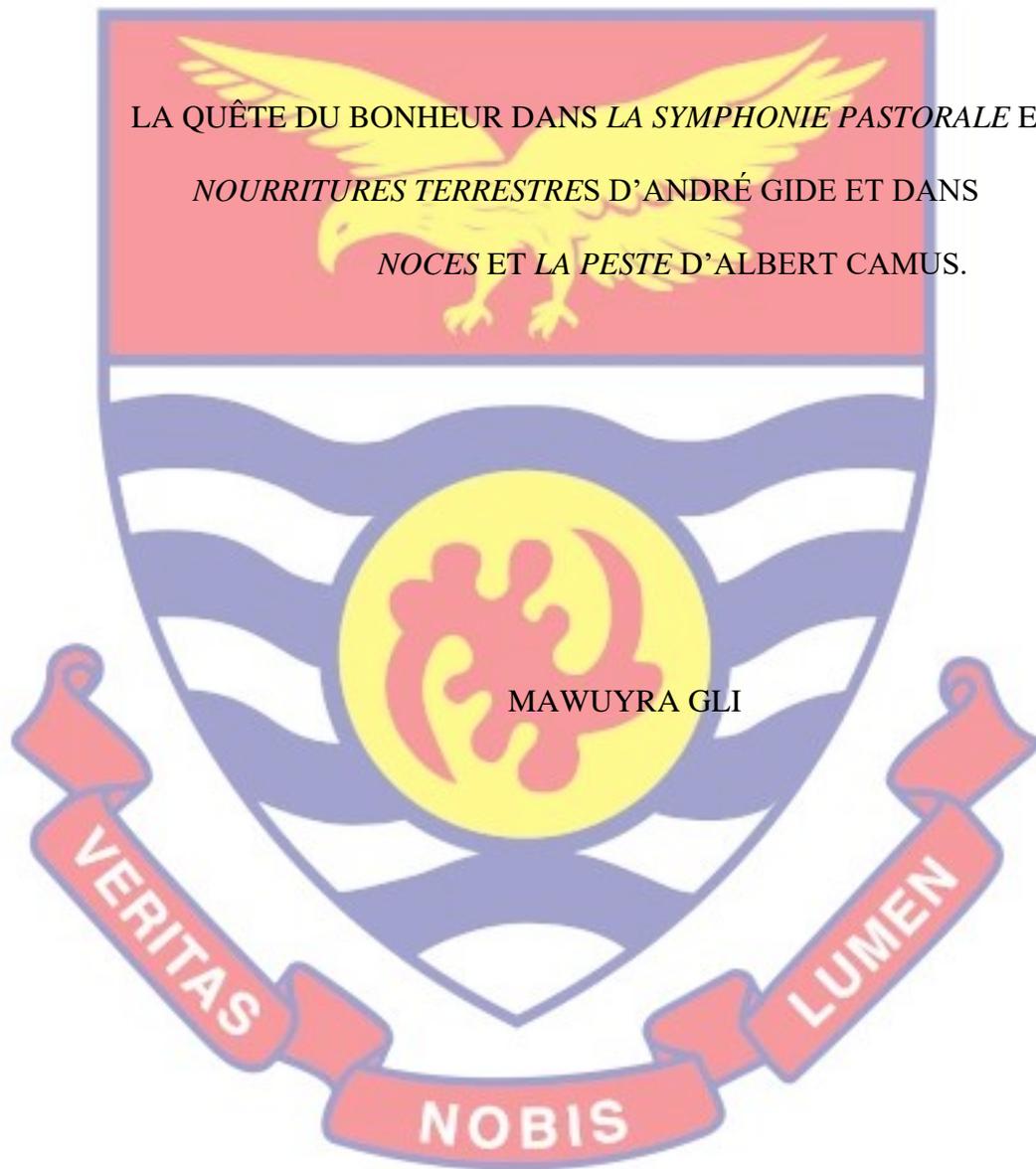


UNIVERSITY OF CAPE COAST



2021

UNIVERSITY OF CAPE COAST

LA QUÊTE DU BONHEUR DANS *LA SYMPHONIE PASTORALE* ET *LES*
NOURRITURES TERRESTRES D'ANDRÉ GIDE ET DANS
NOCES ET LA PESTE D'ALBERT CAMUS.

BY
MAWUYRA GLI

Thesis submitted to the Department of French of the Faculty of Arts, College
of Humanities and Legal Studies, University of Cape Coast, in partial
fulfilment of the requirements for award of Doctor of Philosophy Degree in
French

DECEMBER 2021



© Mawuyra Gli
University of Cape Coast

DECLARATION

Candidate's Declaration

I hereby declare that this thesis is the result of my own original research and that no part of it has been presented for another degree in this University or elsewhere.

Candidate's Signature..... Date:

Name: MAWUYRA GLI

Supervisors' Declaration

We hereby declare that the preparation and presentation of the thesis were supervised in accordance with the guidelines on supervision of thesis laid down by the University of Cape Coast.

Principal Supervisor's Signature..... Date:

Name: Dr. S. P. KRAKUE

Co-Supervisor's Signature..... Date:

Name: OFOSU ADDO-DANQUAH

ABSTRACT

This study seeks to unearth and elucidate the concept of happiness in the literacy work of two French writers namely: Albert Camus and André Gide. The study was born out of our reading of Blondin (1983: 9) who stated in *Le Bonheur Possible* that « most of human undertakings have a common denominator: the quest for a better life, a better living, a better love in sum; the desire to be happy». This presupposes that the quest for happiness is always at the centre of most human endeavours and since André Gide and Albert Camus are contemporaries, we investigated what constitutes the quest for happiness in two (2) novels of each author namely: Andre Gide's *la Symphonie Pastorale* and *les Nourritures Terrestres* and Albert Camus' *Noces* and *la Peste*. Based on our working definition of happiness (bonheur) as the satisfaction of human needs and that of quest (quête) as a search for something, we laid bare, what constitutes the search for satisfaction of human needs in the four (4) literary works. The study employed the thematic approach of analyzing a literary text. The thematic approach was complemented by Maslow's theory of human need and the theories of hedonism and eudemonism. The study was mainly based on the qualitative / descriptive research methodology for the collection and analysis of data. It was revealed that though the four literary works are of different genres, the quest for happiness abounds in them in different forms. This is amply demonstrated through the behavior of the characters: it is either they are fighting for their own happiness or that of another individual. This points to the fact that each step taken by human beings is undertaken for a reason (the individual's happiness or that of humanity as a whole). We further concluded

that whatever form the quest for happiness takes, they can either be classified as hedonic (based on sensual pleasure) or eudemonic (based on personal development).

Key words: desire, happiness, quest, need, satisfaction, search



RÉSUMÉ

Cette étude cherche à déterrer et à élucider le concept « bonheur » dans l'œuvre littéraire de deux écrivains français, à savoir : Albert Camus et André Gide. L'étude est née de notre lecture de Blondin (1983 : 9) qui affirme dans *Le Bonheur Possible* que « la plupart des démarches humaines ont un dénominateur commun : une quête de mieux être, de mieux-vivre, de mieux-aimer, de mieux comprendre... une poursuite du bonheur ». Cela présuppose que la quête du bonheur est toujours au centre de la plupart des entreprises humaines. Ainsi, étant dit que André Gide et Albert Camus sont des contemporains, nous avons cherché à savoir ce qui constitue la quête du bonheur dans deux (2) ouvrages de chacun de ces deux auteurs à savoir : *La Symphonie Pastorale* et les *Nourritures Terrestres* d'André Gide et *Noces* et *la Peste* d'Albert Camus. A la base de notre définition opératoire du terme « bonheur » comme : satisfaction des besoins humains et celle de « la quête » comme recherche de quelque chose, nous avons mis à nu ce qui constitue la recherche de la satisfaction des besoins de l'être humain dans les quatre (4) ouvrages littéraires choisis. L'étude est basée sur l'approche thématique de l'analyse d'un texte littéraire. L'approche thématique a été complétée par la théorie des besoins humains de Maslow et les théories de l'hédonisme et de l'eudémonisme. L'étude s'est principalement basée sur la méthodologie de recherche qualitative / descriptive pour la collecte et l'analyse des données. Il a été révélé que, bien que les quatre (4) ouvrages littéraires soient de genres différents, la quête du bonheur y abonde sous différentes formes. Ceci est amplement démontré par le comportement des personnages : ils se battent soit pour leur propre bonheur, soit pour celui d'autrui. Cela met en évidence le fait

que chaque démarche de l'être humain est entreprise pour une raison (le bonheur de l'individu ou celui de l'humanité dans son ensemble). Nous avons également conclu que quelle que soit la forme que prend la quête du bonheur, elle peut être classée comme hédonique (basée sur le plaisir sensuel) ou eudémonique (basée sur le développement personnel).

Mots clés: désir, bonheur, quête, besoin, satisfaction, recherche



REMERCIEMENTS

Nous aimerions exprimer notre profonde reconnaissance au Docteur Sylvester Petrus Krakue, notre directeur principal, car sans son soutien indéfectible, cette thèse n'aurait pas vu le jour. Malgré ses nombreuses obligations, il a eu le temps et la patience de diriger ce travail. Nous avons bénéficié énormément de sa sagesse, de son amour et aussi de ses reproches qui se sont avérés très constructifs. Nous voudrions également souligner la contribution majeure du Docteur Luciano Mwinngong Bulber, (au départ, notre directeur adjoint) qui nous a quittés le 23 mars, 2021. Par gratitude et admiration pour son travail, son engagement social et son amour, nous lui dédions cette thèse.

Nous remercions du fond de notre cœur le professeur Ofosu Addo-Danquah d'avoir accepté de prendre le relai après le décès de notre superviseur adjoint. Nous lui sommes très reconnaissants des conseils qu'il nous a donnés. Malgré le poids de ses journées chargées, il a consacré ses heures et jours à la lecture et relecture de ce travail. Nous lui savons gré des conseils, suggestions et critiques qu'il nous a prodigués tout au long de notre étude universitaire.

Nous savons particulièrement gré au Professeur Mawuloe Koffi KODAH, actuel chef de Département de Français de l'Université de Cape Coast et au Docteur Anthony Makafui De-Souza, ancien Chef de Département de Français de l'Université de Cape Coast, pour leur encouragement, leurs conseils et supports moraux. Nous vous disons « akpe, Mawu neyra mi ».

Nous remercions vivement tous les professeurs du Département de Français de l'Université de Cape Coast. Ils nous ont aidé à traverser ce

processus d'apprentissage qui est le doctorat. Nous avons bénéficié de leur soutien pour avancer dans nos réflexions et dans notre maturation intellectuelle. Cette thèse constitue pour nous un geste de partage : partage de leur savoir, de leurs expériences, de leur générosité et rigueur. Nous voudrions, en retour, partager notre joie, notre fierté et ce succès avec eux.

Nous remercions profondément le Professeur D.D. KUUPOLE, ancien Président de l'Université de Cape Coast, pour ses conseils, suggestions et mots d'encouragement pendant les périodes difficiles de notre parcours académique. Merci également au Professeur (Madame) Alfredina KUUPOLE de l'« Institute of Education », Université de Cape Coast pour son encouragement et ses conseils maternels et plus particulièrement d'avoir accepté d'être notre « mentor »

Docteur Kudi Michael, merci « Dagbe va xoxxo ». Kouakou Michael et Elorm Azouma, merci infiniment. Que le Créateur Tout-Puissant vous bénisse. A nos camarades de banc (Sister Aku, Norviano, Paul..) nous vous disons « merci » car vous nous aviez été utiles.

Nous tenons à remercier tous les membres de la famille Gli, sans oublier notre chère mère Dada Felicia et mes frères et sœurs. A notre belle mère, Worla Setsoafia nous disons : « akpe » Enfin, nous sommes infiniment redevables à notre épouse Joan et à mes enfants Selinam, Sedem et Senyam pour la patience et la compréhension qu'ils ont manifestées à mon égard durant les périodes difficiles de mon étude doctorale. Tous ceux qui de près et de loin ont contribué à notre succès académique, nous vous disons : « merci, thanks, akpe, yeda hom ase ».

DÉDICACE

A la mémoire de mon cher père

A la mémoire de notre directeur adjoint de départ



TABLE DES MATIÈRES

	Page
DECLARATION	ii
ABSTRACT	iii
RÉSUMÉ	v
REMERCIEMENTS	vii
DÉDICACE	ix
TABLE DES MATIÈRES	x
INTRODUCTION GÉNÉRALE	1
Cadre Général	1
Définition	5
Le XX ^e siècle ; quelques réflexions sur l'idée du bonheur	7
Problématique et Questions de Recherche	10
Objectif	13
Cadre théorique	13
Les théories hédonique et eudémonique	14
L'approche hédonique (bonheur reposant sur le plaisir)	14
L'approche eudémonique (le bonheur reposant sur le développement personnel)	16
La théorie des besoins fondamentaux d'Abraham Maslow	18
Théorie littéraire-Approche thématique	20
Le champ sémantique	21
Le champ lexical	21
Revue de littérature	25
L'évolution des principales représentations du bonheur	25

Les hédonistes	26
La vision socratique, islamique, judaïque et chrétienne du bonheur	27
Comment accède-t-on au bonheur ? Quelques idées repères	32
Justification du choix de sujet	39
Plan et Méthodologie de Recherche	42

CHAPITRE UN: LA QUÊTE DU BONHEUR DANS <i>LA SYMPHONIE PASTORALE ET LES NOURRITURES TERRESTRES</i> D'ANDRÉ GIDE	
Introduction	44
PREMIERE PARTIE	
La quête du bonheur dans la <i>Symphonie Pastorale</i> d'André Gide	44
Soin et développement de la petite Gertrude: Une responsabilité acceptée en vue d'une cause	45
Quête du bonheur personnel : efforts de satisfaire ses désirs émotionnels	64
Effets de la Recherche du bonheur personnel	70
DEUXIEME PARTIE	
La quête du bonheur dans <i>Les Nourritures Terrestres</i> d'André Gide	79
Introduction	79
Liberté et assouvissement des désirs sensuels	80
Assouvissement des désirs sensuels	80
La liberté	94
Conclusion partielle	103
CHAPITRE DEUX: LA QUÊTE DU BONHEUR DANS <i>NOCES ET LA PESTE</i> D'ALBERT CAMUS	
Introduction	104
PREMIERE PARTIE	
	104

La quête du bonheur dans <i>Noces</i> d'Albert Camus	104
La communion sensible et sensuelle avec le monde	105
La déambulation	116
L'auto libération	125
DEUXIEME PARTIE	131
La quête du bonheur dans <i>La Peste</i> d'Albert Camus	131
Introduction	131
Sacrifice de soi et acceptation du devoir	132
Le destin collectif	150
Conclusion partielle	161
CHAPITRE TROIS:PARALLELE ENTRE LA QUÊTE DU BONHEUR CHEZ ALBERT CAMUS ET CHEZ ANDRÉ GIDE	164
Introduction	164
Parallèles et divergences entre l'eudémonisme et l'hédonisme	164
André Gide et Albert Camus : quel rapprochement?	167
Eudémonisme chez André Gide et Albert Camus	171
Hédonisme chez André Gide et Albert Camus	179
Conclusion partielle	188
CONCLUSION GÉNÉRALE	189
REFERENCES	195

INTRODUCTION GÉNÉRALE

Cadre Général

La poursuite du bonheur revêt une importance primordiale dans la conscience humaine, car le bonheur sert de point culminant de l'existence de l'individu.

[Amar Ruth. (2016 :8)]

La vie de l'être humain dans cet univers terrestre est faite des va et des vient. Ces va et vient perpétuels dans lesquels l'homme s'engage ne sont pas gratuits. Ils constituent une condition sine qua non à la réalisation de ses désirs (avoir un diplôme, avoir un boulot, être bien payé, se marier, avoir des enfants, vivre dans une belle maison...). Nous faisons chorus avec le philosophe grec, Epicure (341-270), pour affirmer que la réalisation/l'accomplissement de ces désirs constitue ce qui est communément appelé le bonheur.

La question du bonheur a donc retenu l'attention des psychologues, des philosophes et psychanalystes (Aristote, Bentham, Epicure, Freud, Kant, Socrate,) depuis un certain temps et, déjà en 1670, Pascal écrivait que :

Tous les hommes recherchent d'être heureux. Cela est sans exception, quelques différents moyens qu'ils emploient. Ils tendent tous à ce but [...] La volonté ne fait jamais la moindre démarche que vers cet objet. C'est le motif de toutes les actions de tous les hommes.

Jusqu'à ceux qui vont se pendre.

(www.penseesdepascal.fr)

Et Godet et Mousli (2017 :10) de commenter :

Pascal est catégorique : le bonheur est « le motif de toutes les actions de tous les hommes ». Et de préciser : « jusqu'à ceux qui vont se pendre ». Ceux qui vont se pendre ont une vie très malheureuse. Et comme rechercher le bonheur, c'est avant tout échapper au malheur, ils font une ultime démarche vers le bonheur : échapper à une vie douloureuse.

La portée de ces deux déclarations est que le bonheur est universellement recherché. Il est plus ou moins conçu comme le but le plus élevé de l'existence de l'être humain ; ce que tout le monde cherche à atteindre, consciemment ou inconsciemment (Hume 2012). C'est ainsi que l'individu qui veut se pendre croit qu'il vit une insatisfaction totale parce que ses désirs ne sont pas accomplis. Le non accomplissement de ses désirs représente la situation que fuit l'individu. Du moment que l'être humain n'a plus la satisfaction de vivre, il y a absence de bonheur. Dans son effort d'aller à la recherche du bonheur perdu, l'homme d'après Pascal fait sienne la devise de Goethe citée par Amar (2016 :13) qui est : « meurs et deviens ». A notre entendement, cette devise repose sur le principe ou l'espérance que la mort ici dans le monde profane sera suivie de résurrection dans le monde de l'esprit. Le fait de se pendre est alors un moyen d'échapper au malheur ; à la vie douloureuse de ce monde en vue d'accéder au prétendu bonheur de l'au-delà (le monde de l'esprit). Ce point de vue se rattache un peu au point de vue existentiel et encore religieux (selon les chrétiens/musulmans), où il est toujours possible d'accéder au bonheur dans l'au-delà, après la mort. Les chrétiens ont la conviction que le

passage de l'être humain sur la terre ne serait qu'un tremplin, une étape préparatoire. L'affirmation de l'apôtre dans 2 Corinthiens 5 :8 en est la preuve.

Paul affirme en faisant référence aux Chrétiens en général que : « Nous sommes pleins de confiance, et nous aimons mieux quitter ce corps et demeurer auprès du Seigneur ». Ceci semblerait suggérer que la vie, après la

mort, auprès du Seigneur est mieux que celle sur la terre. Une autre preuve à l'appui de cela est l'affirmation de Jésus au brigand dans Luc 23.43 : « Jésus lui répondit : Je te dis en vérité, aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis ». C'est peut-être ce qui a fait dire à Blondin (1983 :17) que le bonheur est pour beaucoup de chrétiens ; « le salut dans l'éternité ».

Tous ces propos n'ont pour but que d'affirmer et de confirmer une seule chose : le bonheur est une chose tant désirée par l'être humain et les moyens d'y accéder sont divers. Nous retrouvons les échos de cette prise de position chez Amar (2016 :8). Cette auteure notait à ce sujet que :

Le bonheur tant désiré, fruit de l'imagination, permet à l'homme de forger des projets, c'est-à-dire d'élaborer la projection imaginaire d'un but à atteindre, celui d'être heureux, car la raison conduit l'homme à rechercher le bonheur, quelques différents moyens qu'il utilise. Cette quête du bonheur est universelle.

C'est dire alors que le bonheur est une chose qui est universellement recherchée et en même temps, c'est cette recherche de bonheur qui pousse l'être humain à entreprendre des projets. L'être humain dans son existence sur cette terre cherche à atteindre un certain nombre de buts en vue d'être heureux,

en vue d'atteindre cet état de bonheur. Ce qui est clair est que les buts et les moyens de les réaliser varient d'un individu à un autre.

De tout ce qui précède, on peut noter que le bonheur et sa recherche occupent une part importante dans la vie de l'être humain. Il est donc révélateur de lire sous la plume de Bedminster (2014) que lorsque l'on s'interroge sur le sens de la vie et sur ce qui rend valable l'existence entière, trois idées viennent spontanément à l'esprit : la moralité, la justice et le bonheur. De ces trois idées, Bedminster (2014) affirme que c'est le bonheur qui est central, parce qu'il est la condition nécessaire et suffisante d'une vie réussie. Pour cette raison; Bedminster conclut que le bonheur est un bien suprême, « un souverain bien », car il est ce que vise tout homme, il est le désirable absolu. Nous nous alignons du côté de Bedminster car, nous trouvons un parallèle entre son propos et le point de vue biblique sur le bonheur.

Du point de vue des chrétiens (biblique), nous remarquons que la quête de Dieu pour Adam et Eve et par extension l'humanité en général est que l'être humain mène une vie harmonieuse, une vie sans tristesse, sans douleur. Au livre de Genèse au chapitre 2, nous assistons à l'histoire de la création du premier homme sur l'univers terrestre. De là, la Bible nous fait part des conditions dans lesquelles devraient vivre Adam et ses descendants. Tous les aliments, (les fruits, les animaux, les grains.....) les rivières et d'autres choses dont l'être humain a besoin pour que la vie soit belle ont été mises à la portée du premier homme. De plus, Adam devrait avoir une domination permanente sur les autres créatures de l'univers. Telle était la situation de l'homme au jardin paradisiaque créé par Dieu : état de plénitude, de paix et d'harmonie.

Mais après le péché originel, l'homme est dit « déchu » de ce statut primaire. Ainsi dit, l'homme a toujours une réminiscence de son statut original et il ne cesse de chercher à tâtons, ce bonheur ou statut « perdu ». On pourrait alors se poser la question suivante : C'est quoi ce concept appelé le bonheur ? Dans les paragraphes qui suivent nous œuvrerons à saisir le sens littéraire et contextuel de ce mot.

Définition

Pour Kant (1724-1804), le bonheur est un phénomène très difficile à cerner. Selon lui ; « Le concept du bonheur est un concept si indéterminé, que, malgré le désir qu'a tout homme d'arriver à être heureux, personne ne peut jamais dire en termes précis et cohérents ce qu'il désire véritablement qu'il veut. ». Mais dans *Critique de la Raison Pratique* on le voit dire que le bonheur est la satisfaction de toutes nos inclinations. Cette pensée de Kant suscite jusqu'à nos jours des polémiques car, en tant que notion, (retenons que le terme) « bonheur » est passé par une série de moules qui lui ont aussi prêté leur empreinte, l'obligeant ainsi à prendre divers formes et sens. Il connaîtra un élargissement de sens et de formes selon ce que chaque auteur entend du terme. C'est ainsi que nous lisons à la suite de Amar (2010) que « de nombreuses définitions ont été données au bonheur, se côtoyant, s'accumulant, se contredisant ». L'effort qui sera déployé dans les lignes à suivre sera en vue de déterrer les différentes acceptions du terme bonheur. Mais avant tout, jetons un coup d'œil sur son étymologie.

Dubois (2009) nous fournit un aperçu historique ainsi que l'étymologie du mot « bonheur ». Selon lui, le mot bonheur, dérive de deux mots latins :

bonum et *augurum* c'est-à-dire *bonne augure* qui se sont lentement déformés en *bon oïr* en ancien français, puis en *bonheur*. Est de *bonne augure*, quelque chose qui annonce ou présage un événement favorable. Ainsi, le mot « bonheur » signifie étymologiquement d'après Dubois (ibid): « la chance, le sort heureux. Puis, il prend le sens de : bien-être, satisfaction, contentement ».

Que dit le dictionnaire *Larousse* ? *Le Larousse* en ligne propose trois définitions du bonheur, à savoir "bonne chance, circonstance favorable", "état de complète satisfaction" et "joie, plaisirs liés à une circonstance". Le sociologue Veenhoven (1997), pour sa part définit le bonheur comme un état d'esprit, un degré selon lequel une personne évalue positivement la qualité de sa vie dans son ensemble. C'est ainsi qu'il est défini par Épicure comme un état de plaisir, qui consiste pour le corps, à ne pas souffrir et pour l'âme, à être sans trouble alors que Pascal le définit comme un état de repos. (http://www.Cafe-diderot.com/le_bonheur-selon-les-philosophes). D'après De Lévis, le bonheur est l'absence de peines, comme la santé est l'absence de maladies. (<https://citations.ouest-france.fr/citation-du-de-levis>). Le même concept est, chez Fortin (2000), le degré selon lequel une personne évalue positivement la qualité de sa vie dans son ensemble.

De ce qui précède, on peut affirmer que l'expression « bonheur » peut recouvrir un champ sémantique assez large. Or, d'après notre analyse, nous observons avec intérêt que toutes ces définitions oscillent, entre deux faits fondamentaux : absence de peines ou de souffrances et la satisfaction des besoins. A la base de ce qui précède, on pourrait conclure que tout ce que nous avons coutume à appeler bonheur n'est, en fin de compte, que le résultat d'une satisfaction de nos besoins. Ces besoins, nous convenons avec Maslow (1954)

pour les nommer comme suit : les besoins physiologiques, de sécurité, sociaux, d'estime, de réalisation de soi. Les êtres humains sont animés par ces sortes de besoins ou de désirs. La satisfaction de chacun de ces besoins/désirs conduit au bonheur à un moment donné tandis que leur non-satisfaction conduit au mal-être, à la frustration. Le bonheur est à notre avis, le résultat d'une satisfaction de nos besoins.

Qu'est-ce qu'une quête alors? Reuter (1996 :126) le définit d'une manière très succincte. Selon cet auteur, une quête « C'est ce qui est recherché ». Cette définition cadre bien, à notre avis, ce concept car, nous ne trouvons pas d'écart entre cette définition et celle donnée par le *Dictionnaire Historique de la Langue Française* (1995 :1688) qui est « action de rechercher », et celle donnée par le *Petit Robert* (2012 :2088) qui est : « action d'aller à la recherche de quelque chose, de quelqu'un ». De tout ce qui précède, notre sujet semblerait nous appeler à nous interroger sur la recherche de la satisfaction de nos besoins dans les ouvrages d'Albert Camus et d'André Gide. A ce point nous jugeons utile, d'évoquer quelques idées du bonheur au XX^e siècle. Ceci est impératif à notre avis, car c'est dans ce siècle que se situent nos deux auteurs.

Le XX^e siècle ; quelques réflexions sur l'idée du bonheur

Un constat se dégage après un parcours de quelques œuvres littéraires du XX^e siècle. Ce constat, mis en relief principalement par Des Bois (2013) est le suivant : le XX^e siècle peut se séparer en deux périodes distinctes (début du siècle jusqu'à 1980 et la période après 1980). Au cours de ces deux périodes, la question du bonheur a retenu l'attention d'un bon nombre d'auteurs, de citoyens.... Des Bois démontre le fait qu'au début du siècle, et

surtout après les deux Guerres mondiales, les intellectuels ne croient plus au bonheur. Ils sont désabusés; l'homme au XX^{ème} siècle a perdu la foi en la science (il commence à en voir les effets négatifs); le bonheur est pour l'homme de cet ère, une idée utopique mais après 1980, on recommence à s'intéresser à la question du bonheur. Il devient une obsession. Il est partout (livres, médias, publicité, etc.). Le bonheur est devenu une norme sociale, une obligation morale dans la société occidentale. Il faut être heureux, sinon l'homme est considéré comme anormal. Il est honteux d'être malheureux, conclut Des Bois.

D'autre part, Amar (2010) dans son résumé de l'ouvrage : *La diversité du bonheur dans le roman Français des xxe et xxie siècles* a fait reconnaître que l'intérêt à l'écriture du bonheur persiste tout au long du XXe siècle malgré les événements historiques et sociaux qui ont bouleversé cette période, tels que les deux guerres mondiales et l'Holocauste. Amar note qu'au début du XXe siècle, une approche du bonheur apparaît dans les romans selon laquelle il faut être heureux afin de pouvoir rendre heureux. Deux auteurs ont, d'après Amar (2010), adopté cette conception. Ces auteurs sont André Gide et Jean Giono. Pour Gide, Amar note que « le bonheur repose sur l'épanouissement de notre être, lequel se fait de temps à autre par la destruction du « moi » ancien ». Amar finit par dire que chez ces deux auteurs prestigieux du début du siècle, le bonheur n'est pas *d'avoir*, ni de *paraître*, mais consiste tout simplement à être heureux soi-même avant d'agir pour le bonheur des autres.

Après cette phase dans laquelle se situent les deux auteurs précités, nous assistons à l'émergence de toute une pensée philosophique qui va influencer les romanciers au XXe siècle. Cette pensée selon Amar (2010),

s'édifie à partir de la doctrine de Nietzsche et le nihilisme redécouvert au XX^e siècle, philosophie selon laquelle l'existence humaine est dénuée de toute signification, tout but, toute vérité compréhensible ou toute valeur. Sous l'influence du nihilisme se développe ainsi dans les années trente la pensée existentialiste postulant que les individus créent le sens et l'essence de leur vie:

« l'existence précède l'essence de Sartre », c'est-à-dire qu'on surgit d'abord dans le monde, puis on existe et finalement on se définit par ses actions dont on est pleinement responsable. A partir de là, des changements considérables dans l'expression littéraire du bonheur s'inscrivent dans les années quarante avec les travaux de Camus et de Sartre qui affirme dans *L'existentialisme est un humanisme*: « L'homme est sans appui, sans secours, et est condamné à chaque instant à inventer l'homme ». L'homme est alors la source de son bonheur ; Camus et Sartre semblent affirmer.

Amar (2010), note par la suite que le bonheur est pour Camus un « impératif ». Ceci semblerait être le cas car, Camus note dans ses *Carnets* qu'« il n'y a pas de honte à préférer le bonheur ». Camus déclare aussi dans un entretien télévisé quelques mois avant sa mort que : « [...] moi, je suis plutôt tenté de croire qu'il faut être fort et heureux pour bien aider les gens dans le malheur ». Le bonheur personnel n'est pas honteux du moment qu'il est conçu comme un moyen d'apporter l'aide à autrui. C'est dire alors que dans la pensée camusienne : le bonheur individuel est la base du bonheur général.

En ce qui concerne l'œuvre de Camus ; Amar (2010), note que son œuvre peut être divisée en trois périodes : le cycle de l'absurde où l'homme parvient au bonheur seul en face du monde: la solitude est alors la condition du bonheur ; le cycle de la révolte où Camus préconise la solidarité : l'homme

mène un combat collectif contre le mal pour avoir droit au bonheur et le cycle de la réconciliation où l'homme trouve un équilibre entre la passion égoïste et l'exigence de la solidarité.

Tous ces propos d'Amar nous ont révélé qu'Albert Camus et André Gide ont d'une manière ou d'une autre, évoqué ce concept de bonheur dans leurs œuvres. Malgré le fait qu'ils sont du même siècle, nous constatons d'après nos lectures que leurs points de vue sur le bonheur divergent. Nous remarquons des facettes différentes du bonheur ; même chez le même auteur et nous jugeons utile de les étudier plus en profondeur.

La présente étude cherche donc, pour ainsi dire, à mettre à nu, la recherche de la satisfaction des besoins de l'Homme selon les perspectives camusienne et gidienne. Ceci nous permettra en fin de compte de dévoiler la manière dont ces deux auteurs conçoivent le bonheur.

Problématique et Questions de Recherche

La quête d'une vie belle et réussie est aussi ancienne que les réflexions des premiers philosophes de l'Antiquité qui s'interrogeaient déjà sur les conditions de la réalisation du bonheur (Gefen 2014). Au fil des siècles, les réponses apportées par des experts, des philosophes, des auteurs, des chercheurs, des intellectuels et aussi par la littérature ont varié et évolué. Chaque individu a sa propre conception du bonheur, de la manière dont il le recherche et de la manière dont il définit cet état. Bien que tout le monde recherche le bonheur, chacun le trouve en accomplissant des choses différentes. Si les uns pensent que le fait de posséder des biens matériels peut les rendre heureux, les autres associent le bonheur à des aspects immatériels, ou encore à la combinaison du matériel et de l'immatériel.

La recherche du bonheur pousse d'aucuns à attribuer le bonheur à un objectif que veut atteindre un individu. L'objectif correspond à des valeurs spécifiques. Kasser et Ryan (1996) distinguent les valeurs intrinsèques (besoin de développement personnel, de relations avec autrui et d'appartenance à une communauté.....) des valeurs extrinsèques (besoin de contrôle, de possession matérielle et de prestige....). Selon eux, il appartient à chaque individu de choisir entre les deux, afin qu'il puisse se sentir heureux. Pour Chiasson (1999), la satisfaction à l'égard de sa propre vie dépend du jugement global que porte un individu sur son niveau de bien-être. En outre, Maslow (1954) affirme que l'on obtient le bonheur en accédant à un degré supérieur de réalisation de soi. Cet état de bonheur passe par la satisfaction des besoins de base (organique, de sécurité et d'appartenance) pour ensuite avoir la possibilité de tendre vers la satisfaction de besoins supérieurs (d'estime et d'actualisation de soi). Il va sans dire qu'à travers des voies diverses, l'être humain a toujours été préoccupé par la recherche de son bonheur.

Malgré ces points de vue divers parfois contradictoires sur la notion du bonheur, les écrivains et auteurs n'ont pas cessé d'en chercher des approximations, des synonymes, et des descriptions. Ceux-ci, sans offrir une définition absolue, constituent seulement une certaine approche de la notion qui reste pour autant difficile à cerner. La complexité de la notion de bonheur et le trait radicalement insaisissable du contenu même de ce concept se manifestent dans l'incapacité d'une description précise. Gefen (2014) note que le bonheur, étant très subjectif, exige une analyse qui prend en compte des existences particulières et concrètes vu le fait qu'il est difficile d'accepter

une seule facette de sa réalité. Toutefois, cette réalité fait constamment l'objet d'interrogations nombreuses sur la nature du bonheur, débattue par les littéraires, les linguistes et les éducateurs.

Ainsi dit, la notion suscite de nos jours des polémiques, vu le fait que le concept de bonheur est plutôt subjectif et relatif et qu'il n'existe aucun index de bonheur ni aucune formule générale pour l'atteindre vu encore le fait que chaque individu a sa propre conception du bonheur et de la manière dont il le définit. Nous pouvons ainsi affirmer que chaque écrivain à sa manière de représenter ou de concevoir ce que c'est que le bonheur car selon Amar (2010) ; « Ce qui fait le bonheur de l'un est totalement différent de ce qui fait le bonheur de l'autre »

Eu égard à ce qui précède, nous aimerions nous interroger sur la quête du bonheur dans la littérature française du XXe siècle particulièrement à travers les ouvrages de Gide et de Camus. Tout en reposant le cheminement de notre raisonnement sur l'état psychologique des personnages (nous entendons par l'état psychologique : l'ensemble des idées, des sentiments propres à un personnage ou à quelqu'un), leurs gestes et agissements nous allons élucider le thème du bonheur dans les romans de nos deux auteurs pour ensuite déterminer que la recherche du bonheur est au centre des préoccupations des personnes dans les ouvrages d'André Gide et d'Albert Camus. Nous finirons par établir un parallèle entre la recherche du bonheur chez Camus et chez Gide

En d'autres termes, nous comptons, à la fin de cette étude, trouver des réponses aux questions suivantes :

- Comment se manifeste la quête du bonheur dans les ouvrages choisis d'André Gide et d'Albert Camus ?
- Quel rapprochement peut-on établir entre la quête du bonheur chez Camus et chez Gide ?
- Comment, selon les deux auteurs, peut-on atteindre le bonheur ?

Objectif

Notre sujet nous interpelle à répondre à un triple engagement :

- Elucider et expliciter les thèmes du bonheur et de la quête du bonheur dans l'œuvre d'André Gide et d'Albert Camus.
- Etablir un parallèle entre la quête du bonheur chez André Gide et chez Albert Camus.
- Préciser, d'après nos deux auteurs, comment on peut atteindre le bonheur.

Cadre théorique

Aborder la question du bonheur dans les romans de deux auteurs français (Albert Camus et André Gide), nécessite une approche théorique qui tienne compte des enjeux de notre sujet et de notre problématique. Pour ce faire, notre cadre théorique sera axé sur l'approche thématique sans pour autant nous interdire de faire recours aux théories hédonique et eudémonique du bonheur. Nous évoquerons également la théorie du besoin psychologique de l'être humain de Maslow comme un aspect de la théorie eudémonique. Notons que notre sujet s'inscrit également dans la pensée ou doctrine existentialiste. Nous allons tout d'abord nous engager à mettre plus de

lumière sur ces deux théories du bonheur avant d'étudier en profondeur la théorie thématique.

Les théories hédonique et eudémonique

Selon Anic et Tonicic (2013), il existe depuis fort longtemps deux manières de situer le bonheur. Ces deux manières sont : l'approche hédonique et l'approche eudémonique. D'aucuns pensent que nous trouvons le bonheur lorsque nous faisons la fête avec des amis ou lorsque nous passons de bons moments avec nos proches..... Il y a également d'autres personnes qui trouvent le bonheur dans les efforts qu'elles fournissent (le fait d'étudier telle carrière, l'apprentissage d'une langue, mener une tâche etc.....). Les visions sont doubles et c'est ici qu'interviennent les concepts d'eudémonisme et d'hédonisme. Les paragraphes suivants jettent plus de lumière sur ces deux approches.

L'approche hédonique (bonheur reposant sur le plaisir)

Anic et Tonicic (2013) expliquent que la conception hédonique du bonheur est centrée sur les composantes affectives et la satisfaction par rapport à la vie de l'individu. Il s'agit du sentiment de plaisir et de la motivation destinée à éviter le mal-être. Nous pouvons dire que cette conception du bonheur repose sur les caractéristiques suivantes :

- Recherche du plaisir : il s'agit de l'aspect central de l'hédonisme. Il s'agit de la recherche de la stimulation de nos sens et de nos émotions tels que promener avec des amis, faire un voyage, aller à un concert, etc
- Perception basée sur un équilibre affectif : la façon d'interpréter l'hédonisme dans nos vies se réalise à travers un équilibre de nos

émotions quotidiennes. Dès lors, si nous avons tendance à éprouver davantage d'émotions agréables que désagréables, nous ressentirons un plus grand niveau de bonheur hédonique.

- Maintien de la satisfaction de la vie : il est nécessaire, afin de profiter de l'hédonisme, de sentir que notre environnement est agréable. S'il existe des problèmes dans notre famille, avec nos amis, dans notre travail, etc., ces derniers généreront une anxiété qui affectera notre bonheur hédonique.
- Persécution des désirs et des besoins : l'hédoniste acquiert du plaisir à travers l'accomplissement des désirs et des besoins. Remplir les désirs et satisfaire les besoins nous apporteront ces émotions agréables qui mèneront au bonheur hédonique.
- Le bonheur à court terme : un aspect essentiel de l'hédonisme est sa concentration sur le présent ou l'avenir immédiat. Nous parlons de plaisir ou de bonheur spontané survenant après l'exécution de certains comportements. Au fur et à mesure que le stimulus s'éloigne, le bonheur hédonique se dissipe.
- Haute intensité : le bonheur hédonique est une émotion très enrichissante et stimulante, laquelle est vécue avec beaucoup d'intensité et d'enthousiasme.

Qu'en est-il de l'approche eudémonique. Nous tenterons de l'élucider dans les lignes qui suivent.

L'approche eudémonique (le bonheur reposant sur le développement personnel)

Anic et Tonic (2013) ont fait remarquer que de nombreux comportements n'apportent pas de bonheur immédiat ; ces comportements impliquent même des efforts, et nous font éprouver à certains moments des émotions de valence négatives. Nous continuons malgré tout à les réaliser avec détermination, étant même satisfaits d'eux. Il en est ainsi parce que ces comportements nous apportent un développement personnel, lequel s'expérimente à travers le bonheur eudémonique. Des exemples de cet eudémonisme peuvent être l'obtention d'un diplôme, l'apprentissage d'une langue, l'expérience d'autres cultures, l'exploration de soi, etc.

Nous pouvons recourir aux caractéristiques suivantes pour définir l'eudémonisme :

- Recherche de développement personnel : il s'agit de l'aspect central de ce type de bonheur. Eudémonisme est la motivation qui nous incite à nous développer en tant que personnes. Il s'agit de la satisfaction qui résulte du fait d'être fier de notre croissance cognitive, morale, émotionnelle, etc.
- Atteinte des buts et des objectifs : le degré d'intensité du bonheur eudémonique dépendra du fait d'avoir ou non atteint ses buts et objectifs. Atteindre ses objectifs apportera à l'individu ce bonheur qui le pousse à poursuivre sa croissance.
- L'effort et la motivation : ceux-ci vont être les moteurs de notre auto-réalisation. En effet, dans la mesure où nos buts et objectifs présenteront souvent des difficultés et des émotions désagréables, nous

avons besoin de l'effort et de la motivation pour atteindre l'eudémonisme.

- Le bonheur à long terme : il s'agit d'un bonheur qui est représenté par la satisfaction personnelle. Cette capacité de s'observer soi-même et d'être fier de sa croissance personnelle. Il s'agit davantage d'une perception agréable de soi-même que d'un état temporel spécifique (comme c'est le cas pour l'hédonisme).

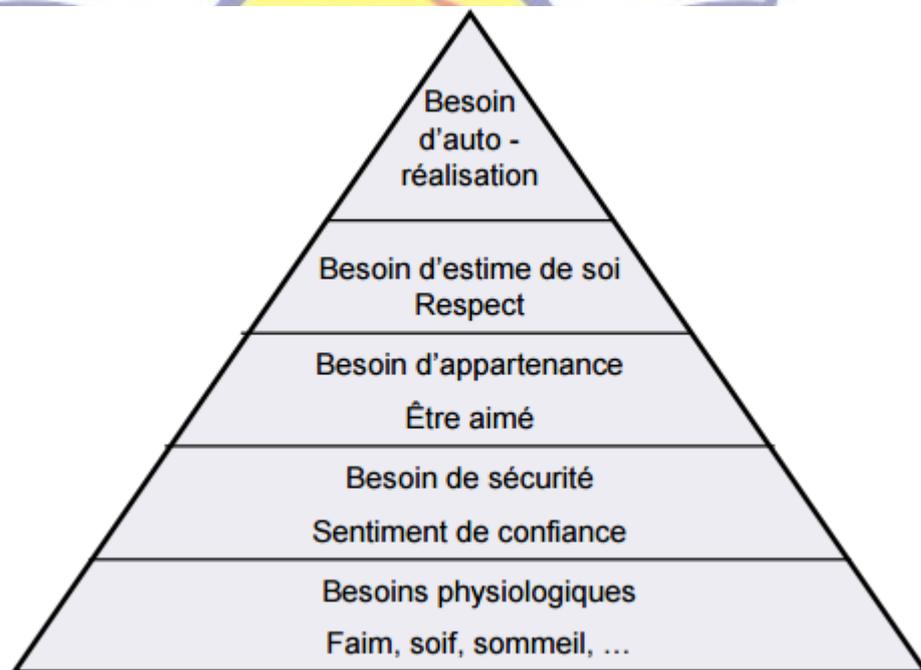
La conception eudémonique est basée sur la prémisse que les gens se sentent heureux s'ils connaissent une croissance personnelle et ont le sentiment d'avoir des buts et que leur vie a du sens. Plusieurs théories appartiennent à cette approche. Des exemples très influents ont été les théories des psychologues américains humanistes Abraham Maslow (théorie de la pyramide des besoins fondamentaux) et Carl Rogers (théorie du développement psychologique et de la réalisation de soi) notent Anic et Tonic. Dans le cadre de ce travail, nous allons nous appesantir sur la pyramide des besoins fondamentaux d'Abraham Maslow, car, pour nous c'est elle qui s'adapte et répond mieux aux exigences de notre sujet.

Retenons que l'approche hédonique examine les affects positifs et négatifs de l'individu ; le bonheur est dans la satisfaction de désirs : telle est la thèse hédoniste. L'hédonisme est la conception qui fait du plaisir la valeur suprême, le but de la vie, qui identifie bonheur et plaisir. L'approche eudémonique par contre, interroge le sujet sur le contentement quant à sa vie, ses buts, attentes et réussites. L'individu examine son existence pour déterminer si elle correspond à ses souhaits.

La théorie des besoins fondamentaux d'Abraham Maslow

A en croire Maslow (1954), les besoins d'un individu peuvent être classés en fonction de leur nécessité commençant par les plus fondamentaux appelés les besoins physiologiques (air, nourriture, eau). Selon Maslow, il est nécessaire de satisfaire les besoins d'un niveau inférieur avant de s'intéresser aux besoins du niveau directement au-dessus. Cette théorie nous sera utile car à notre compréhension, le bonheur émane de la satisfaction de nos besoins.

Cette théorie est souvent représentée sous forme d'une pyramide. Le résumé de sa théorie n'est autre que nous les humains, avons des «besoins» qui doivent être satisfaits dans un ordre de priorité, avant d'atteindre ceux qui correspondent à des idéaux plus élevés, nous devons d'abord répondre à nos besoins fondamentaux. La pyramide est la suivante :



SOURCE :Blondin R.(1983 :47). *Le Bonheur possible*. Montréal: Les éditions de l'Homme]

Les cinq (5) étapes de la pyramide s'expliquent de la manière suivante :

Besoins physiologiques : Ces besoins sont ceux qui sont nécessaires à la survie d'une personne. Ils sont obligatoires car boire, manger, respirer, dormir, ... sont indispensables. Ce sont donc des besoins/produits reliés au fonctionnement du corps humain.

Besoin de sécurité : C'est un besoin de se protéger contre les agressions d'ordre physique, psychologique et économique. Se sentir en sécurité et maîtriser les choses. Il s'agit de la sécurité des revenus ou ressources, de la stabilité familiale, de la santé,

Besoins d'appartenance : Besoin d'être aimé par les autres, d'être accepté et d'appartenir à un groupe. C'est la peur de la solitude qui apparaît et donc les personnes veulent avoir un statut, être une composante d'un groupe.

Besoins d'estime de soi : C'est le sentiment d'être utile et d'avoir de la valeur. Le besoin de se faire respecter et d'être capable d'influencer les autres.

Besoin d'autoréalisation : Ce besoin est lié au développement des connaissances. Il s'agit ici de révéler son propre potentiel créateur, la personne cherche à s'accomplir. La personne veut résoudre des problèmes complexes, elle a un besoin de communiquer.

Bref, nous nous inspirons de cette théorie car nous pensons que tout ce que nous avons coutume à appeler bonheur n'est, en fin de compte, que le résultat d'une satisfaction de nos besoins. Ces besoins sont : les besoins physiologiques, de sécurité, sociaux, d'estime, de réalisation de soi. (Maslow (1954). Les êtres humains sont donc animés par ces sortes de besoins ou désirs. La satisfaction de chacun de ces désirs conduit au bonheur tandis que

leur non-satisfaction conduit au mal-être, à la frustration. A part la théorie des besoins, l'étude va bénéficier également de l'approche thématique.

Théorie littéraire-Approche thématique

Dans son *Introduction à l'analyse du roman*, Reuter a codifié en un ensemble cohérent des notions de narratologie empruntées à des autorités diverses. C'est de là que nous reconnaissons la multiplicité des méthodes ou d'approches appliquées à la littérature ou à un texte littéraire. Nous adoptons pour ce travail, l'approche thématique. Comme le note Roger (1997 :49.): On associe généralement l'origine de la critique dite thématique à l'œuvre de deux grands critiques genevois, et en particulier à deux de leurs très nombreux ouvrages : *De Baudelaire au Surréalisme* (Corréa, 1933 ; José Corti, 1960) de Marcel Raymond (1897-1984), et surtout *L'Ame romantique et le rêve* (José Corti, 1939) d'Albert Béguin (1901-1957). Roger affirme que nul projet de fonder un tel courant ne présidait pourtant à ces authentiques chefs-d'œuvre prénommés.

Ce modèle qui a été proposé par ces deux concepteurs de l'« école de Genève »: Marcel Raymond et Albert Béguin a été repris et illustré par Reuter (1996) dans son *Introduction à l'Analyse du Roman* mais sous l'appellation « l'approche thématologique ». Reuter (1996 : 99) souligne que : « l'approche thématologique est centrée sur les réseaux sémantiques, abstraction faite de leurs évolutions dans la progression du récit ». La sémantique est selon Bergez (1989 :58) : « la discipline qui se charge de l'étude du signifié des mots ».

Pour faire une étude thématologique, il faut, selon Reuter (1986 : 99), prendre en compte deux notions fondamentales :

- le champ sémantique et
- le champ lexical.

Selon Reuter (ibid. :98), l'étude de ces deux notions : les champs lexicaux et les champs sémantiques sont des moyens de prendre en compte le lexique et de saisir la production du sens dans le roman.

Le champ sémantique

Le champ sémantique d'un mot est l'ensemble des sens disponibles de ce mot selon le contexte. Le terme « champ » est utilisé pour désigner la structure d'un domaine linguistique donné. Reuter (ibid. :98), note qu'on l'analyse en relevant systématiquement les occurrences de ce terme et leurs contextes, les mots auxquels il est associé et opposé. Cela permet bien souvent de dégager l'imaginaire d'un récit et aussi ses positions idéologiques. Ainsi, selon Reuter (ibid. :98), les champs sémantiques des mots comme « église » ou « révolutionnaire » seront différents selon les auteurs et selon leurs engagements.

Le champ lexical

Selon Sabbah (1993 :27), le champ lexical est : « l'ensemble des termes qui renvoient à une même réalité, à une même idée, à une même notion ». En ce qui concerne l'importance du champ lexical Sabbah (ibid.), explicite : « *Observer la composition des champs lexicaux d'un texte est très important puisqu'ils permettent de déterminer le ou les thèmes dominants* » (p.27).

Au fait, Reuter (ibid.) démontre qu' « on peut par exemple étudier le champ lexical de « la passion », de « l'amitié » ou de « la politique » dans un roman. Nous devons aussi réitérer le fait que nous ne pouvons pas terminer ce

survol sans évoquer la notion d'isotopie. Du grec *isos* signifiant « égal », et *topos*, « lieu », l'isotopie est, selon *Le Vocabulaire de l'analyse du Langage* (1994 : 127), « une récurrence, une homogénéité sémantique : divers termes s'apparentent ou se recoupent pour former dans un texte un réseau, un système cohérent d'échos ». D'après Bergez et al (1994), le terme d' « isotopie » a été

introduit dans l'analyse sémantique par Greimas. Ces trois auteurs précités trouvent que « isotopies » et « champs lexico-sémantiques » désignent presque les mêmes phénomènes. « On peut considérer ces deux dénominations comme presque équivalentes » (*Vocabulaire de l'Analyse Littéraire* édition Dunod ; page127). Nous nous alignons du côté de Berger, Géraud et Robrieux, car, d'après nos lectures, nous avons pu établir le fait que repérer des isotopies, c'est chercher le sens d'un texte tel que voulu par son auteur. Comme nous l'avons étayé plus haut, le champ sémantique d'un mot est l'ensemble des sens disponibles de ce mot selon le contexte, alors que le champ lexical est « l'ensemble des termes qui renvoient à une même réalité, à une même idée, à une même notion. Ces phénomènes visent à déterrer la signification d'un mot dans un contexte donné pour ensuite le relier au sens général d'un texte, d'un énoncé.

Quelle est alors l'utilité de ces deux concepts (champs sémantique et lexical)? Reuter (ibid.), précise : L'utilisation de ces deux démarches, complémentaires, permet de préciser des impressions – notamment sur la tonalité ou l'atmosphère d'un roman - et de fonder une analyse des thèmes.

Selon Mauriel (1998 :59), un thème se signale à l'attention du lecteur par sa récurrence chez un même écrivain d'un texte à l'autre et il faut avoir

tout lu de cet auteur (brouillons, notes, œuvres achevées) comme un seul et un même texte pour l'identifier.

Roger (1997 :53), pour sa part, note que : la critique thématique s'attache à expliciter comment les thèmes d'une œuvre suggèrent l'expérience d'une conscience unique et prend souvent appui sur des extraits courts, qu'elle commente d'un point de vue phénoménologique, pour les relier à de nouveaux extraits.

Bergez (ibid. : 36), lui, fait remarquer que : « avec la critique thématique, la lecture perd sa dimension historique et collective pour récupérer sa valeur d'expérience individuelle.» Il ressort de ceci que l'auteur de l'œuvre est au fait remplacé par « un philosophe » qui parle, commente et essaie de dévoiler un sens caché ; le sens caché de l'œuvre. A cet effet, nous allons, dans ce travail, nous servir des concepts qui relèvent de la critique thématique (approche thématologique d'après Reuter), puisque selon Maurel (ibid.), la critique thématique explicite les thèmes d'un écrivain. .

Notre sujet s'inscrit également dans la pensée ou doctrine existentialiste. Cette doctrine philosophique, exposée en 1943, par le philosophe français Jean-Paul Sartre dans *L'Être et le Néant* et en 1960 dans *la Critique de la raison dialectique*, se réfère à un système de pensée nommé l'existentialisme.

Selon Sartre, l'homme, pour justifier sa propre existence et donner un sens à sa vie, ne peut compter que sur lui-même. Il incombe à tout individu, de vivre sa propre expérience et de se construire en faisant recours à ses seules forces. Il n'y a pas de nature humaine qui définirait à priori les qualités du genre humain (animal rationnel, politique, esthétique, religieux etc.) et il n'y a

pas non plus de nature humaine qui fixerait à priori une destination au développement de chaque homme. C'est à ce point que surgit la notion de « l'existence précède l'essence » qui signifie que l'homme sera tel qu'il se sera fait. Nous existons d'abord et nous sommes définissables qu'après, par nos actes. Cette angoissante condition Sartre l'appelle le « délaissement » Les êtres

humains doivent se considérer comme étant délaissés, (c'est-à-dire livrés à eux-mêmes). Ce délaissement engendre le désespoir qui est le sentiment de ne pouvoir s'attendre à aucun secours ni du ciel, ni d'une autre doctrine toute faite. Chaque situation impose donc à l'être humain un choix original, qui lui engage et qui engage autrui

Sommairement, on peut retenir que, l'homme n'est rien d'autre que ce qu'il se fait ; il est donc responsable de ce qu'il est. L'existentialisme indique que le lâche se fait lâche, le héros se fait héros. Tout de même, il y a toujours une possibilité pour le lâche de ne plus être lâche. L'existentialisme stipule que le destin de l'homme est en lui-même. Alors, selon Sartre, exister c'est être là, et dans un univers absurde et contingent, se construire et imprimer sa marque sur les choses. Il n'y a pas d'essence humaine figée et préétablie, l'existence précède donc l'essence. L'homme surgit dans le monde et il y dessine sa figure. Le bonheur émane, donc des actions déployées par l'homme, car son existence précède la valeur qu'il se donne. La valeur qu'il se donne constitue ainsi son bonheur.

Nous comptons nous servir de ces théories pour mettre à nu les divers aspects du bonheur dans les ouvrages sur lesquels nous travaillerons.

Revue de littérature

« On ne s'improvise pas maçon sans s'être renseigné préalablement sur la technique de la construction » (Bardet et al. (1999 :67) ; C'est ainsi que va le dicton. C'est dire d'une manière implicite que l'homme n'est pas Dieu et ne crée jamais "ex nihilo"; mais il crée toujours à partir d'une réalité déjà existante. Ainsi, en vue de répondre aux exigences de notre sujet, nous avons passé en revue quelques travaux qui touchent d'une manière ou d'une autre à notre sujet. Ceci nous permettra sans doute d'éviter la reproduction de ce qui existe déjà. Ces travaux aideront à nous orienter dans le cadre de notre recherche. Nous allons ainsi, dans les paragraphes qui suivent, passer en revue des travaux qui sont pertinents à la présente étude.

Le plan suivant sera adopté. Nous allons jeter la lumière sur l'évolution des principales représentations du bonheur. Ensuite, nous aborderons selon des perspectives diverses, certains critères par lesquels on accède au bonheur. Après notre attention sera sur la vision socratique, islamique, judaïque et chrétienne du bonheur. Enfin nous passerons en revue d'autres travaux qui ont trait à notre sujet. Tous ces travaux constitueront des pierres angulaires sur lesquelles nos réflexions seront fondées.

L'évolution des principales représentations du bonheur

De nombreux philosophes, intellectuels et chercheurs se sont prononcés sur la question du bonheur. Au fil des âges, des conceptions du bonheur ont évolué exponentiellement. *La Fabrique Spinoza* (2015), via le concept « de bien-être citoyen » ;(<http://fabriquespinoza.fr/notes-syntheses/levolution-principales-representations-du-bonheur/>) nous donne un aperçu historique de l'évolution du concept de bonheur.

Selon les informations recueillies de ce site, les conceptions du bonheur ont évolué au fil des âges, y compris au sein du monde occidental. Plus intéressant, derrière ces visions se dégagent un intérêt-désintérêt ou une faveur-défaveur plus ou moins marqués selon les époques. Force est de souligner que le bonheur a, tour à tour, été plaisir pour les Hédonistes, idée vaine pour les Stoïciens, affaire d'équilibre pour les Epicuriens, puis relégué dans l'au-delà pendant la longue ère de l'Europe chrétienne. Repensé collectivement et politiquement par les Lumières et les révolutionnaires, le XIX^e siècle l'enterre à nouveau. Enfin, essuyant deux guerres mondiales, le principe du bonheur prend son essor après 1945. Plus récemment, depuis les années 2000, il occupe une part croissante – mais encore modeste – de l'espace académique et public. Alors, quel rapprochement s'opère-t-il entre les visions hédoniste, stoïcienne et épicurienne du bonheur ? Ceci sera l'objet de notre discussion dans les lignes à suivre.

Trois principales visions du bonheur prédominant dans l'Antiquité grecque: (visions hedoniste, stoïcienne et épicurienne)

Les hédonistes

Ils valorisent le plaisir, quel qu'en soit le coût. Ce qui compte pour eux c'est la satisfaction des désirs sensuels. Construites en repoussoir dès l'Antiquité et jusqu'à la fin du XX^e siècle, les autres visions du bonheur se sont notamment développées contre eux.

Les stoïciens :

Ils vont à l'encontre des idées communément admises par les hédonistes et profèrent que la recherche du bonheur est une impasse. A leur connaissance, le sage doit faire son devoir et rechercher le moindre mal,

s'écarter des passions et ne ressentir ni la joie, ni la douleur ; il doit tendre vers un état d'ataraxie obtenu grâce au déploiement de sa volonté. Les stoïciens constituent un courant très influent de la philosophie antique, et se dégènère à travers les siècles : leur pensée se transmet notamment à Sénèque ; christianisées par les pères de l'Eglise, ses idées se répandent dans le monde occidental.

Les épicuriens :

Le point de vue des épicuriens oscillent entre celui des hédonistes et celui des stoïciens ; il s'apparente à une arithmétique des peines et des plaisirs. Les épicuriens avancent l'idée que le but des activités humaines est le bonheur. Ils postulent que la vertu consiste à anticiper les peines et les jouissances et à choisir, en vue de maximiser le plaisir obtenu. Cette philosophie ne consiste donc pas dans une débauche débridée, mais dans une ascèse comptable des plaisirs et des peines. Ce n'est que dans la seconde moitié du XXe siècle que l'épicurisme connaît un nouvel engouement.

La vision socratique, islamique, judaïque et chrétienne du bonheur

A en croire Passebon (2010), la question du bonheur se pose depuis l'Antiquité et l'un des premiers à y travailler est Socrate. La question qui s'impose à ce point est la suivante : sous quel angle a-t-il entamé ce sujet de bonheur ? Pour Socrate, le bonheur est indissociable de la morale, et plus précisément de la justice : aucun bonheur ne peut exister sans une conduite de vie juste, droite et mesurée. Le vrai bonheur, pour Socrate, réside dans la connaissance. En effet, Socrate pense que, si les êtres humains ne font que suivre leurs désirs, ils n'agissent pas selon le bien mais selon ce qui leur paraît bien. Or, ce qui nous paraît bien peut souvent être mauvais, pour

nous ou pour d'autres. Il peut ainsi paraître « bien » à un tyran par exemple d'expulser quelqu'un de son logement pour s'emparer de ses biens, à un faux témoin de travestir la vérité contre une somme d'argent ; nous n'agirions pas ainsi si nous savions réellement ce qui est bien. C'est donc toujours par ignorance que les individus agissent mal. Socrate est l'un des plus grands

représentants de l'intellectualisme et il est de cette conviction que la vie heureuse (le bonheur) s'acquiert par l'acquisition du savoir en tant que guide pour agir bien. Cette acquisition du savoir commence par la connaissance de soi-même d'où l'origine de l'expression « connais-toi toi-même ». Cela revient à dire que la «quête de bonheur» est indissociable de la «quête de sagesse», laquelle est elle-même indissociable de la «quête de connaissance», pour emprunter les mots de Toussaint (2016)

Ce qui est révélateur à ce point est que la plupart des grandes religions s'inscrivent dans ce courant « socratique » de vision du bonheur absolu, parfait et accessible par une certaine ascèse et l'exercice du savoir et de la connaissance. Cependant, spirituelles qu'elles sont, elles intègrent une nuance importante : la connaissance est essentiellement comprise comme connaissance de Dieu. Ainsi, au « connais-toi toi-même » de Socrate, les religions répondent « connais ton Dieu »

Dans l'islam et le judaïsme par exemple, le bonheur absolu est également possible. Le bonheur est avant tout donné par Dieu : l'Homme ne peut, seul, faire son propre bonheur. Si l'Homme doit progresser dans la connaissance de Dieu (notamment par la prière et par l'étude des textes sacrés), rien ne remplace la grâce divine, qui est donnée à ceux qui la méritent : aux plus fidèles dans l'islam, aux plus pieux dans le judaïsme. « Un

grand bonheur attend ceux qui aiment ta Loi » écrit David dans le verset 165 de Psaumes 119. Le peuple Juif étant le peuple « élu » de Dieu, il est presque un devoir pour l'Homme juste (Juif) d'être heureux. L'islam invite également à se réjouir de la puissance du Créateur par l'exaltation mesurée des sens et la contemplation de la nature. « Œuvre pour ta vie présente comme si tu vivais

éternellement et œuvre pour ta vie future comme si tu allais mourir demain», serait une des paroles du Prophète. (<https://dehautsetdebats.files.wordpress.com/2010/06/bonheursmiley.jpg>)

Rappelons à ce point que pour ces deux religions, aucun bonheur ici-bas n'est comparable au bonheur promis au paradis (seul bonheur Absolu, Parfait et Éternel). Mais nous remarquons que ces deux religions se détachent cependant un peu de la vision socratique du bonheur en ce sens qu'elles font intervenir la grâce.

D'autre part, mettons au clair que le christianisme s'inscrit d'abord dans une certaine filiation socratique (rejet des passions exacerbées et de la jouissance pour elle-même, volonté « d'élever son âme ») et maintient une conception finaliste du bonheur dans la pure tradition religieuse juive (bonheur absolu promis au paradis, recherche de la connaissance de Dieu par l'étude des textes saints et la prière, acceptation de la grâce divine) mais va ensuite différer radicalement des uns et des autres en ce que le christianisme est (à notre connaissance) la seule religion qui postule l'idée d'un Dieu descendu sur Terre dans une existence non seulement terrestre mais encore humaine, dans un corps de chair. Le christianisme, dans la recherche du bonheur, est donc particulièrement intéressant : il se situe entre l'immanence et la transcendance, entre les conceptions religieuses et idéalistes des philosophes antiques et les

conceptions athées et réalistes des philosophes modernes. Il y a transcendance, car la croyance en la grâce de Dieu judaïque, la promesse d'un bonheur absolu, n'est pas rejeté. Transcendance, car l'infinie supériorité du Créateur sur les Hommes n'est pas niée.

Au chapitre 4, verset 7 des Psaumes, le Roi David s'est posé une très belle question que voici : « Qui nous fera voir le bonheur ? ». (p. 563) La réponse à cette question est fournie dans le même verset par David quand il déclare : « Fais lever sur nous la lumière de ta face, ô Eternel! Tu mets dans mon cœur plus de joie qu'ils n'en ont quand abondent leur froment et leur moût. Je me couche et je m'endors en paix, car Toi seul, ô Eternel, tu me donnes la sécurité dans ma demeure. ». Nous inférons de ces versets que le bonheur, selon David ne se trouve pas dans ce que l'on a, ou dans ce que l'on fait, mais dans la relation que l'on entretient avec Dieu, le Dieu éternel et créateur; celui qui donne la vie et qui seul sait ce qui convient à la vie de l'être humain pour qu'il soit heureux. Nous pouvons établir un parallèle entre cette vision du bonheur d'après David et celle d'un autre roi, Salomon, le fils de David. Solomon, après avoir recherché son bonheur au travers des plaisirs et des jouissances que la vie pouvait lui offrir - et, en tant que roi, il avoue ne s'être privé de rien sous le soleil. Mais, que lui est arrivé ? Il est arrivé à connaître le désespoir, sa désillusion était grande. C'est à ce point qu'il découvre ce qui constitue le « vrai bonheur » qu'il résume succinctement comme suit : au chapitre 8 et au verset 12 de son livre Ecclésiaste. : « Le bonheur est pour ceux qui craignent Dieu » (p. 668). Ceci implique que le bonheur est pour ceux qui ont à l'égard de Dieu, respect et obéissance. Il va sans dire que l'obéissance aux lois morales et spirituelles n'est pas un obstacle

au bonheur de l'homme, mais plutôt la condition de sa pleine réalisation. Si nous les ignorons, nous sommes coupés de la source de la vraie vie et du bonheur. Ceci semblerait résumer selon la bible, la voie au bonheur.

Bref, selon Socrate, le bonheur réside dans la connaissance en général y compris celle de soi. Le judaïsme et l'islam ne sont pas contre l'idée de la connaissance mais la connaissance dans leur cas est essentiellement comprise comme connaissance de Dieu. Ainsi, au « connais-toi toi-même » de Socrate, les religions ajoutent « connais ton Dieu ». Les chrétiens s'adhèrent à ce point de vue des deux religions précitées mais vont au-delà de ce paramètre pour ajouter un deuxième élément qui est la crainte de Dieu et cela se traduit en terme d'obéissance aux lois morales et spirituelles.

D'autre part, dans une étude sur *Vol de Nuit* de Saint-Exupéry, Itti (1995), évoque la notion du bonheur général et du bonheur individuel. Itti trouve que Saint-Exupéry dans son ouvrage, oppose deux conceptions de bonheur. Ces deux conceptions sont : le bonheur individuel et l'action. L'action est aussi appelée le bonheur général. Ces deux notions sont impossibles à réconcilier. Les deux notions n'admettent pas le partage : ils sont en conflit. Les points d'Itti nous sont utiles dans le sens qu'ils mettent à nu deux points essentiels. Premièrement, nous sommes amenés à appréhender le fait qu'il y a deux types de bonheur dans *Vol de Nuit* : le bonheur individuel et le bonheur général. Deuxièmement, nous voyons d'une manière nette, le lien qui existe entre les deux ; le bonheur général est altruiste alors que l'autre est égoïste.

Nous découvrons également avec joie que dans son ouvrage, *Quête et représentation du bonheur dans le roman français contemporain*, Amar

(2016), s'est donnée la tâche de dresser un panorama du thème de bonheur et ses divergentes acceptations. L'ouvrage met en exergue la question de l'écriture du bonheur sur cinq (5) décennies, et s'articule autour de différentes problématiques du roman et selon divers points de rencontre entre littérature et philosophie. Il s'est avéré que la question du bonheur demeure essentielle à

l'homme même s'il est aux prises avec un monde dont la cohérence est remise en question. L'étude conclut que la question du bonheur traverse tous les genres romanesques et que «le bonheur n'est pas seulement une interrogation purement thématique mais que cette notion engage des questions de poétique, voire d'esthétique romanesques (p.277). Cette étude nous est utile dans la mesure où elle nous aide à identifier des auteurs qui abordent la question du bonheur dans le roman contemporain ; de plus, elle nous fournit plus de lumière sur le développement du bonheur conjugal. Nous notons ensuite, qu'elle nous dévoile la façon dont se conçoit le bonheur au troisième âge et finalement elle nous fait voir les variétés de formes et d'enjeux du bonheur.

Comment accède-t-on au bonheur ? Quelques idées repères.

Dans son ouvrage, *Malaise dans la civilisation*, Freud se pose trois (3) questions fondamentales qui sont très utiles à notre discussion. Ces questions sont : quelles sont les fins vitales qui émanent du comportement humain ? Que cherchent les hommes dans et à travers leur vie, et que demandent-ils à cette merveilleuse vie qui les comble et les enveloppe ? Freud (1930) lui-même tente de nous fournir une réponse à ces questions. Selon lui, « Les hommes cherchent à être heureux et à rester heureux. ». Il note également que ce désir d'être heureux, comporte deux phases une négative et l'autre positive. Celle qui est négative consiste en une démarche humaine permanente à fuir les

douleurs et à s'écarter de tout ce qui empêche la joie chez l'homme et dans l'autre, les humains sont toujours en quête de leurs jouissances et de leurs plaisirs. Boukhsibi (2011) semble se mettre du côté de Freud et définit le bonheur de la manière suivante « le bonheur désigne le fait d'atteindre le deuxième but, le plaisir et la jouissance ». De là, nous retenons que l'être humain, dans son effort d'accéder à cet état de bonheur, essaie de fuir ou de s'écarter de la douleur et va à la recherche des choses qui lui procurent de la joie, du plaisir et de la jouissance.

Stacey (2014) pour sa part, énumère, sept critères qui, selon elle, peuvent aider les êtres humains à accroître leur sentiment du bonheur. Ces critères sont :

1. L'être humain doit éviter de faire des comparaisons
2. Il doit sourire, même quand il n'en a pas vraiment envie
3. Il doit sortir et faire de l'exercice
4. L'on doit se faire des amis et entretenir de bons liens familiaux
5. Dans toute situation, l'on doit remercier et se montrer reconnaissant
6. L'être humain doit donner ; C'est-à-dire, faire de l'aumône au nécessiteux.
7. Finalement l'on doit mettre l'argent en bas de sa liste de priorités (<https://www.islamreligion.com>).

Ces sept points énumérés ci-dessus constituent selon Stacey (2014) une condition sine qua non à la réalisation d'un état de bonheur. Fortin (2000) pour sa part, s'inspire de Fordyce (1997) pour nous proposer 14 points importants à cultiver dans notre effort d'accéder à cet état que nous appelons bonheur. Ces points qui constituent au fait des conseils à l'humanité toute entière sont les suivants :

1. Soyez plus actif et demeurez occupé.
2. Passez plus de temps à socialiser.
3. Soyez productif dans une activité significative.
4. Organisez-vous.
5. Arrêtez de vous tracasser.

6. Ajustez bien vos attentes et vos aspirations.
7. Développez une pensée positive et optimiste.
8. Soyez orienté vers le présent.
9. Développez une relation positive avec vous-même.
10. Développez une personnalité engageante.

11. Soyez vous-mêmes.
12. Allez chercher de l'aide au besoin.
13. Développez vos relations intimes.
14. Valorisez le bonheur.

Ces points divergents énumérés par Stacey et Fortin suggèrent que chaque individu a sa manière de percevoir ce concept du bonheur et les moyens par lesquels on y accède.

Épicure n'abonde pas dans le même sens qu'Aisha Stacey et Bruno Fortin. Le philosophe grec, de son côté trouve qu'il n'y a rien à acquérir pour être heureux, il y a plutôt des craintes des désirs à écarter. D'après lui, le bonheur est toujours à la portée des êtres humains et l'homme doit apprendre à discerner entre les désirs naturels et les plaisirs vains; il doit se contenter du nécessaire. Ainsi pour accéder au bonheur, Épicure nous prodigue les conseils suivants.

1. Ne pas craindre les dieux (car les dieux étant bienheureux, ne sont pas jaloux et ne se mettent pas en colère, ils ne nous veulent aucun mal).
2. Ne pas craindre la mort (car quand la mort est là, nous ne sommes plus : il n'y a donc aucune souffrance dans la mort, tandis que par la peur, nous nous créons une souffrance inutile).

3. Le bonheur est accessible (si nous apprenons à limiter, à simplifier nos désirs)
4. La souffrance est supportable (car comme l'averse, une souffrance violente est souvent passagère et nous nous habituons à elle si elle dure).

A part les points énumérés ci-dessus, nous notons qu'il y a toute une pléthore de vues sur ce sujet. A en croire Blondin (1983 :45), l'être humain a des besoins qui sont ni plus ni moins identiques à ceux des bébés. Il énumère quatre critères qui contribuent au bonheur d'un individu.

« D'abord un besoin énergétique : se nourrir, respirer etc. Deuxièmement un besoin relationnel, avec soi-même et avec d'autres. Ensuite un besoin de confort-sécurité, l'abri, le vêtement, la protection des agressions. Enfin un besoin de stimulations : le jeu, la connaissance, le nouveau, etc ».

Blondin trouve que les climats, les cultures et la génétique, ces quatre besoins fondamentaux prennent parfois des allures cocasses ou inattendues selon les époques. Mais ces éléments demeurent essentiellement les mêmes pour tous. Qui plus est, ils sont indissociables les uns des autres et parfois même s'interpénètrent. Si un seul de ses besoins est en souffrance, on peut difficilement parler de bien-être. La dynamique poursuite de la satisfaction de

ces quatre besoins est donc fondamentale au bonheur ; note Blondin. Mais il est important de noter que dans l'application de ces critères, Blondin conseille à l'individu de savoir discerner les besoins des désirs, l'essentiel de l'accessoire, l'être de l'avoir. Affirmons le fait que Blondin est arrivé à cette conclusion suite à une étude menée au Canada ; une étude dans laquelle il a

administré une quarantaine de questions à 10,000 répondants en vue de savoir ce qui les rend heureux. Pour le citer ; voici sa conclusion « l'étude de nos dossiers, dans cette recherche, tend cependant à démontrer que les gens heureux ont plutôt tendance à privilégier les besoins sur les désirs » p. 46

Il est abondamment clair qu'on peut établir un rapprochement entre ce concept de quatre critères qui contribuent au bonheur d'un individu et la théorie des besoins de Maslow. Cette théorie de Maslow, souvent présentée sous forme d'une pyramide est constituée de 5 niveaux de besoins : besoins physiologiques ; besoins de sécurité ; besoins d'appartenance ; besoins d'estime de soi ; besoin d'autoréalisation. La pyramide de besoins représente une autre perspective quant aux moyens nécessaires à l'atteinte du bonheur.

Autrement dit, les êtres humains, ont des besoins à satisfaire. La satisfaction de ces besoins mène au bonheur. Le point de divergence majeur est qu'il y a une hiérarchie des besoins de la part de Maslow mais cela est absent dans la théorie de Blondin. Blondin pense également que « si un seul de ses besoins est en souffrance, on peut difficilement parler de bien-être » p.45 ; alors que dans le cas de Maslow l'on ne peut satisfaire un besoin supérieur que lorsque les besoins inférieurs sont déjà satisfaits. Ceci revient à dire ; pour emprunter les mots de Liu , Martin, et Rakotomalala Harisoa (2015) que ; la conception du bonheur évolue dans le temps, en fonction des évènements qui marquent la

vie d'un individu. Si une personne pense à un moment donné que construire une famille puisse la rendre heureuse, elle se tournera vers d'autres objectifs (maison, enfants, carrière), dès que le but fixé au départ sera atteint.

La satisfaction d'un certain nombre de conditions en vue d'assurer le bonheur a également attiré l'attention de l'Organisation des Nations Unies.

Les conditions minimales selon l'ONU seraient les suivantes:

1. Une ration quotidienne de deux mille cinq cents à quatre mille calories d'un régime alimentaire équilibré pour chacun.
2. Une batterie et des ustensiles de cuisine par unité familiale.
3. Un jeu de trois ensembles de vêtements et de trois paires de chaussures pour chacun.
4. Au moins 100 litres de bonne eau par jour, pour consommation et utilité sanitaire.
5. Un abri d'au moins 6 mètres carrées par personnes offrant une protection adéquate contre les intempéries comprenant les systèmes de chauffages et de refroidissement, selon les climats
6. Une scolarisation d'au moins 6 ans pour chaque enfant et l'alphabétisation complète des adultes, qui devraient aussi avoir accès à l'arithmétique de base.
7. Un récepteur-radio par unité familiale
8. Un téléviseur par centaine d'habitants
9. Une bicyclette (sic) par unité familiale
10. Les soins médicaux de base devraient être accessibles ; on conseille dix médecins et cinquante lits d'hôpitaux pour cent mille habitants. On

devrait aussi prévoir l'accessibilité à dix dollars US de médicaments par personne par année.

11. Du travail suffisant pour pourvoir aux besoins d'une unité familiale.
12. Un système quelconque de sécurité sociale pour les malades, les handicapés et les vieillards.

[Source : Blondin, R. (1983). *Le bonheur possible*. (p. 46-49) Montréal: Les éditions de l'Homme]

A travers ces points divers, on peut affirmer que la réalisation du bonheur n'est pas donnée. Cela nécessite des efforts constants qui prennent des voies divers ; il y a des conditions à remplir, des étapes à franchir. C'est peut-être ce qui a fait dire à Liu, Martin, et Rakotomalala-Harisoa (2015) que « Le bonheur est donc un objectif permanent qui exige un effort ou une démarche pour ceux qui le recherchent ».

Malgré les divergences entre les points soulevés par Épicure, Stacey, Fortin, Blondin, Maslow et l'ONU ; nous voyons que ces divergences se convergent à un certain niveau. Comme va le dicton, « tous les chemins mènent à Rome » ainsi, les points énumérés sont selon ces auteurs précités, des voies qui mènent au bonheur. Ces points divers nous serviront de tremplin dans les démarches que nous allons entreprendre dans les chapitres à suivre.

Tous ces travaux cités et bien d'autres qui n'ont pas été mentionnés ici, nous serviront de tremplin, de référence, de source d'inspiration et de cadre conceptuel dans notre étude.

Justification du choix de sujet

Dans son introduction à *Quête et représentation du bonheur dans le roman français contemporain*, Amar (2016 :25-26) fait un constat très utile que voici :

Le bonheur abondamment analysé en philosophie, en sociologie, en psychologie n'a acquis que peu d'attention dans la littérature, tout particulièrement en ce qui concerne le roman contemporain. A part l'étude approfondie des auteurs romantiques de Robert Mauzi intitulée *L'Idée du bonheur dans la littérature et la pensée françaises au XVIIIe siècle* (1965), *Le bonheur en littérature : Représentations de l'Autre et l'ailleurs* (1998) de Belinda Canonne et Olivier Battistini, *La Recherche du bonheur*, de Douérin, Moubachir-Genin, Vannier (sur Sénèque, Tchekhov et Le Clézio), aucun critique universitaire n'a trouvé bon de s'investir dans ce projet, et encore moins pour une étude plus complète de ce thème dans le roman contemporain français.

Si ce constat est à prendre au sérieux, on peut inférer de la citation que la « bonheurologie » est un champ toujours vierge. Voilà pourquoi nous, nous avons trouvé bon de nous investir dans ce projet d'où le choix du sujet : « la quête du bonheur dans *La Symphonie Pastorale* et *Les Nourritures Terrestres* d'André Gide et dans *Noces* et *La Peste* d'Albert Camus. ». Nous pensons que cette étude nous permettra de combler au moins une partie de cette lacune dont parle Amar.

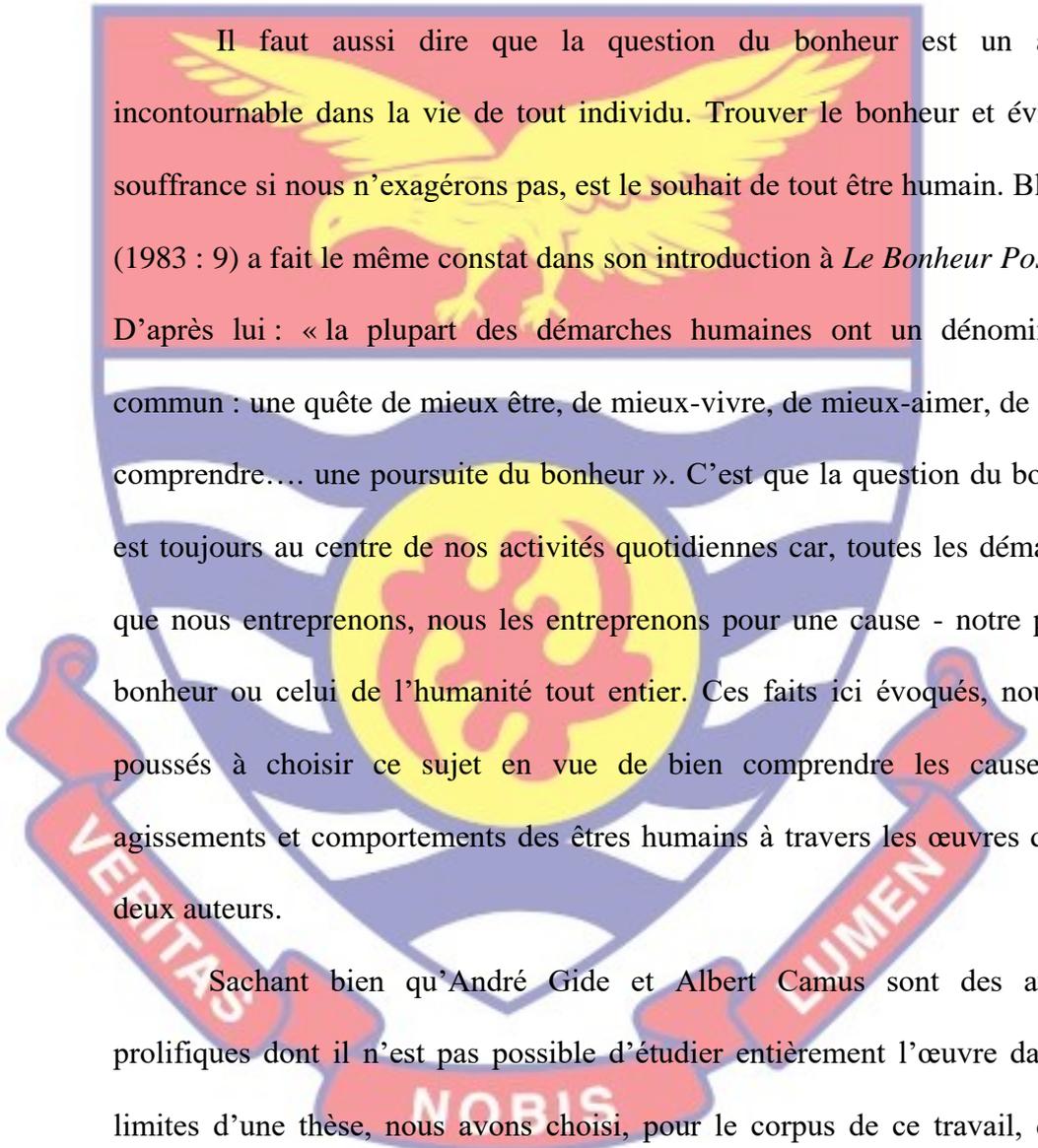
Notons à ce point qu'André Gide et Albert Camus sont des contemporains (ils sont tous deux des auteurs du vingtième siècle). Ils sont de la même ère et en tant que tel, témoins oculaire et auditif des réalités vécues de cette ère en question. Ceci nous a poussé à choisir ces auteurs en vue de voir comment les deux contemporains conçoivent ce concept/ phénomène du bonheur dans leurs écrits : comment la notion du bonheur se manifeste sous la plume de ces auteurs.

Il est aussi valable de noter à ce point que Gide compte parmi les auteurs les plus lus par Camus. Gide (qui, pour la plupart du temps, s'inspirait de la mythologie grecque pour écrire ses romans) a été une source d'inspiration pour Albert Camus et comme le confirme Crochet (2010) ; « la connaissance qu'avait Camus des livres de Gide et le commun intérêt de ces deux auteurs pour le mythe semblent les rapprocher ». Ceci est évident car à lire l'article « Rencontres avec André Gide » l'article nous dévoile qu'après un rendez-vous manqué avec l'écrivain à l'âge de seize ans, Gide l'avait redécouvert quelques années plus tard. Voici ce que dit Albert Camus :

Un matin, je tombai enfin sur *les Traités* de Gide. Deux jours après, je savais par cœur des passages entiers de *la Tentative amoureuse*. Quant au *Retour de l'enfant prodigue*, il était devenu le livre dont je ne parlais pas : la perfection ferme la bouche. J'en fis seulement une adaptation qu'avec quelques amis je portai plus tard à la scène. Entre-temps, je lus toute l'œuvre de Gide.

(<http://e-gide.blogspot.com/2010/06/gide-camus-et-le-mythe.html>)

A travers l'extrait ci-dessus, nous remarquons avec quel enthousiasme Camus a lu l'œuvre de Gide. L'influence gidienne sur la formation de la pensée mythique de Camus semble donc, grandement probable, à priori. Une étude des ouvrages de ces deux auteurs nous permettra de voir à quel point leurs réflexions se rattachent les uns aux autres et à quel point ils diffèrent.



Il faut aussi dire que la question du bonheur est un aspect incontournable dans la vie de tout individu. Trouver le bonheur et éviter la souffrance si nous n'exagérons pas, est le souhait de tout être humain. Blondin (1983 : 9) a fait le même constat dans son introduction à *Le Bonheur Possible*. D'après lui : « la plupart des démarches humaines ont un dénominateur commun : une quête de mieux être, de mieux-vivre, de mieux-aimer, de moins comprendre... une poursuite du bonheur ». C'est que la question du bonheur est toujours au centre de nos activités quotidiennes car, toutes les démarches que nous entreprenons, nous les entreprenons pour une cause - notre propre bonheur ou celui de l'humanité tout entier. Ces faits ici évoqués, nous ont poussés à choisir ce sujet en vue de bien comprendre les causes des agissements et comportements des êtres humains à travers les œuvres de nos deux auteurs.

Sachant bien qu'André Gide et Albert Camus sont des auteurs prolifiques dont il n'est pas possible d'étudier entièrement l'œuvre dans les limites d'une thèse, nous avons choisi, pour le corpus de ce travail, quatre ouvrages (deux de chacun des deux auteurs). L'étude est centrée sur *la Symphonie Pastorale* et *les Nourritures Terrestres* d'André Gide et d'autre part sur *Noces* et *la Peste* d'Albert Camus.

Le choix de ces ouvrages est fait de manière à varier les types de roman, Il est à préciser que *La Peste* est un récit, alors que *noces* est largement considéré comme un essai. *Les nourritures terrestres* est considéré comme une poésie en prose. *La symphonie pastorale* est conçue comme un récit. Il est également valable de préciser que deux auteurs sont français mais d'origines différentes (l'un Albert Camus est d'origine algérienne alors que André Gide est d'origine française).

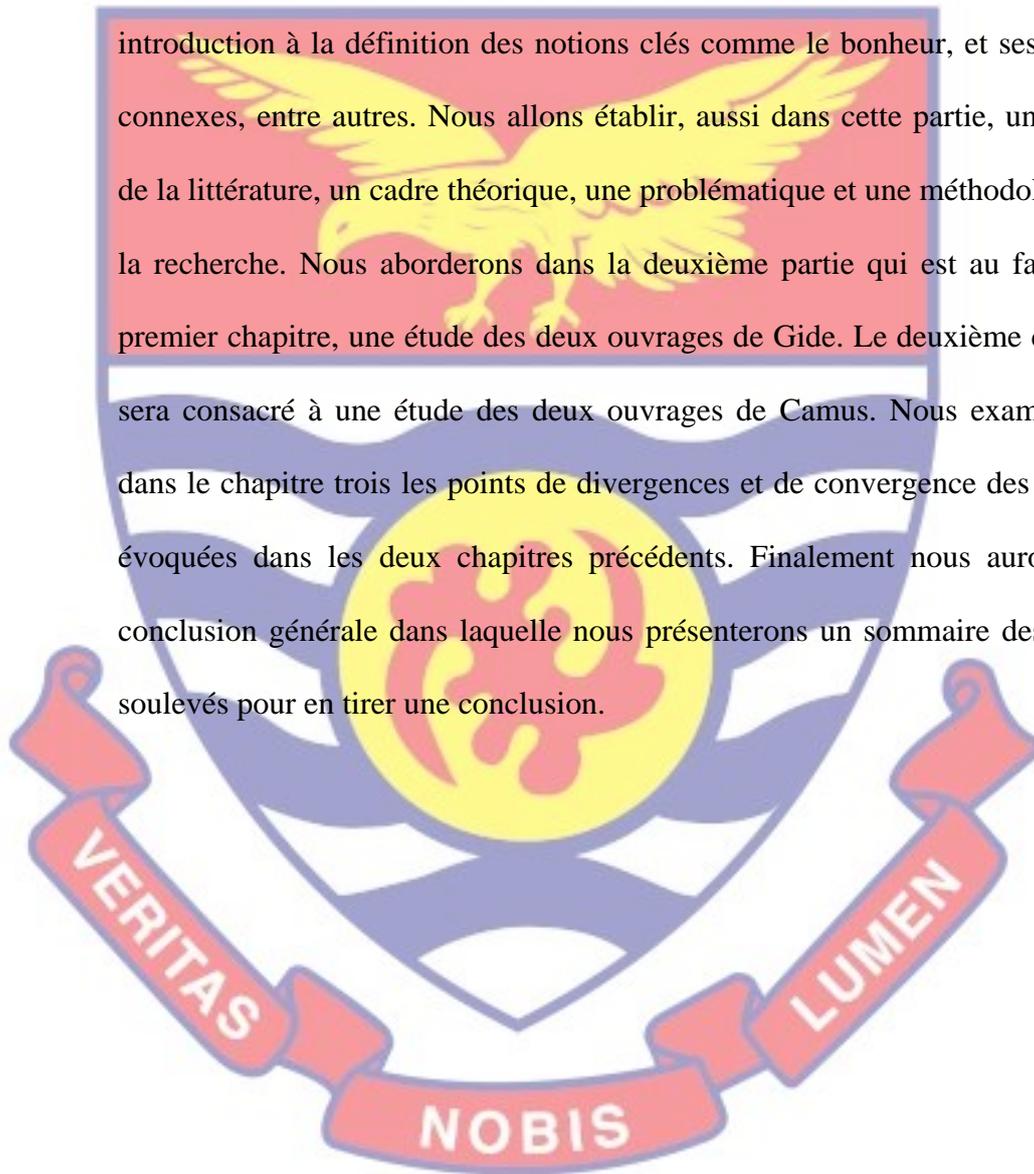
Plan et Méthodologie de Recherche

La notion du bonheur est abondamment analysée comme phénomène philosophique, sociologique ou psychologique (Amar 2016). Dans le cadre précis de ce travail, il s'agira de l'analyser comme thème, phénomène ou concept littéraire. Vu le domaine (littéraire) où se situe notre sujet, la collecte des données ou le recueil des informations sera purement documentaire. Nous nous servirons beaucoup plus de la méthodologie de recherche qualitative/descriptive pour l'analyse des données. Nous nous investirons à interroger et à décrire les données que nous tirerons des ouvrages sélectionnés afin de pouvoir leur donner une signification. Ainsi, nous procéderons par un regroupement, une description, une explication, une interprétation et une comparaison des données recueillis des ouvrages choisis afin de pouvoir aboutir à une conclusion définitive.

Ceci revient à dire que notre travail se réalisera, d'une part, à partir de données textuelles collectées des travaux de certains romanciers et écrivains principalement d'expression française (et aussi d'expression anglaise, s'il en est besoin), des publications académiques qui nous fournissent quelques repères directeurs et, d'autre part, à partir des informations recueillies des

ouvrages retenus dans le cadre de notre étude. Nous procéderons par la suite à l'analyse de ces différentes données en nous servant de la définition opératoire que nous avons arrêtée.

Pour pouvoir répondre à ces exigences, nous répartirons notre travail en cinq parties. Nous consacrerons la première partie, qui est également notre introduction à la définition des notions clés comme le bonheur, et ses termes connexes, entre autres. Nous allons établir, aussi dans cette partie, une revue de la littérature, un cadre théorique, une problématique et une méthodologie de la recherche. Nous aborderons dans la deuxième partie qui est au fait notre premier chapitre, une étude des deux ouvrages de Gide. Le deuxième chapitre sera consacré à une étude des deux ouvrages de Camus. Nous examinerons dans le chapitre trois les points de divergences et de convergence des notions évoquées dans les deux chapitres précédents. Finalement nous aurons une conclusion générale dans laquelle nous présenterons un sommaire des points soulevés pour en tirer une conclusion.



CHAPITRE UN

LA QUÊTE DU BONHEUR DANS *LA SYMPHONIE PASTORALE* ET *LES NOURRITURES TERRESTRES* D'ANDRÉ GIDE

Introduction

Ce premier chapitre sera consacré à l'étude de la recherche du bonheur dans les deux ouvrages d'André Gide. Pour répondre à cette exigence, le chapitre sera reparti en deux. La première partie sera axée sur la quête du bonheur dans la *Symphonie Pastorale*. Après, nous nous pencherons sur la question de la quête du bonheur dans *les Nourritures terrestres* d'André Gide. Les résultats obtenus seront comparés en vue de donner au chapitre, une conclusion qui sera représentative des idées évoquées tout au long de notre délibération.

PREMIERE PARTIE

La quête du bonheur dans la *Symphonie Pastorale* d'André Gide

Dans cette première partie de notre chapitre, nous allons nous appesantir sur la quête du bonheur dans la *Symphonie pastorale* d'André Gide. Deux axes vont meubler notre discussion. Premièrement, nous fonderons notre discussion sur les dispositions prises pour assurer le bonheur de Gertrude, une fille aveugle de naissance. Nous chercherons à établir que les démarches prises par le pasteur et ses collaborateurs sont destinées à assurer le bonheur de Gertrude. Deuxièmement, notre discussion sera centrée sur la recherche du bonheur individuel qui n'est qu'une sensation intérieure liée aux émotions de l'individu. Il s'agira principalement de démontrer que chaque individu a ses désirs égoïstes qu'il cherche à satisfaire et que le pasteur, son fils et Gertrude

ont des désirs personnels qu'ils cherchent à satisfaire à travers leurs gestes et agissements.

Soin et développement de la petite Gertrude: Une responsabilité acceptée en vue d'une cause

Dans la partie introductrice de ce travail, nous avons précisé que l'Homme après sa chute dans le jardin édénique, tente par des voies diverses de « se racheter », de retrouver, de se redonner (ou mettre en place des approximations à) cet état de bonheur dont il devrait jouir. Une des manières par lesquelles le monde actuel essaie de se trouver des approximations à ce bonheur paradisiaque est, à notre avis, la déclaration des Droits Universels de l'Homme. Nous nous penchons sur l'article 25 des droits Universels de l'Homme qui est la suivante :

Toute personne a droit à un niveau de vie suffisant pour assurer sa santé, son bien-être et ceux de sa famille, notamment pour l'alimentation, l'habillement, le logement, les soins médicaux ainsi que pour les services sociaux nécessaires ; elle a droit à la sécurité en cas de chômage, de maladie, d'invalidité, de veuvage, de vieillesse ou dans les autres cas de perte de ses moyens de subsistance par suite de circonstances indépendantes de sa volonté.

Nous osons dire que le droit précité est presque les conditions dans lesquelles l'homme devrait vivre dans le jardin paradisiaque. Toutes ces conditions sont nécessaires à la survie de tout individu. Mais après le péché originel, l'homme

est dit « déchu » de ce statut primaire. Ainsi dit, l'homme a toujours une réminiscence de son statut original et il ne cesse de chercher à tâtons, ce bonheur ou statut « perdu ».

En quoi l'article 25 des droits Universels de l'Homme est-il utile à notre discussion ? Dans la *Symphonie pastorale*, nous sommes placés devant

une fille aveugle qui n'a ni père ni mère. Elle vit avec « une pauvre vieille » (p. 12) qui « s'était éteinte sans souffrance » (p. 14) ; la pauvre vieille a traversé le fleuve de l'oubli pour ainsi dire. Cette vieille femme est la seule source de support pour la fille aveugle. Après le décès de la vieille, la fille est sans famille, sans support, bref, elle est « déchu » de ce statut dont parle l'article précité ; elle est sans bonheur. C'est dans cette situation qu'intervient le pasteur, qui est d'ailleurs le narrateur dans *La symphonie pastorale*. Il se donne la tâche d'assurer ou de procurer à la jeune fille Gertrude, une vie meilleure, une vie sans tristesse, une vie pleine de joie, en un mot d'assurer le bonheur de la jeune fille.

Dès l'incipit du roman, le pasteur-narrateur éveille notre attention sur le fait suivant : « Je profiterai des loisirs que me vaut cette claustration forcée, pour revenir en arrière et raconter comment je fus amené à m'occuper de Gertrude. J'ai projeté d'écrire ici ce qui concerne la formation et le développement de cette âme pieuse, ... » (p. 11). Précisons-ici que l'expression « âme pieuse » fait référence à Gertrude, l'orpheline infirme. Pourquoi est-il nécessaire de prendre soin de Gertrude ? La réponse est simple : assurer son bonheur. Pourquoi c'est au Pasteur que cette tâche est dévolue ? Nous nous contentons de la conversation suivante pour mettre au clair ce fait. Le pasteur aimerait savoir si le défunt n'a laissé aucun héritier. Il interroge : « je

demandai néanmoins si la vieille ne laissait aucun héritier ? » (p. 15). Le narrateur une fois de plus se contente de nous narrer la suite :

La voisine prit alors la chandelle, qu'elle dirigea vers un coin de foyer et je puis distinguer, accroupi dans l'âtre, un être incertain, qui paraissait endormi ; l'épaisse masse de ses cheveux cachait presque complètement son visage (p. 15).

Et la voisine d'ajouter :

Cette fille aveugle ; une nièce, à ce que dit la servante ; c'est à quoi la famille se réduit, paraît-il. Il faudra la mettre à l'hospice : sinon, je ne sais pas ce qu'elle pourra devenir (p. 15).

De ces citations, on peut retenir que la seule personne de ladite famille qui est toujours vivante est Gertrude. Pire encore, elle est infirme. Elle a définitivement besoin de soutien en vue de pouvoir subvenir à ses besoins. Pour qu'elle puisse profiter des conditions énumérées dans l'article 25 cité plus haut et de l'article 1 des Droits Universels de L'Homme qui stipule que « tous les êtres humains naissent libres et égaux en dignité et en droits. Ils sont doués de raison et de conscience et doivent agir les uns envers les autres dans un esprit de fraternité » ; Gertrude a définitivement besoin d'un soutien. C'est dire alors qu'elle n'est pas à même de se procurer ou d'assurer son propre bonheur, alors qu'elle en a besoin. Le pasteur s'est donc donné la tâche de le lui procurer. C'est ce qui lui fait dire : « Il m'apparut soudain que Dieu plaçait sur ma route une sorte d'obligation et que je ne pouvais sans quelque lâcheté m'y soustraire » (p. 16). Cette déclaration est valable et fort révélatrice car, à

lire Desjardins cité par Blondin (1983 :27), nous sommes instruits du fait que l'être humain a des désirs qu'il cherche à satisfaire soit pour son propre compte ou pour le compte d'autrui. Il déclare :

L'expérience montre qu'il y a deux types d'existence :

il y a une existence qui concerne la moyenne partie des

hommes : essayer de satisfaire ses désirs quels que

soient ses désirs : **l'un aura des désirs altruistes,**

l'autre des désirs égoïstes ; l'un voudra fonder une

œuvre pour les orphelins, l'autre voudra réussir sa

carrière. Pour la plupart des êtres humains, l'existence

consiste à essayer de satisfaire des désirs.... n'importe

lesquels. [C'est nous qui soulignons]

Comme nous l'avons précisé dans l'introduction de notre travail, le bonheur

n'est que la satisfaction de nos désirs. Ce propos se voit renforcé dans la

citation ci-dessus. De cette citation, on apprécie à bon escient le fait que ces

désirs peuvent être altruistes ou égoïstes. Il est évident que dans le cas en

question, le pasteur a opté pour le désir altruiste, (la recherche du bonheur,

non pas pour son propre compte mais pour le compte de Gertrude, la jeune

infirmes). Il nous fait part de sa décision en ces termes : « quand je me relevai,

ma décision était prise d'emmener l'enfant le même soir....puis me retournant

du côté de l'aveugle, je fis part à la voisine de mon intention » (p. 17). Une

question qui mérite d'être posée à ce point est la suivante : pourquoi emporter

la fille de façon si urgente ? La réponse est évidente. Premièrement, c'est de

ne pas causer à la fille trop de chagrin. Deuxièmement on peut retenir que

cette décision est prise en vue d'assurer qu'elle soit dans un bon état d'esprit

après avoir perdu la seule personne qui est sa source d'espoir et c'est ce qui pousse la voisine à faire la suggestion suivante : « mieux vaut qu'elle ne soit point-là demain, quand on viendra lever le corps » (p. 17). Il est fort utile de préciser que toutes ces raisons énumérées ci-haut ont un dénominateur commun qui est d'assurer le bonheur de la fille (satisfaire les besoins de la

fille). Puisque le pasteur est si déterminé à assurer le bonheur de cette fille, toute sa pensée, ses méditations et ses prières s'articulent autour d'elle. Le propos suivant en est la preuve :

Tout le long de la route, je pensais : dort-elle ? et de quel sommeil noir. Et en quoi la veille diffère-t-elle ici du sommeil ? Hôtesse de ce corps opaque, une âme attend sans doute, énumérée, que vienne la toucher enfin quelque rayon de votre grâce, Seigneur ! Permettez-vous que mon amour, peut-être, écarte d'elle l'affreuse nuit ?
(p. 18)

C'est avec ce départ que Gertrude va sentir pour la première fois dans sa vie, l'amour d'un « père ». Elle a eu pour la première fois la touche d'un « père » ; et comme l'indique le pasteur : « j'étais reparti, emmenant blotti contre moi ce paquet de chair sans âme et dont je ne percevais la vie que par la communication d'une ténébreuse chaleur » (p. 18). Toutes ces démarches entreprises par le pasteur, tous les efforts déployés par le pasteur ont un seul but : la quête du bonheur, donner à Gertrude une dignité d'être humain. Il fait tout dans le but de donner à la fille un avenir radieux sachant tout de même que les arguments vont s'insurger entre lui et sa femme dès son arrivée à la maison.

Nous voyons d'une manière nette la détermination du pasteur à assurer le bonheur de la fille. Même les questions telles que : « de quoi encore est-ce que tu as été te charger ? » (p. 19), « qu'est-ce que tu as l'intention de faire de ça ? » (p. 21) et s'il pensait qu'ils ne sont pas « déjà assez dans la maison » (p. 23) provenant d'Amélie, l'épouse du pasteur, n'ont pas poussé le pasteur à renoncer à son désir de donner du bonheur à Gertrude. En dépit du fait qu'il n'est pas trop content que sa femme désigne la fille en usant du pronom neutre « ça », (le pronom neutre dont elle se sert pour qualifier Gertrude caractérise son insensibilité apparente qui déçoit le pasteur) et dire après que la fille infirme est « une infection » (p. 25), il a calmement répondu : « je ramène la brebis perdue » (p. 22).

C'est vrai que les brebis vivent dans des troupeaux et ont besoin d'un berger qui assure leur pâturage. Ceci implique que le berger a pour tâche d'assurer la satisfaction des désirs de ses brebis et puisque Gertrude est « brebis », le pasteur en tant que « berger » ne fait que remplir sa tâche. Etant donné que le bonheur n'est que (selon nous) la satisfaction de nos besoins, le pasteur tout en essayant de satisfaire les besoins de la « brebis » poursuit une mission : la quête du bonheur, non pas pour lui-même mais pour la fille infirmé. Ce devoir, il se l'est imposé, non pas par crainte, ni par inclination, mais parce qu'elle est nécessaire en soi pour que Gertrude puisse avoir droit à « un niveau de vie suffisant pour assurer sa santé, son bien-être et ceux de sa famille notamment pour l'alimentation, l'habillement, le logement, les soins médicaux ainsi que pour les services sociaux nécessaires » comme le veut l'article 25 des Droits Universels de l'Homme.

Quels sont les autres faits qui démontrent que le pasteur est à la recherche du bonheur pour Gertrude ? Supplier sa femme, apaiser sa femme, lui donner des explications en vue de l'amener à appréhender le fait que c'était un devoir dont il ne pouvait pas se passer. Il dit :

Je suppliai donc très doucement Amélie d'examiner si à ma place elle n'eut pas agi de même et s'il lui eut été possible de laisser dans la détresse un être qui manifestement n'avait plus sur quoi s'appuyer ; j'ajoutai que je ne m'illusionnais point sur la somme de fatigues nouvelles que le soin de cette hôtesse infirme ajouterait aux soucis du ménage, et que mon regret était de ne l'y pouvoir plus souvent seconder. Enfin je l'apaisai de mon mieux, la suppliant aussi de ne point faire retomber sur l'innocente un ressentiment que celle-ci n'avait en rien mérité. Puis je lui fis observer que Sarah désormais était en âge de l'aider davantage, Jacques de se passer de ses soins. Bref, Dieu mit en ma bouche les paroles qu'il fallait pour l'aider à accepter ce que je m'assure qu'elle eut assumé volontiers si l'évènement lui eut laissé le temps de réfléchir et si je n'eusse point disposé de sa volonté par surprise. (Pp.24-25)

De ce qui précède, on voit clairement les démarches entreprises, les efforts déployés par le pasteur pour que Gertrude soit acceptée dans une famille. Pourquoi ce désir ardent de la part du pasteur d'agir in loco-parentis? Comme nous l'avons précisé dans notre introduction, la satisfaction d'un certain nombre de conditions en vue d'assurer le bonheur a capté l'attention de

l'Organisation des Nations Unies. L'ONU a arrêté douze (12) conditions minimales à satisfaire pour assurer le bonheur. Ici nous nous contentons de deux de ces conditions que voici :

- Un abri d'au moins 6 mètres carrées par personnes offrant une protection adéquate contre les intempéries comprenant les systèmes de chauffages et de refroidissement, selon les climats
- Un système quelconque de sécurité sociale pour les malades, les handicapés et les vieillards.

[Source : Blondin, R. (1983). *Le bonheur possible*. (Pp. 46-49) Montréal: Les éditions de l'Homme]

Il est valable de noter que ces critères énumérés ci-dessus ne sont ni plus ni moins différents, à notre avis, de ce que Maslow (1954) préconise à travers son fameuse pyramide des besoins (principalement les trois premiers : besoins physiologiques c'est-à-dire la nourriture, le repos, l'abri ; besoin de sécurité ou protection et le besoin relationnel/amour/ appartenance). Ainsi, la fille infirme, en tant qu'être humain, a tout de même droit à ces conditions énumérées ci-haut. Le fait qu'elle n'est pas habilitée à se fournir ses besoins, fait de l'apport du pasteur un bon augure. Le pasteur est de tout cœur avec Gertrude pour une simple raison : assurer son bonheur.

Dès qu'elle devient partie intégrante de cette famille, elle va jouir de l'amour, du support bref, de tout ce dont un enfant a besoin dans une famille. Tout cela est devenu une réalité grâce à l'intervention ou le soutien du pasteur. Qu'est-ce qui démontre que Gertrude a enfin de compte de qui dépendre ? Le pasteur énumère un certain nombre de soins à donner à la fille. Il communique cela à sa femme : « je veillerai pour entretenir le feu auprès duquel dormira la

petite » (p. 26). Puis, « demain nous lui couperons les cheveux et la laverons comme il le faut » (p. 26). Et ensuite pour éviter la stigmatisation, il fait appel à sa femme de ne point parler de la condition de la fille à leurs enfants. Voici ses paroles qu'il adresse à sa femme: « Tu ne commenceras à t'occuper d'elle que quand tu pourras la garder sans horreur. Et je la priaï de ne point parler de cela aux enfants » (p. 26). Le manger est également nécessaire, d'ailleurs cela fait partie des besoins de base d'après Maslow (1954). Ainsi, on ne peut pas assurer le bonheur de la fille sans satisfaire ce besoin de base qui est la nourriture. Alors, lors du souper, elle est servie et d'après le narrateur : « elle dévora goulument l'assiette de soupe que je lui tendis » (p. 26). Déjà à travers le choix de mots dans cette phrase, on peut remarquer qu'elle a une faim de loup et cela nous amène à appréhender le degré de transformation positive qui se déroule dans la vie de cette fille une fois admise dans le foyer du pasteur. Elle doit nécessairement être aux anges.

Nous voyons également à ce point le type de travail qui a été fait sur cette fille ; cette fille qui vivait dans « une chaumière qu'on eut pu croire inhabitée » (p. 13) qui vivait dans une pièce que le narrateur désigne « pièce obscure » (p. 13) et qui « ne connaissait point son propre nom » (p. 31). Cette fille à qui personne n'adresse jamais la parole « n'ouvrant plus la bouche depuis longtemps, que pour boire ou manger » (p. 16), est maintenant membre d'une famille. De plus, elle trouve quelqu'un qui désire l'embrasser. Voici la question que Charlotte pose à son père avant qu'elle n'aille au lit : « pourquoi est-ce que je ne l'ai pas embrassée » ? Et à son père de répondre : « Tu l'embrasseras demain. A présent, laissons-la. Elle dort » p. 28. Tous les soins donnés à Gertrude remplissent à notre avis les conditions nécessaires pour

accéder au bonheur. Force est de noter que le pasteur, à travers ses agissements, sa psychologie et ses gestes cherche à trouver pour la jeune fille une vie meilleure, bref c'est une lutte pour le bonheur de Gertrude.

Les démarches à entreprendre pour que Gertrude mène une vie harmonieuse comme tous ses collègues sont énormes, mais le pasteur et son épouse sont déterminés à les exécuter. Ils se sont chargés de changer « le look » de la fille. Ce soin corporel consiste à couper les cheveux à la fille et de lui trouver un habillement approprié. Le couple a su accomplir cette mission dans le but de donner à la fille une nouvelle dignité ; pour qu'elle soit digne d'être considérée comme être humain parmi les humains. C'est à ce point que le pasteur nous fait part de cette tâche accomplie par lui et sa femme en ces termes :

Je l'avais aidée de mon mieux à couper les cheveux de la petite [...] Mais quand il s'agit de la laver et de la nettoyer je dus laisser faire ma femme. (p. 30)

Après s'être lavé, l'être humain tout naturellement a besoin d'être vêtu d'un habit décent. Le couple n'a pas manqué d'offrir ce service à Gertrude, l'orpheline aveugle. Le narrateur nous raconte l'information suivante :

Un bonnet blanc couvrait la tête rase ou j'avais appliqué de la pommade : quelques anciens vêtements à Sarah et du linge propre remplacèrent les sordides haillons qu'Amélie venait de jeter au feu. (p. 31)

Il est encourageant de voir Amélie, après ses protestations de départ, se donner pleinement la mission d'élever Gertrude, de l'accepter comme sa fille en vue

d'assurer son bonheur. C'est ce que révèle le narrateur dans les lignes qui suivent :

Au demeurant, Amélie n'éleva plus la moindre protestation. Il semblait qu'elle eut réfléchi pendant la nuit et pris son parti de cette charge nouvelle ; même elle y semblait prendre quelque plaisir et je la vis sourire après qu'elle eut achevé d'apprêter Gertrude. (p. 31)

C'est que dans la vie réelle, l'on peut ne pas assurer sa responsabilité, si on le veut. Ainsi, celui qui accepte pleinement d'exécuter ses tâches, contribue sa part à l'édification d'un individu ou de la société tout entière. Le couple est, à cet effet, responsable de la formation de cette fille infirme et nous réitérons le fait que c'est une responsabilité acceptée en vue d'une cause : le bonheur de la fille. Donc, dans *la Symphonie pastorale*, à travers le couple, nous apprécions bien la question d'une responsabilité acceptée ; une responsabilité acceptée en vue de donner du sens à la vie de Gertrude. Gide semblerait dire au lecteur que dans la vie, ce qui fait d'un « homme » un « homme », c'est sa contribution à l'édification d'une vie ou de la société humaine ; cela réside dans la responsabilité acceptée. Le couple a accepté de porter leur pierre à l'édification de la fille. Ils se lancent dans la recherche du bonheur, pas pour eux-mêmes, mais pour Gertrude. C'est la quête du bonheur pour autrui.

De tout ce qui précède, on peut retenir que les besoins physiologiques et de sécurité (d'après les appellations de Maslow) ont été satisfaits (lavée, rasée, soignée, nourrie, habillée, elle est traitée par le couple comme un nouveau-né). De plus, dans le but d'assurer le développement total de la fille

infirmes, le pasteur entreprend alors d'assurer l'éducation de l'enfant. Il est important de noter qu'au siècle des lumières par exemple, les philosophes tels que Voltaire, Diderot, Rousseau étaient de l'avis que la connaissance serait une des vraies sources du bonheur. Ces philosophes prônent la connaissance. Diderot par exemple est de la ferme conviction que seule la connaissance

construite par l'Homme est nécessaire au bonheur et pour ce fait, déclare : « heureux celui qui a reçu de la nature une âme multitude d'instant délicieux que les autres ignorent. (Lagarde & Michard 1970 : 200) ».

Il est également révélateur de noter que même d'après une étude menée par l'ONU, une des conditions minimales à satisfaire pour assurer le bonheur est : « une scolarisation d'au moins 6 ans pour chaque enfant et l'alphabétisation complète des adultes, qui devraient aussi avoir accès à l'arithmétique de base » (Source : Blondin, R. (1983 :46). C'est dans ce but que le pasteur sur la recommandation de son ami Martins se donne une fois encore la tâche d'être l'enseignant de Gertrude. C'est une fois de plus un atout, une contribution au bonheur de Gertrude. Martin lui explique la méthodologie à adopter. Il renseigne au pasteur qu'« Il s'agit pour commencer, de lier en faisceau quelques sensations tactiles et gustatives et d'y attacher, à la manière d'une étiquette, un son, un mot, que tu lui rediras, à satiété, puis tâcheras d'obtenir qu'elle redise ». (p. 34). Vu le fait qu'elle est infirme et débutante, Martins donne le conseil suivant au pasteur : « surtout ne cherche pas d'aller trop vite ; occupe-toi d'elle à des heures régulières, et jamais très longtemps de suite.. » (p. 34). Toutes les deux citations ci-haut dévoilent le fait que des dispositions sont mises en place pour que Gertrude soit éduquée. Toutes ces dispositions sont des actes qui rentrent dans la

formation de « cette âme pieuse » (p. 11). Du coup, la détermination ardente du pasteur à assurer le bonheur de Gertrude se voit manifester une fois encore à ce point. Il est prêt à tout donner pour assurer le développement complet de la fille. Il met en pratique la méthode que Martins lui a proposé. Ceci est illustré dans la phrase suivante : « Dès le lendemain du jour où Martins était venu me

voir, je commençai de mettre en pratique sa méthode et m'y appliquai de mon mieux. ». (p. 38).

Réitérons le fait que le pasteur accepte d'accomplir ce devoir pour assurer le bonheur de la fille. Gide ne l'a-t-il pas explicité dans son avant-propos au fameux roman *Vol de Nuit* d'Antoine de Saint-Exupéry que le « Le bonheur de l'homme n'est pas dans la liberté, mais dans l'acceptation d'un devoir » ? (p. 11). Notons tout de même, qu'il se voit récompenser, non pas d'une manière matérielle mais émotionnelle. C'est ce qui justifie sa parole dans les lignes suivantes :

Les premiers sourires de Gertrude me consolait de tout et payaient mes soins au centuple. « Car cette brebis si le pasteur la trouve , je vous le dis en vérité, elle lui cause plus de joie que les quatre-vingt-dix-neuf autres qui ne sont pas jamais égarées » Oui, je le dis en vérité, jamais sourire d'aucun de mes enfants ne m'a inondé le cœur d'une aussi séraphique joie que fit celui que je vis poindre sur ce visage de statue certain matin ou brusquement elle sembla commencer à comprendre et à s'intéresser à ce que je m'efforçais de lui enseigner depuis tant de jours. (Pp.41-42)

Le pasteur est ravi car son labeur n'est pas en vain, cela a apporté de gain ; contribuer sa part au développement d'un être humain. Ainsi, nous entendons pour la première fois « cette fille qui était demeurée dans un état d'abandon total » p. 33, dire que « je suis joyeuse comme un oiseau » (p. 46).

Il est intéressant de noter que les cours donnés par le père adoptif ont eu des effets positifs sur la vie et le développement de la fille. Elle s'éveille au langage, à la sensibilité et à l'intelligence grâce au dévouement passionnel du pasteur qui la guide vers la voie spirituelle. Dès lors, elle arrive à causer et à poser tant de questions à son maître. Elle ne cesse pas de surprendre son père adoptif et maître avec des questions très intelligentes et intéressantes telles que : « Est-ce que vraiment, la terre est aussi belle que le racontent les oiseaux ? » (p. 46) et « pourquoi les autres animaux ne chantent-ils pas ? » (Pp. 46-47). A l'entendre parler, il suffit une fois encore de comparer sa situation de départ à la présente situation pour apprécier l'ampleur du travail qui a été effectué en vue d'amener Gertrude à un tel niveau où elle est capable d'initier des discussions et de poser des questions très intéressantes sur la nature et des faits qui s'y manifestent. Cette transformation a vu le jour grâce aux efforts déployés par la famille adoptive. Tous ces efforts se convergent vers un but ; le bonheur de la fille infirme.

Après avoir assuré les besoins physiologiques, qui sont des besoins/produits liés au fonctionnement du corps humain: ces besoins sont ceux qui sont nécessaires à la survie d'une personne (boire, manger, respirer, dormir, ...) et des besoins de sécurité: se protéger contre les agressions d'ordre physique, psychologique et économique (la stabilité familiale, la santé), le pasteur assure une fois de plus la satisfaction d'un autre besoin de la

filles : le besoin d'appartenance. Alors, de l'état de solitude, elle trouve finalement une famille et évolue jusqu'à un autre niveau que Maslow dénomme le besoin d'appartenance, qui est le besoin d'être aimé par les autres, d'être accepté et d'appartenir à un groupe. Il est évident que Gertrude a le rare privilège d'aller au concert dans la compagnie de son mentor. Le

narrateur explicite :

Cependant il me fut donné de l'emmenner à Neuchâtel où je pus lui faire entendre un concert. Le rôle de chaque instrument dans la symphonie me permis de revenir sur cette question de couleurs. Je fis remarquer à Gertrude les sonorités différentes des cuivres, des instruments à cordes et des bois... (p. 51)

L'effet de cette sortie est immense et le père adoptif ne manque pas de mot pour le dévoiler. Il déclare : « tout occupé par mes comparaisons, je n'ai point dit encore l'immense plaisir que Gertrude avait pris à ce concert de Neuchâtel » (p. 55). Cette visite une fois de plus éveille en elle des émotions et la fait rêver. Elle arrive à voir le monde à travers les yeux de son esprit et aimerait savoir si ceux qui ont des yeux arrivent à apprécier la beauté des choses qu'ils voient. Elle questionne son père adoptif en ces termes : « est-ce que vraiment ce que vous voyez est aussi beau que cela ? (p. 55). Vu qu'elle est aux anges après cette sortie, elle ne s'est pas retenue d'exprimer ses émotions. Elle veut être sûre du fait que le pasteur en est conscient et dit : « pasteur, est-ce que vous sentez combien je suis heureuse? » Elle réitère le fait qu'elle ne dit pas cela pour plaire au pasteur et par la suite lui fait appeler à voir avec ses propres yeux les preuves. Elle dit : « regardez-moi :

est-ce que cela ne se voit pas sur le visage, quand ce que l'on dit n'est pas vrai ?». N'est-il pas surprenant d'entendre ces mots provenant de quelqu'un qui était au départ « une idiote » p.15 et qui « ne parle pas et ne comprend rien à ce qu'on dit ? » (Pp15-16). La famille adoptive a su contribuer au bonheur de Gertrude. Au fait, Blondin (1983 :30) nous aide bien à apprécier cet apport de la famille adoptive au bonheur de Gertrude. A en croire Blondin, « la plupart des gens cherche leur bonheur dans un succédané : l'avoir. Avoir la santé, avoir du succès, avoir du pouvoir, avoir quelqu'un qui nous aime, même avoir de l'air, l'apparence ». On peut dire d'une manière fort convaincante que c'est grâce à la famille adoptive que Gertrude a l'opportunité de jouir des choses dont parle Blondin (1983). Qui est-ce qui aurait pensé à la santé de la fille ? Qui est-ce qui aurait montré de l'affection à la fille en question ? Qui est-ce qui aurait rêvé de changer l'apparence de la fille ? Personne, à notre avis, si ce n'était le pasteur et sa famille. Si ces conditions énumérées ci-haut se voient manifester dans sa vie, c'est qu'il y a quelqu'un qui s'est donné la tâche d'aller à la quête (recherche) du bonheur pour son compte, pour le compte de Gertrude.

Finalment la cerise sur le gâteau est la décision d'aller voir un ophtalmologue pour qu'elle subisse des opérations en vue de redonner à Gertrude la vue. Nous nous contentons une fois encore du critère suivant proposé par l'ONU dont nous avons déjà parlé. Selon l'ONU, une des conditions sine qua non à la réalisation du bonheur est : « un système quelconque de sécurité sociale pour les malades, les handicapés et les vieillards ». Tout se passe comme si Gide se servait de ces critères proposés par l'ONU comme paramètre dans la rédaction de son ouvrage. Gertrude

n'est-elle pas handicapée ? Bien sûr elle l'est et a besoin d'un système de sécurité social. C'est dans ce but que Martins, après avoir analysé la condition de Gertrude et après avoir consulté Roux, confirme qu'il y a de l'espoir qu'elle regagne la vue. Comme le raconte le pasteur :

Martins est revenu ce matin, Gertrude est opérable.

Roux l'affirme et demande qu'elle lui soit confiée quelque temps. Je ne puis m'opposer à cela et, pourtant, lâchement j'ai demandé à réfléchir. J'ai demandé qu'on me laissât la préparer doucement... Mon cœur devrait bondir de joie, mais je le sens peser en moi, lourd d'une angoisse inexprimable. A l'idée de devoir annoncer à Gertrude que la vue lui pourrait être rendue, le cœur me faut. (p. 129)

Cette citation nous invite une fois de plus à apprécier la magnitude du travail que la famille adoptive et d'autres compatissants ont à faire pour que la fille deviennent « complète ». D'ailleurs Blondin (1983 :79) nous avertit que « le bonheur est une lutte constante » et que « c'est une lutte passionnante ». Dans l'exécution de cette lutte Blondin (1983) suggère qu'il est capitale que l'individu soit « disponible à tout remettre en question, de soi-même jusqu'à la société » (p. 80). Qu'est-ce qui est remis en question dans ce cas précis de *La symphonie pastorale* d'André Gide ? A notre avis, c'est le statut de Gertrude « une idiote p.15, cette fille aveugle (p. 15), ça, (p. 21), une infection (p. 25), la pauvre fille peuplée (p. 25) ». De tout ce qui précède, la question qui s'impose est la suivante : pourquoi ce souci ardent de la part de celui-ci de donner ce soutien et tous ces soins à Gertrude? Le bonheur, nous pensons

bien. Toutes ces démarches constituent une quête. Une quête de quoi ? Le bonheur bien sûr ? Pour qui ? La réponse est évidente ; la jeune fille infirme, la jeune Gertrude. La réussite de l'opération permettra à Gertrude de voir pour la première fois le monde dans lequel elle vit avec ses propres yeux.

Finalement, le narrateur nous informe que « Gertrude est entrée hier à la clinique de Lausanne, d'où elle ne doit sortir que dans vingt jours (p. 132). Le suspense est énorme avant et durant l'accusé de réception de la lettre provenant de Martins. Sous forme d'ellipse, le narrateur annonce : « Lettre de Martins : L'opération a réussi. Dieu soit loué ! » (p. 133). La quête est accomplie, une autre phase du bonheur de la fille est accomplie. C'est également un moment de joie, un moment de bonheur pour la famille. Cette joie d'avoir contribué leur pierre au développement, à l'édification, bref, au bonheur de « cette âme pieuse ». La preuve est évidente. La nouvelle du retour de Gertrude fait régner dans la famille l'esprit d'unisson. Les propos suivants témoignent de ce fait :

C'est demain qu'elle doit revenir, Amélie, qui durant cette semaine ne m'a montré que les meilleurs côtés de son humeur et semble avoir pris à tâche de me faire oublier l'absente, s'apprête avec les enfants à fêter son retour. (p. 135)

Et ensuite :

Gaspard et Charlotte ont été cueillir ce qu'ils ont pu trouver de fleurs dans les bois et dans les prairies. La vieille Rosalie confectionne un gâteau monumental que

Sarah agréments de je ne sais quels ornements de papier doré. (p. 136)

Ces paroles ci-dessus sembleraient suggérer que le lien de désaccord, de concurrence ne peut jamais contribuer à l'édification de la société humaine et que ce qui fait d'un « homme » un « homme » c'est sa contribution à l'édification de la société humaine ; cela réside dans la responsabilité acceptée.

Saint-Exupéry l'a bien explicité dans son ouvrage *Terre des Hommes* que :

Etre homme, c'est précisément être responsable. C'est connaître la honte en face d'une misère qui ne semblerait pas dépendre de toi .C'est être fier d'une victoire que les camarades ont remporté. C'est sentir, en posant sa pierre, que l'on contribue à bâtir le monde (p. 48).

La famille adoptive et d'autres compatissants se sont engagés en chair et en os à assurer le développement complet de Gertrude. Ils ont accepté d'éradiquer « cette misère qui ne semblerait pas dépendre » d'eux en vue de donner à Gertrude une dignité plus humaine. Malgré le fait qu'ils ne la connaissent ni d'Ève ni d'Adam, ils se sont donnés la mission de contribuer à son développement, à son bonheur. La joie qui règne dans la famille semblerait aussi suggérer que celui qui contribue au bonheur d'autrui contribue en même temps à son propre bonheur.

Pour clore cette partie de la discussion, mettons au point que nous avons intitulé cette première section de cette première partie du chapitre « soin et développement de la petite Gertrude : une responsabilité acceptée en vue d'une cause » dans le but de démontrer comment le pasteur, sa femme et

d'autres compatissants se sont donnés la mission de soutenir, d'élever et de donner des soins nécessaires à Gertrude. Gertrude et les personnalités précitées ne sont pas liées par le sang mais, nous remarquons que leurs gestes, agissements et sentiments sont dirigés vers un seul fait : comment satisfaire les besoins de Gertrude. Nous l'avons précisé dans notre introduction que la quête

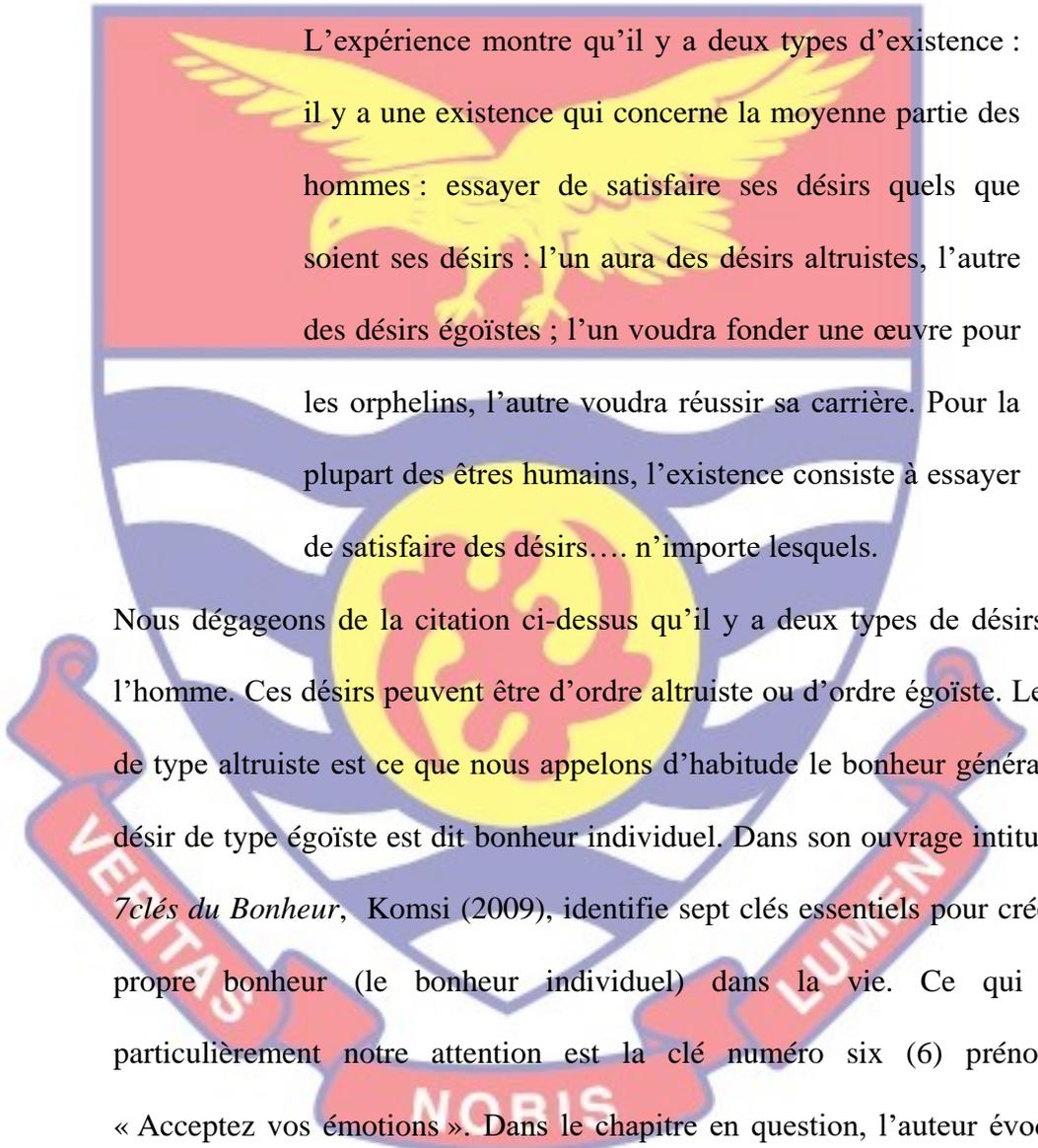
du bonheur équivaut désormais dans notre étude à la recherche de la satisfaction aux besoins des êtres humains. Dans cette section, nous avons démontré que l'effort qui est déployé par le pasteur, sa famille et d'autres amis est dirigé vers la satisfaction des besoins de la fille aveugle. Nous avons pu démontrer que les critères énumérés par l'Organisation des Nations-Unis et ceux de Maslow constituant des conditions sine qua non à la réalisation du bonheur ont été remplies dans la vie de Gertrude. Tous ces propos ont été mis en évidence à travers l'apport du pasteur et ses collaborateurs. Ils ne sont pas allés à la recherche de leur propre bonheur, mais celui de Gertrude. Ils ont transformé la vie de Gertrude, d'un état de désespoir, en un état d'espoir. Dans la section suivante, nous œuvrerons à jeter la lumière sur un autre aspect de la recherche du bonheur. Cette fois-ci, il s'agira de démontrer comment le pasteur et son fils cherchent à se procurer leur propre bonheur, leur propre satisfaction.

Quête du bonheur personnel : efforts de satisfaire ses désirs émotionnels

Dans cette deuxième section de cette première partie de notre travail, il s'agira principalement de démontrer un autre aspect de la quête du bonheur dans *La Symphonie pastorale* d'André Gide. Nous tâcherons de mettre à nu comment Gertrude est devenue la source d'attraction pour père et fils et comment les deux cherchent à tirer profit d'elle. Nous ne manquerons pas de

préciser que Gertrude en tant qu'être humain a ses propres désirs qu'elle souhaiterait satisfaire.

Pour nous aider à expliciter les points énumérés ci-haut, nous nous permettons une fois encore de nous référer au propos de Desjardins cité par Blondin (1983 :27) qui va ainsi :



L'expérience montre qu'il y a deux types d'existence : il y a une existence qui concerne la moyenne partie des hommes : essayer de satisfaire ses désirs quels que soient ses désirs : l'un aura des désirs altruistes, l'autre des désirs égoïstes ; l'un voudra fonder une œuvre pour les orphelins, l'autre voudra réussir sa carrière. Pour la plupart des êtres humains, l'existence consiste à essayer de satisfaire des désirs.... n'importe lesquels.

Nous dégageons de la citation ci-dessus qu'il y a deux types de désirs chez l'homme. Ces désirs peuvent être d'ordre altruiste ou d'ordre égoïste. Le désir de type altruiste est ce que nous appelons d'habitude le bonheur général et le désir de type égoïste est dit bonheur individuel. Dans son ouvrage intitulé *Les 7 clés du Bonheur*, Komsí (2009), identifie sept clés essentielles pour créer son propre bonheur (le bonheur individuel) dans la vie. Ce qui attire particulièrement notre attention est la clé numéro six (6) prénommée « Acceptez vos émotions ». Dans le chapitre en question, l'auteur évoque la question du bonheur intérieur et avance l'argument que ceci est conditionné par l'aspect émotionnel de la vie de l'individu. Il serait utile de jeter un coup d'œil sur le propos de Komsí. D'après lui :

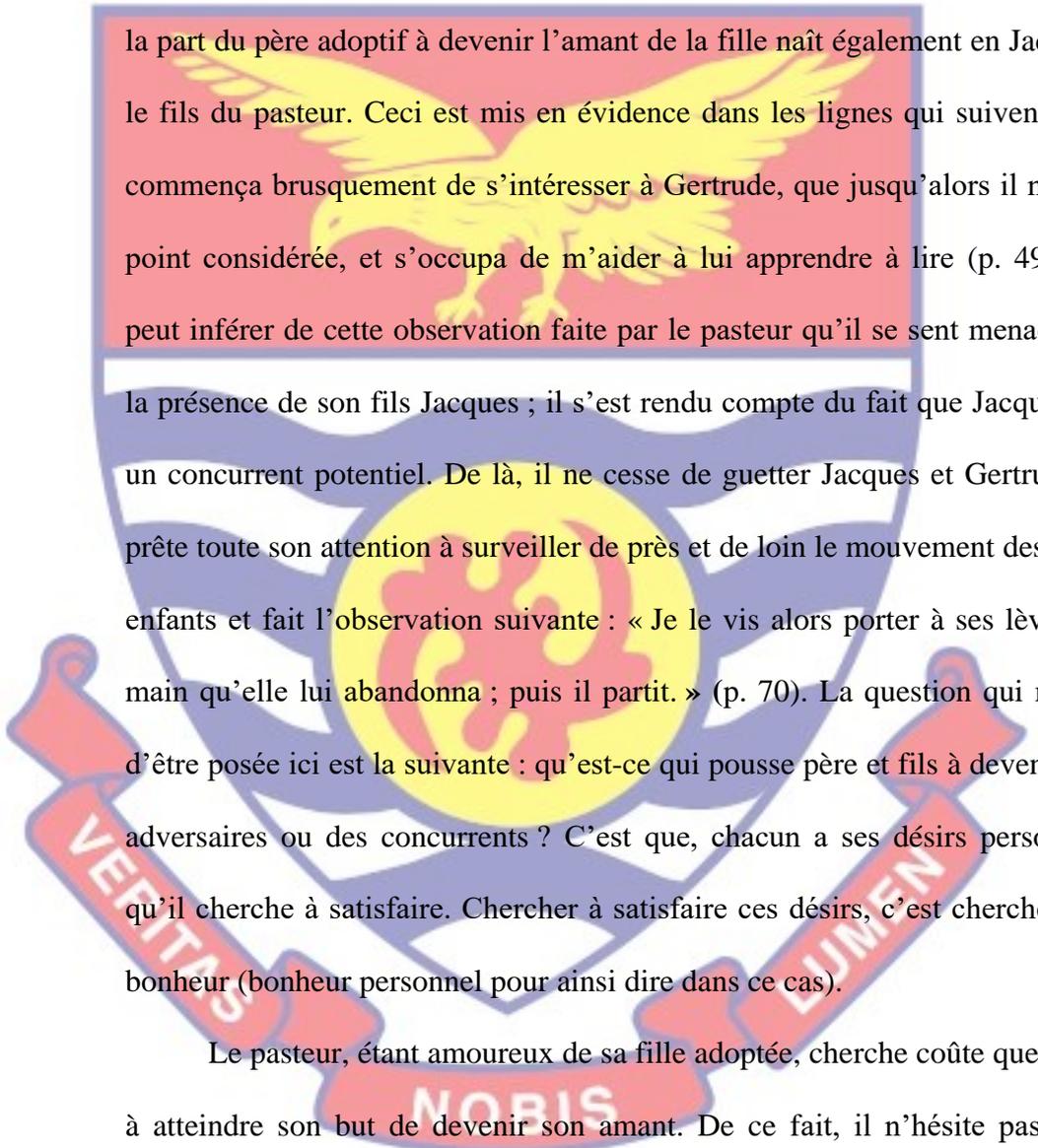
L'aspect émotionnel de votre vie est ce qui conditionne le plus votre niveau de bonheur intérieur, car comme vous le savez maintenant, le bonheur est une sensation intérieure, il est donc totalement lié à vos émotions, à votre capacité de les sentir et de les accepter

(www.davidkomsi.com)

Le bonheur est ainsi conçu comme une sensation intérieure et ne peut pas être détaché des émotions de l'individu. Nous trouvons valable l'argument de Komsi car, normalement l'être humain, dans sa lutte perpétuelle, cherche tout d'abord à satisfaire ses émotions. Il est difficile de les supprimer et, tant que l'être humain n'est pas satisfait émotionnellement, il perd la vraie valeur de son existence. Nous remarquons que le désir de satisfaire le bonheur intérieur (ce qui est conditionné par l'aspect émotionnel de la vie de l'individu) est à l'origine du conflit entre père et fils dans *La symphonie pastorale* d'André Gide. Le pasteur et son fils Jacques trouvent dans Gertrude, de quoi satisfaire leur émotion (l'amour).

Après les premiers efforts déployés par le pasteur et ses subalternes à donner un statut plus élevé à Gertrude, après lui avoir donné une dignité d'être humain, ses traits féminins commencent à surgir, sa beauté devient de plus en plus évidente. Cette beauté suscite en père et fils des émotions. Les deux tentent de satisfaire leurs émotions avec ferveur. Il est intéressant de lire le pasteur avouer qu'une partie de son bonheur vient de Gertrude, la fille qui est au départ dénommée « une infection ». Le pasteur est explicite dans sa déclaration. Il déclare, faisant référence à Gertrude que : « je portai sa main à mes lèvres, comme pour lui faire sentir sans le lui avouer que partie de mon

bonheur venait d'elle. (p. 57) ». Tout naturellement, cette parole soulève en Gertrude des émotions. C'est ce qui la pousse à poser la question suivante au pasteur « Dites-moi est-ce que je suis jolie ? (p. 58). La réponse est évidente. Voici ce que lui dit le père adoptif qui cherche à devenir son amant. « Gertrude, vous savez bien que vous êtes jolie. » (p. 59). Ce désir fervent de



la part du père adoptif à devenir l'amant de la fille naît également en Jacques, le fils du pasteur. Ceci est mis en évidence dans les lignes qui suivent : « Il commença brusquement de s'intéresser à Gertrude, que jusqu'alors il n'avait point considérée, et s'occupa de m'aider à lui apprendre à lire (p. 49). On peut inférer de cette observation faite par le pasteur qu'il se sent menacé par la présence de son fils Jacques ; il s'est rendu compte du fait que Jacques est un concurrent potentiel. De là, il ne cesse de guetter Jacques et Gertrude. Il prête toute son attention à surveiller de près et de loin le mouvement des deux enfants et fait l'observation suivante : « Je le vis alors porter à ses lèvres la main qu'elle lui abandonna ; puis il partit. » (p. 70). La question qui mérite d'être posée ici est la suivante : qu'est-ce qui pousse père et fils à devenir des adversaires ou des concurrents ? C'est que, chacun a ses désirs personnels qu'il cherche à satisfaire. Chercher à satisfaire ces désirs, c'est chercher son bonheur (bonheur personnel pour ainsi dire dans ce cas).

Le pasteur, étant amoureux de sa fille adoptée, cherche coûte que coûte à atteindre son but de devenir son amant. De ce fait, il n'hésite pas à lui donner plus d'attention, un phénomène qui fait naître en Amélie un sentiment de jalousie. Dans une de ses lamentations, Amélie avertit amèrement son mari en lui disant : « Tu fais pour elle ce que tu n'aurais fait pour aucun des tiens » p. 61. Pourquoi le pasteur fait-il pour Gertrude ce qu'il n'aurait pas fait

pour ses enfants biologiques ? Notons cette fois-ci que ce soin n'est plus né d'un sentiment philanthropique (bonheur général), mais d'un désir de satisfaire ses propres émotions, satisfaire ses besoins et désirs sensuels. Pour appeler les choses par leurs noms, le pasteur cherche à satisfaire sa libido. Ce désir ardent du pasteur l'amène à garder jalousement la fille et se sent gêné de la trouver dans une autre compagnie autre que la sienne. L'extrait suivant en est la preuve :



Je fus extrêmement surpris de trouver Jacques auprès d'elle. Ni l'un ni l'autre ne m'avaient entendu entrer, car le peu de bruit que je fis fut couvert par le son de l'orgue. Il n'est point dans mon naturel d'épier, mais tout ce qui touche à Gertrude me tient au cœur : amortissant donc le bruit de mes pas, je gravis furtivement les quelques marches de l'escalier qui mène à la tribune ; excellent poste d'observation. Je dois dire que, tout le temps que je demeurai là, je n'entendis pas une parole que l'un et l'autre n'eussent aussi bien dite devant moi. Mais, il était contre elle et, à plusieurs reprises, je le vis qui prenait sa main pour guider ses doigts sur les touches. (P.p. 69-70)

Après avoir observé cette scène produite par fils biologique et fille adoptée, le pasteur extrapole : « N'était-il pas étrange déjà qu'elle accepta de lui des observations et une direction dont elle n'avait dit précédemment qu'elle préférait se passer ? » Quel sentiment le pasteur éprouve-t-il après avoir été témoin de cette scène ? Sentiment de tristesse bien sûr. Il voit en son fils un

compétiteur qui pourra éventuellement ou potentiellement lui nier la chance de satisfaire ses désirs. Le fils devient pour ainsi dire, obstacle à la réalisation de son bonheur. Il nous fait voir son sentiment à l'égard de ce développement entre Jacques et Gertrude. De un, il dit : « Une grande tristesse emplissait mon cœur, mais nous ne fîmes ni l'un ni l'autre aucune allusion à ce que je viens de

raconter » (p. 71). Et de deux, il lamente : « J'en étais plus étonné, plus peiné que je n'aurais voulu me l'avouer à moi-même et déjà je me proposais d'intervenir lorsque je vis Jacques tout à coup tirer sa montre. » (p. 70). Pourquoi ce sentiment de la part du pasteur envers ses enfants. C'est parce qu'il y a quelque chose de plus "précieux" qui lui tient à cœur que la joie de voir ses enfants ensemble. Il est amoureux et cherche à satisfaire cet aspect de ses désirs.

Disons un mot sur ce que c'est qu'un désir. C'est l'un des moteurs qui conduisent au bonheur, nous rappelle Amar (2016). De plus, Amar, ajoute que le désir :

C'est un sentiment qui exprime la satisfaction de l'individu quant à son état. Celui-ci est une tension issue d'un manque et en ce sens on ne désire que ce dont on manque. L'être tend vers un but considéré comme une source de satisfaction pour soi ou par extension, pour un autre individu. (p. 22)

En nous appuyant sur le propos ci-dessus, nous n'aurons pas tort d'affirmer que le pasteur a un désir qui est de posséder seul, Gertrude : de la garder jalousement. La satisfaction de ce désir, pour reprendre les mots d'Amar, est « le moteur qui conduit au bonheur » du pasteur. A tout

considérer, ce bonheur est individuel et pour cette raison égoïste car, il émane d'« une source de satisfaction pour soi », pour reprendre les mots d'Amar. Ce fait, ne semblerait-il pas valider l'hypothèse selon laquelle pour Gide, « il s'agit d'être heureux afin de pouvoir rendre heureux » ? (Amar 2016 :19). Ceci semblerait être le cas car de toute évidence, l'intérêt de la famille tout

entière n'est plus pris en compte, mais ce qui est en jeu est l'intérêt de chacun, notamment celui d'un père d'un côté et celui du fils d'un autre côté. De plus, comme nous allons démontrer plus tard, Gertrude, la fille au centre de cette polémique, aurait pu lutter pour ce qu'elle désire, si elle n'était pas aveugle dès le départ. Si elle voyait les choses de ses propres yeux, elle aurait dit non au pasteur et déclaré son amour pour Jacques. Bref, leur agissement, leurs actions et inactions mènent au même but ; celui de satisfaire leur bonheur personnel.

Effets de la Recherche du bonheur personnel

Ce que cherchent Jacques et son père est leur satisfaction personnelle, leur bonheur individuel. Ces deux individus ciblent Gertrude comme source de leur bonheur. Le fils n'étant pas conscient du fait qu'il marchait sur les orteils de son père, annonce à son père, sa résolution de passer toutes les vacances dans la maison familiale. Notons que sa décision initiale est d'aller passer ses vacances dans les Hautes-Alpes. C'est ce que raconte le père dans les lignes qui suivent :

Et ce fut lui qui brusquement rompait le silence en m'annonçant sa résolution de passer toutes les vacances auprès de nous. Or auparavant, il nous avait fait part

d'un projet de voyager dans les Hautes-Alpes, que ma femme et moi avons grandement approuvé. (p. 71)

On pourrait se poser la question suivante : pourquoi ce changement brusque d'idée? C'est au fait, parce qu'il a trouvé de quoi s'occuper. Il désire rester à côté de Gertrude, jouir du bonheur que lui procure la présence de la fille auprès de lui. C'est à ce fait qu'il se confie à son père en lui disant : « je pense que je me repose aussi bien ici que dans l'Oberland et je crois vraiment que je peux employer mon temps mieux qu'à courir les montagnes » (p. 72). Que dit son père à propos de la décision de son fils ? Etant dit que même le père ne tient que compte de son bonheur, il déclare à cet effet que : « Ces paroles m'emplissaient de stupeur. Tout en les écoutant j'entendais mes tempes battre. Je n'avais préparé que des reproches » (p. 75). On voit clairement que ce qui anime le pasteur à ce point c'est son désir égoïste ; désir de jouir seul de l'amour de Gertrude. Quel défi familial !

Il importe une fois de plus de dire que, le fils ne sachant pas qu'il marchait sur les orteils de son père, informe son père du fait qu'il a un aveu à lui faire et qu'il n'a pas envie de cacher rien de lui. Voici ce que dit Jacques :

Dans mon dessein même et dans le secret même de mon cœur ; j'aime Gertrude, et je la respecte, vous dis-je, autant que je l'aime. L'idée de la troubler, d'abuser de son innocence et de sa cécité me paraît aussi abominable qu'à vous. (p. 75)

Et le père de prendre la parole pour narrer la suite :

Puis il protesta que ce qu'il voulait être pour elle, c'était un soutien, un ami, un mari ; qu'il n'avait pas cru devoir

m'en parler avant que sa résolution de l'épouser fut prise ; que cette résolution Gertrude elle-même ne la connaissait pas encore et que c'était à moi qu'il en voulait parler d'abord. « Voici l'aveu que j'avais à vous faire, ajouta-t-il et je n'ai rien d'autre à vous confesser, croyez-le. » (p. 75)

Il importe de souligner que, ces paroles n'ont pas été bien reçues par le pasteur. Il n'a pas du tout accepté l'aveu que son fils cherche à lui faire mais plutôt, avertit sévèrement son fils tout en lui disant : « Ecoute-moi bien : j'ai charge de Gertrude et je ne supporterai pas un jour de plus que tu lui parles, que tu la touches, que tu la voies » (p. 74). Cet aveu que le fils fait naïvement à son père n'est pas sans une résistance féroce de la part du père. Les événements ont pris cette allure ou cette dimension pour le simple fait que chacun cherche d'une manière égoïste de quoi satisfaire ses désirs. Le pasteur n'a-t-il pas avoué qu' « aujourd'hui que j'ose appeler par son nom le sentiment si longtemps inavoué de mon cœur... » (p. 99). Ce fait met en évidence la mission qu'il s'est donné (qui est de posséder seul Gertrude) et ne cesse pas de multiplier ses stratégies en vue d'assurer l'accomplissement de la dite mission.

Une stratégie du pasteur consiste à blâmer Jacques d'abuser de l'innocence de la jeune fille. D'ailleurs "un instinct aussi sûr que celui de la conscience" le pousse à s'y opposer. Sans pudeur il déclare ce fait en ces termes : « Un instinct aussi sur que celui de la conscience m'avertissait qu'il fallait empêcher ce mariage à tout prix » (p. 77). N'est-il pas surprenant qu'un père tienne à empêcher le mariage de son fils, pour le simple fait qu'il s'est lui-même fait prétendant ? On peut affirmer sans équivoque que le bonheur

individuel est égoïste. La conversation suivante dévoile de manière nette et succincte la ruse du pasteur. Le pasteur pose la question suivante à son fils : « T'es-tu déclaré à Gertrude ? » (p. 77) et le fils répond : « Non, me dit-il. Peut-être sent-elle déjà mon amour ; mais je ne lui ai point avoué ». (p. 77). De cette réponse, le pasteur trouve un moyen efficace d'interdire cette union

entre son fils et sa fille adoptée (celle qu'il cherche maintenant à fiancer). Sa mise en garde est la suivante : « Et bien ! tu vas me faire la promesse de ne pas lui en parler encore » (p. 77). Etant très surpris, le fils cherche à trouver les raisons de cette interdiction. D'une voix très innocente le fils interroge le père de la manière suivante : « Mon père, je me suis promis de vous obéir ; mais puis-je connaître vos raisons ? » (p. 77). Sans pudeur, le père répond d'une manière catégorique que :

Gertrude est trop jeune, dis-je enfin. Songe qu'elle n'a pas encore communié. Tu sais que ce n'est pas une enfant comme les autres, hélas ! et que son développement a été beaucoup retardé. (p. 78)

A travers la réponse que donne le pasteur à son fils, l'auteur nous fait voir l'hypocrisie des « soi-disant hommes de Dieu ». Cette réponse est donnée en vue d'atteindre son désir égoïste. Notre conclusion émane du fait que le pasteur lui-même finit par avouer qu'il est amoureux de la fille. La phrase suivante en est la preuve : « aujourd'hui que j'ose appeler par son nom le sentiment si longtemps inavoué de mon cœur... » (p. 99). Si ce que dit le pasteur à propos de l'âge de la fille est à prendre en compte, pourquoi le pasteur lui-même garde-t-il ce sentiment qu'il avoue avoir déclaré à la fille ? A-t-elle atteint l'âge seulement quand il est question de satisfaire ses

sentiments ? Gertrude n'est-elle plus trop jeune quand la pendule est cette fois-ci sur le pasteur ? C'est là, une manifestation nette des désirs égoïstes de l'homme à lutter pour son propre bonheur.

De plus, une autre stratégie du pasteur consiste à convaincre son fils de quitter la maison patrimoniale pour qu'il (le pasteur) puisse jouir de l'amour de Gertrude. Après avoir réussi à faire en sorte que Jacques prenne beaucoup de distances à l'égard de la jeune fille et à intérioriser l'interdit paternel d'aimer Gertrude, le père propose à son fils d'embarquer à son voyage d'autre fois. Il converse avec son fils dans les termes suivants :

Il y a ceci que je veux te demander encore, repris-je en me levant du banc où nous étions assis : tu avais l'intention, disais-tu, de partir après-demain ; je te prie de ne pas différer ce départ. Tu devais rester absent tout un mois ; je te prie de ne pas raccourcir d'un jour ce voyage. C'est entendu ? (p. 79)

Notons que si le départ n'est pas différé, c'est que le concurrent est totalement éliminé et le père aura gagné l'affaire. Ainsi, la victoire sera au père. Son bonheur sera réalisé puisqu'il va maintenir sa position de seul prétendant. Mettons en évidence le fait que les sentiments de Jacques à l'égard de Gertrude ressemblent à un coup de foudre. La scène de la rencontre entre Gertrude et Jacques devant l'harmonium donne un rôle accru à ce dernier. Pour faire en sorte que ce coup de foudre ne se matérialise pas, le père passe par des astuces et conclut dans sa pensée que : « Au reste, Jacques reviendra de ce voyage peut-être déjà guéri de son amour ». (p 86). Après toutes ces péripéties, vient finalement l'évènement cathartique qui est la déclaration du pasteur

qu' « après que les beaux jours reviennent, j'ai de nouveau pu sortir avec Gertrude, ce qui ne m'était pas arrivé depuis longtemps » (p. 122). Donc, nous notons que provisoirement, les astuces du pasteur lui apportent le gain qu'il cherche tant à réaliser. Nous retrouvons les deux amoureux, lors de leur promenade en train de causer. Voici une partie de leur conversation :

-Gertrude, tournant vers moi sa face sans regards, me demanda brusquement :

-Croyez-vous que Jacques m'aime encore ? (p. 123)

La réponse que propose le pasteur à la question ci-dessus est surprenante, car elle nous fait voir une fois de plus l'hypocrisie et le désir égoïste du pasteur quant à l'accomplissement de son bonheur. La réponse est comme suit, « Il a pris son parti de renoncer à toi répondis-je aussitôt ». Cette réponse est à toute évidence fausse. Jacques a été persuadé et forcé de quitter la fille. La fille, étant très curieuse, multiplie ses questions et cherche à savoir si Jacques est au courant du fait que son père est amoureux d'elle et interroge : « Mais croyez-vous qu'il sache que vous m'aimez ? » (p. 123). Le pasteur manifeste une fois de plus son caractère de malhonnêteté et ment à la fille tout en lui donnant un faux espoir que « Mais tout le monde, Gertrude, sait que je t'aime, m'écriai-je » (p. 123). Il est évident que le pasteur profite de la cécité de Gertrude pour la garder dans l'ignorance, pour profiter d'elle. La cécité de Gertrude invite le pasteur à lui peindre un univers merveilleux. Le bonheur de Gertrude est ainsi lié au fait qu'elle ne sait pas ce qu'est le mal, car le pasteur s'efforce de la maintenir dans cette ignorance, mais il est surprenant de voir que ses idées sont plus pures que celles des voyants, elle a une image idéale de la vie où il n'existe que le bien et la beauté. Elle ignore ce qu'est le péché car elle ne voit le monde qu'à travers le regard du pasteur.

Puisqu'elle ne voit le monde qu'à travers les yeux du pasteur, l'histoire nous apprend que le 12 mars, Gertrude déclare pour la première fois, son amour pour le pasteur en lui assurant : « Vous savez bien que c'est vous que j'aime, pasteur... » (p. 95). Les ruses du pasteur ont atteint leur but. Il est sans contradiction qu'à ce point, il n'y a plus d'élève ni maître, ni père, ni fille mais une jeune fille qui avoue naïvement son amour pour son premier amant. Mais, notons tout de même qu'elle a su évoquer les raisons qui empêchent cet amour : sa cécité, « on n'épouse pas une aveugle dit-elle » (p. 95) et le fait que le pasteur soit marié. Mais, si ces obstacles leur laissent malgré tout la liberté de s'aimer, le problème moral reste intact. Gertrude voudrait « ne faire souffrir personne et ne donner que du bonheur alors que le pasteur pense que le mal n'est jamais dans l'amour » (p. 94).

La cécité de Gertrude invite le pasteur à lui peindre un univers merveilleux. Quand elle recouvre la vue, elle réalise son "aveuglement". Gertrude comprend qu'elle s'est trompée d'amour et, pire, qu'elle ne peut aimer Jacques qui s'est réfugié dans le giron de l'Eglise. Elle n'a pas manqué de mots pour exprimer sa déception. Elle s'adresse au pasteur cette fois-ci en le nommant « mon ami »

Mon ami, je vais vous faire beaucoup de peine ; mais il ne faut pas qu'il reste aucun mensonge entre nous. Quand j'ai vu Jacques, j'ai compris soudain que ce n'était pas vous que j'aimais ; c'était lui...j'aurais pu l'épouser....Ah ! je voudrais me confier à lui.... Je ne supporte plus de vous voir. (Pp.146-147)

Dire à ce point que ce n'était pas le pasteur qu'elle aimait confirme le fait que chaque individu a des choix à faire en vue d'être heureux, en vue d'atteindre un niveau de bonheur. Gertrude n'a pas cette chance dès le départ parce qu'elle est aveugle et pire, le pasteur cherche à la maintenir dans l'ignorance dans le but de satisfaire ses désirs. Dès que Gertrude retrouve la vue, elle

découvre que son amour pour le pasteur provoque la tristesse d'Amélie, découvre également la tristesse des hommes en général, découvre l'existence de leur péché dans le monde et ose dire au pasteur que :

Tout le bonheur que je vous dois me paraît reposer sur l'ignorance.... Laissez-moi vous dire : je ne veux pas d'un pareil bonheur. Je crains, voyez-vous, que le monde entier ne sois pas si beau que vous me l'avez fait croire, pasteur, et même qu'il ne s'en faille de beaucoup.

P.p.124-125

De cette déclaration, on voit clairement que ce qui existait entre Gertrude et le pasteur n'était qu'un cas particulier dans lequel l'un profitait de l'ignorance de l'autre pour trouver son bonheur-la jouissance sensuelle. Le type de bonheur auquel Gertrude aspirait n'était qu'un bonheur dans l'ignorance. Puisque, de son for intérieur, ce qu'elle voit, la première fois qu'elle a eu à voir le monde de ses propres yeux est le péché, leur faute (p. 145)

Notons pour clore cette partie de notre délibération que nous sommes parties du principe selon lequel l'être humain, dans ses démarches et agissements, cherche à atteindre un des deux buts ou désirs. Le premier but est celui qui concerne les désirs personnels que nous nommons bonheur personnel et l'autre but est celui qui englobe l'humanité tout entière ; ceci, nous

nommons le bonheur général. L'analyse que nous venons de faire dans cette partie du travail est centrée sur la satisfaction des besoins ou désirs personnels. Le pasteur, Jacques et même Gertrude cherchent de quoi satisfaire leurs désirs sensuels. L'intérêt de la famille n'est plus au centre du jeu et chacun agit dans le but se procurer son propre bonheur. Le pasteur adopte des mécanismes diverses pour pouvoir gagner l'affaire. Il fait en sorte que Jacques prenne beaucoup de distance à l'égard de la jeune fille et assure qu'il intériorise l'interdit paternel d'aimer Gertrude. Il finit par proposer à son fils d'embarquer pour son voyage d'autre fois. Quant à Gertrude, il s'efforce de la maintenir dans son ignorance. Mais, après avoir gagné la vue, Gertrude se rend compte que ce qu'elle a, n'est pas ce qu'elle désire. C'est à ce fait qu'à la veille de son suicide, elle chasse le pasteur avec des paroles extrêmement dures et violentes telles : « quittez-moi. Quittons-nous. Je ne supporte plus de vous voir ». Tout ce développement semblerait suggérer que l'auteur, privilégie le bonheur général au détriment du bonheur individuel. La preuve émane du fait que la famille est unie quand leur regard est posé sur le développement de Gertrude. La désunion surgit du moment où chacun commence à s'intéresser à son propre plaisir. Dans la deuxième partie de ce chapitre, nous chercherons à décortiquer le deuxième roman de Gide, *Les nourritures terrestres* que nous avons retenu dans le cadre de ce travail. Nous chercherons à démontrer comment les agissements des personnages dans l'ouvrage indiquent qu'ils sont à la quête du bonheur.

DEUXIEME PARTIE

La quête du bonheur dans *Les Nourritures Terrestres* d'André Gide

Introduction

Ne croyez pas que mon bonheur soit fait à l'aide de richesses ; mon cœur sans nulle attache sur la terre est resté pauvre, et je mourrai facilement. Mon bonheur est fait de ferveur. À travers indistinctement toute chose, j'ai éperdument adoré. [Gide 1927 : 56]

Dans son ouvrage intitulé *Le Bonheur Possible*, Blondin (1983 :79) remarque d'une manière instructive que « partout dans le monde, et à toutes les époques, l'humanité s'est divisée entre les gens heureux et les autres ». Il est valable de noter que les gens heureux constituent pour les « autres », qui aspirent au bonheur, «la norme» qu'il faut chercher à imiter. Roumain (1946 :84) ne l'a-t-il pas dit que « l'expérience est le bâton des aveugles »? Alors, qu'est-ce que les gens heureux nous apprennent? Blondin fournit volontiers la réponse en ces termes : « les gens heureux nous apprennent pourtant très clairement que le bonheur est une lutte constante ». Affirmant la validité du dicton de Romain (1946 :84) cité plus haut, Gide introduit dans *les Nourritures Terrestres*, un narrateur, disciple de Ménalque qui se pose comme maître et enseigne à son jeune amant la voie du bonheur (le narrateur souhaite lui montrer la beauté de la vie et lui offre sa vision d'un bonheur naturel fait de dénuement et de voyages). Il cherche pour ainsi dire à inculquer à son disciple l'idée du bonheur qui consiste à jouir dès maintenant des fruits de la terre, sans attendre les promesses de l'au-delà. Ce narrateur-orateur cherche enfin à

prodiguer et à soutenir, l'assouvissement des désirs, comme principe et mot d'ordre de l'existence humaine. Sont explorés en profondeur dans le récit les cinq organes du sens (l'odorat, le toucher, le goût, l'ouïe et la vue) en tant que moyen d'accéder ou de se procurer du bonheur. Etant dit que notre définition opératoire veut que le bonheur soit conçu comme la satisfaction des désirs de

l'être humain, et une quête, une recherche, nous chercherons à démontrer comment le narrateur d'une manière incessante, œuvre dans le but de satisfaire ses désirs et par la suite recommander ce processus à Nathanaël. De ce fait, allons intituler la partie suivante de notre discussion liberté et assouvissement des désirs sensuels.

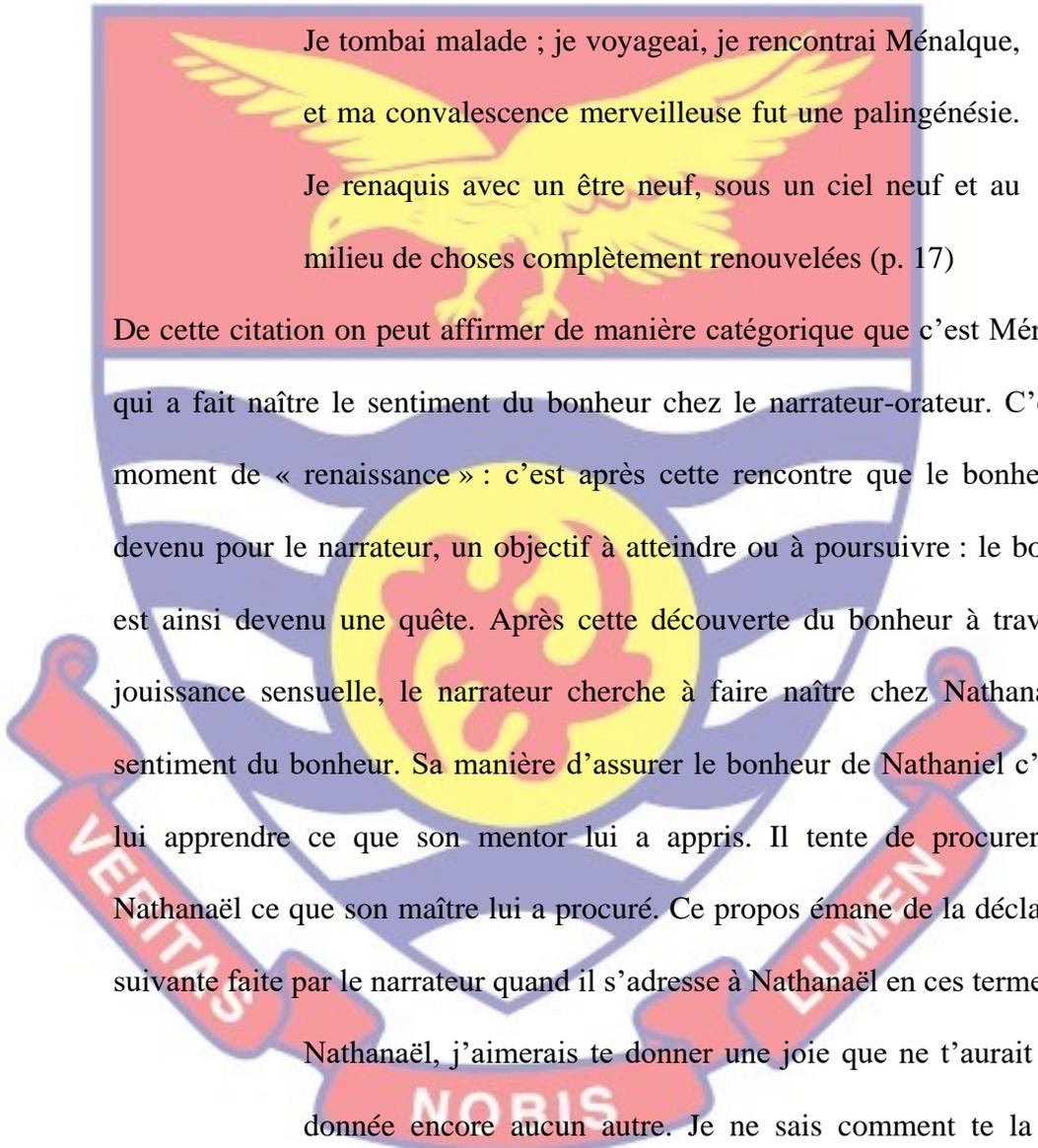
Liberté et assouvissement des désirs sensuels

Précisons dès le départ que ce que conseille le narrateur à Nathanaël c'est la liberté et l'assouvissement de ses désirs en tant que moyen d'accéder au bonheur. A en croire Verdun (2009), « pour vivre comme il faut, il faut vivre en assouvissant ses désirs, c'est la licence : n'imposer aucune limite à ses désirs ». Nous inférons de ce propos de Verdun que « vivre comme il faut » équivaut à un état de bonheur, mais ce bonheur est conditionné par des règlements. Parmi ces règlements, on peut citer l'assouvissement des désirs et la liberté totale.

Assouvissement des désirs sensuels

Il est fort instructif de noter que le premier des huit livres de *Les Nourritures terrestres* est intitulé « Mon paresseux bonheur qui longtemps sommeilla s'éveille.. » p.8. Nous retenons de ce titre que le narrateur a vécu des moments dépourvus de bonheur ; le bonheur dont il devrait jouir était dans un état de « lassitude », mais le tournant décisif qu'il a eu dans sa vie est sa

rencontre avec Ménélaque. Celui-ci lui a montré la voie du bonheur. L'éveil de son bonheur ; ce qui transforme son bonheur d'un état de sommeil à un état d'éveil (d'un état de lassitude à un état actif) est cette rencontre entre le narrateur et son maître Ménélaque. Ceci est mis en évidence à travers les propos suivants du narrateur. Il déclare :



Je tombai malade ; je voyageai, je rencontrai Ménélaque, et ma convalescence merveilleuse fut une palingénésie. Je renaquis avec un être neuf, sous un ciel neuf et au milieu de choses complètement renouvelées (p. 17)

De cette citation on peut affirmer de manière catégorique que c'est Ménélaque qui a fait naître le sentiment du bonheur chez le narrateur-orateur. C'est un moment de « renaissance » : c'est après cette rencontre que le bonheur est devenu pour le narrateur, un objectif à atteindre ou à poursuivre : le bonheur est ainsi devenu une quête. Après cette découverte du bonheur à travers la jouissance sensuelle, le narrateur cherche à faire naître chez Nathanaël ce sentiment du bonheur. Sa manière d'assurer le bonheur de Nathanaël c'est de lui apprendre ce que son mentor lui a appris. Il tente de procurer pour Nathanaël ce que son maître lui a procuré. Ce propos émane de la déclaration suivante faite par le narrateur quand il s'adresse à Nathanaël en ces termes :

Nathanaël, j'aimerais te donner une joie que ne t'aurait donnée encore aucun autre. Je ne sais comment te la donner, et pourtant, cette joie, je la possède. Je voudrais m'adresser à toi plus intimement que ne l'a fait encore aucun autre [...] Je n'écris que pour toi ; je ne t'écris que pour ces heures. Je voudrais écrire tel livre d'où

toute pensée, toute émotion personnelle te semblât absente, où tu croirais ne voir que la projection de ta propre ferveur : Je voudrais m'approcher de toi et que tu m'aimes. (p. 12)

De cette citation, on apprécie clairement l'objectif que le narrateur s'est fixé. Il

cherche à donner à son disciple sa vision du bonheur pour que le disciple puisse à son tour chercher ou développer son propre bonheur. Il cherche à agir sur son disciple dans le seul but de lui procurer du bonheur. Ceci est évident car, le narrateur ne cesse de reproduire et de répéter des phrases telles que : « Nathanaël je te parlerai des attentes » (p. 17), « Nathanaël, que chaque attente, en toi, ne soit même pas un désir, mais une disposition à l'accueil » (p. 18), « Nathanaël, je voudrais te faire naître à la vie » (p. 32), « Nathaniel je veux t'apprendre la ferveur » (p. 32) et « Nathanaël, je te parlerai des instants » (p. 32), « .. je guiderai tes désirs vers tout ce qu'il y a de beau sur la terre » (p. 92), « Nathanaël, je t'enseignerai que toutes choses sont divinement naturelles » (p. 91), « Nathanaël, je te parlerai de tout. » (p. 91)...parmi d'autres. Toutes les leçons du mentor sont destinées, à notre avis, à assurer le bonheur de Nathanaël. Dans le mot du narrateur, toutes ses interlocutions sont destinées à une chose : c'est pour « assumer le plus possible d'humanité ». p. 14. « Assumer l'humanité », à notre entendement, est le fait de vivre pleinement sa vie et de chercher à satisfaire ses désirs sans contraintes. Cet entendement émane du fait que les diverses formes de la vie paraissent belles au narrateur-voyageur (p. 14). Ajoutons à cet effet que le narrateur ne tarde pas ensuite à admettre que son instructeur était Ménaïque. Il déclare : « ce que je te dis là, c'est ce que me disait Ménaïque » (p. 14). Alors, que disait

Ménalque au narrateur qui constitue une quête du bonheur et que le narrateur cherche à son tour à transmettre à Nathanaël ? Nous tâcherons de mettre en exergue ces points dans les paragraphes qui suivent.

Les Nourritures terrestres débute avec un conseil prodigué par le maître à son disciple. Dès la première page du roman, le narrateur commence son allocution tout en disant à son disciple : « NE souhaite pas, Nathanaël, trouver Dieu ailleurs que partout. Chaque créature indique Dieu... » (p. 9). De cette leçon, le narrateur semble suggérer à son auditeur de ne pas avoir une idée voire une vision limitée du bonheur. Le bonheur est partout étant dit que Dieu est omniprésent. Chaque créature que l'on rencontre dans l'univers terrestre indique Dieu, ainsi, chaque créature est susceptible de nous donner ou de nous procurer du bonheur. C'est à cet égard qu'il conseille de nouveau à Nathanaël de ne pas reporter son bonheur ou sa jouissance ; le bonheur est d'ores et déjà à la disposition de tout un individu. Le maître-conseillé déclare :

Nathanaël, il n'y a que Dieu que l'on ne puisse pas attendre. Attendre Dieu, Nathanaël, c'est ne comprendre pas que tu le possèdes déjà. Ne distingue pas Dieu du bonheur et place tout ton bonheur dans l'instant. (p. 19)

De la citation qui précède, on peut retenir qu'il y a un lien étroit entre Dieu et le bonheur ensuite, le bonheur n'est pas un fait dans le futur, mais dans le présent, c'est dans l'instant, on a droit au bonheur dès maintenant. Rousseau (1960 :119), corrobore ce propos dans ses rêveries quand il déclare : « profitons du contentement d'esprit quand il vient ; gardons-nous de l'éloigner par notre faute ». Ainsi, nous remarquons avec grand intérêt que les consignes du narrateur à son disciple, trouvent leurs échos dans les propos du

philosophe des lumières. Le maître semble prodiguer à son disciple de se libérer des contraintes qui lui sont imposées par la société et d'autres conditions de la vie, et jouir dès maintenant des fruits de la terre sans attendre les promesses de l'au-delà. Le bonheur équivaut à Dieu et étant dit que Dieu a le don d'ubiquité, étant dit que Dieu n'est pas « condamné » à demeurer à un seul lieu, le bonheur est aussi trouvable, n'importe où, à n'importe quel moment. Le bonheur pour ainsi dire, n'est pas un phénomène futuriste car, « l'homme n'a qu'un printemps dans la vie et le souvenir d'une joie n'est pas une nouvelle approche du bonheur » (p. 36), avertit le narrateur.

Une question qui surgit à ce point est la suivante : comment l'instructeur lui-même s'est-il libéré des contraintes de la vie en vue d'assouvir ses désirs? La réponse est évidente. Le narrateur-voyageur explique:

Tandis que d'autres publient ou travaillent, j'ai passé trois années de voyage à oublier au contraire tout ce que j'avais appris par la tête. Cette désinstruction fut lente et difficile ; elle me fut plus utile que toutes les instructions imposées par les hommes, et vraiment le commencement d'une éducation. (p. 9)

Cette déclaration ci-dessus incite Saadia (2013) à dire à propos de l'ouvrage tout entier que :

Ce récit poétique retrace en fait l'itinéraire spatial d'un personnage-voyageur qui se lance dans un interminable mouvement de changement spatial. La mobilité constante du personnage émane à vrai dire d'une

passion vertigineuse qui le porte à changer constamment d'espaces à la recherche de nouvelles promesses de bonheur.

Le commentaire de Saadia nous est utile dans la mesure où il jette plus de lumière sur les propos du narrateur et nous amène à appréhender le fait que les

déplacements perpétuels dans lesquels s'engage le narrateur ne sont pas inutiles. Ils sont destinés à assurer son bonheur. A vrai dire ce type de voyage est destiné à donner plus de jouissance à ses organes de sens : c'est la jouissance sensuelle. Lisons ce que dit le narrateur :

Il ne me suffit pas de lire que les sables des plages sont doux ; je veux que mes pieds nus le sentent... Toute connaissance que n'a pas précédée une sensation m'est inutile. (p. 22)

Répondant aux appels de ses désirs, l'instructeur de Nathanaël suit un itinéraire infiniment inachevé. Il parcourt des lieux et « les quitte sans nostalgie ni regret, dans l'objectif d'explorer d'autres lieux qui lui sont encore inconnus » pour emprunter les mots de Saadia (2013). Le narrateur-voyageur est pareil à un explorateur à la recherche de lieux inconnus de l'humanité, mais que dans son for intérieur, ne perd pas de vue le fait que c'est pour son bonheur qu'il entreprend cette vie nomade. Il cherche à satisfaire ses désirs sensuels: au minimum le plus élevé : c'est la jouissance sensuelle.

Lisons ce qu'il désire accomplir : « Je m'attends à vous, nourritures ! Ma faim ne se posera pas à mi-route ; Elle ne se taira que satisfaite » (p. 25) puis « Satisfactions ! je vous cherche. » (p. 25) ensuite « Chacune de mes faims attend sa récompense » (p. 26) de plus, « Je m'attends à vous, nourritures ! Par

tout l'espace je vous cherche, satisfactions de tous mes désirs. » (p. 25). Ces propos mettent au point un fait fondamental : l'assouvissement des désirs sensuels lui tient à cœur. Il élabore davantage :

Je n'ai jamais rien vu de doucement beau dans ce monde, sans désirer aussitôt que toute ma tendresse le touche. Amoureuse beauté de la terre, l'efflorescence de ta surface est merveilleuse. Ô paysage où mon désir s'est enfoncé ! Pays ouvert où ma recherche se promène ; allée de papyrus qui se referme sur de l'eau ; roseaux courbés sur la rivière ; ouvertures des clairières ; apparition de la plaine dans l'embrasement des branchages, de la promesse illimitée. Je me suis promené dans les couloirs de roches ou de plantes. J'ai vu se dérouler des printemps (p. 22)

Ces déclarations du narrateur mettent en évidence l'idée derrière sa mobilité vertigineuse. Le maître de Nathanaël s'élance dans cette aventure dans le souci de découvrir d'autres paysages, ville et village qui sont susceptibles de lui donner une nouvelle expérience, une nouvelle satisfaction, un nouveau bonheur. C'est ainsi qu'on découvre dans le Livre III de *Les Nourritures terrestres*, l'itinéraire du narrateur-mentor qui est aussi le narrateur-voyageur. Ce vagabondage ou disons cette vie nomadique, débute dans les villes de l'Europe telles que villa Borghèse (p. 36), Adriatique (p. 36), Florence (p. 37), Rome (p.37), Naples (38), etc.. pour ensuite déboucher sur celles de l'Afrique du Nord notamment Biskra, Tunis (p. 40) et Blidah (p. 44). Ce qui capte une fois de plus notre attention c'est la multiplicité des lieux visités.

Cela est également évoqué dans les Livres VII et VIII de notre ouvrage en question. A cette phase, le personnage-voyageur/ narrateur-mentor opte pour un parcours centré essentiellement sur les villes de l'Orient. Il prend du plaisir à citer tous les lieux au cours de son pèlerinage, Ces lieux sont : Biskra, Tunis, Chetma, El-kantara, Kairouan, Sousse, Chegga, M'rayer,

Megarine, Temassine, Enfida parmi d'autres. Par cette énumération, on note la diversité de lieux visités par le narrateur et cela semble confirmer les propos de Blondin (1983 :79) que « le bonheur est une lutte constante » et que c'est « même une lutte passionnante ». Tous ces lieux précités sont selon le voyageur-narrateur, des endroits où abonde le bonheur. Le narrateur extrapole : « Ah ! Tous ces lieux où l'on aurait tout aussi bien pu vivre ! Lieux où foisonnerait le bonheur » (p. 77)

De toutes ces discussions qui précèdent, nous apprécions à bon escient ce qui suscite tous ces déplacements. Le narrateur est hyper-prêt à nous fournir plus de précisions à cet effet. Il déclare :

Être me devenait énormément voluptueux. J'eusse voulu goûter toutes les formes de la vie ; celles des poissons et des plantes. Entre toutes les joies des sens, j'enviais celles du toucher (p. 82)

A vrai dire, il se lance dans ce trajet à la recherche de la jouissance sensuelle qui n'est qu'une forme de bonheur. On pourrait le classer sous le bonheur individuel et c'est ce que le narrateur conseille à son tour à Nathanaël. Cette question du sensualisme est évidente dans le texte car, le voyageur, faisant part de son expérience à Colline de Vincigliata, avoue que « là j'ai vu pour la première fois les nuages, je m'en étonnai beaucoup » (p. 37). Il se prononce

également sur son expérience et sur le profit tiré du trajet en général. Ceci est mis en exergue dans la phrase suivante : « je voyageai, je renaquis avec un être neuf, sous un ciel neuf au milieu des choses complètement renouvelées » (p. 17). A travers ce voyage incessant, le voyageur commence à appréhender et apprécier la relativité des choses. Il se rend compte qu'il y a d'autres formes

du bonheur auxquelles il n'a jamais pensé. La preuve est la suivante :

L'infinie variété des paysages nous démontrait sans cesse que nous n'avions pas encore connu toutes les formes du bonheur, de méditation ou de tristesse qu'ils pouvaient envelopper (p. 98)

Cette déclaration dévoile davantage l'apport du trajet au narrateur. Les trajets lui ont donné la chance de vivre d'autres formes de vie, d'autres formes du bonheur. C'est de cette expérience qu'il conseille à Nathanaël de ne pas mener une vie tranquille. De son for intérieur, le narrateur est de la conviction qu'une existence pathétique est mieux qu'une existence tranquille (Gide 1927: 11). La docilité est abhorrée. L'être humain, du point de vue gidien, est appelé à sortir de ses coquilles dans le simple but de satisfaire ses désirs.

A vrai dire, la diversité des lieux suggère une fois de plus que le voyageur ne cherche pas à se limiter à la satisfaction d'un nombre limité de ses désirs. Il cherche tant qu'il est possible de satisfaire tous ses désirs au maximum. La fatigue serait le seul obstacle à la réalisation de ce but. La question suivante lui est posée : « Est-ce que tu n'es pas encore las de cette vie horriblement errante? » (p. 126). Sa réponse est la suivante :

Pour moi, j'ai pu crier parfois de douleur, mais je ne suis de rien fatigué ; – et quand mon corps est las, c'est ma

faiblesse que j'accuse ; mes désirs m'avaient espéré plus vaillant. – Certes, si je regrette aujourd'hui quelque chose, c'est d'avoir laissé sans y mordre, se gâter, s'éloigner de moi bien des fruits, des fruits que tu m'as présentés, Dieu d'amour qui nous alimentes. (pp. 126-

127)

Le narrateur démontre à travers ces lignes ci-dessus qu'il regrette d'avoir rater l'opportunité de consommer les fruits, les nourritures et tous les aliments qui sont consommables dans le monde. Son désir fiévreux de consommer les biens de la terre le plus complètement possible justifie pleinement une fois de plus son errance. L'auteur, à travers cette pensée du narrateur, semble suggérer que c'est en termes de consommation des fruits, des nourritures, des vins et d'autres aliments que l'on atteint la jouissance qui mène à une satisfaction des désirs. De ce fait, quand l'opportunité lui est présenté, le narrateur-orateur cherche à en profiter pleinement et comme va le dicton : « un homme averti en vaut deux ».

Le personnage-voyageur entre en harmonie avec la nature qui l'entoure dans le plein but d'assouvir ses désirs. Le narrateur l'a bien démontré quand il conseille à son disciple de mener une vie nomade en vue de mieux découvrir l'univers. Il déclare : « Nathanaël, tu regarderas tout en passant, et tu ne t'arrêteras nulle part » (p. 10). Ce fait est une fois de plus éclairé par les propos de Décembre (2017), quand il dit « Il s'agit donc de laisser libre cours à des découvertes et des rencontres inédites.» C'est tout d'abord une rencontre de soi et de l'autre et ensuite, une découverte de la nature en vue d' « assumer le plus possible d'humanité » (p. 14). A cet égard,

nous notons qu'il extériorise ses sentiments et ses pensées. C'est ce phénomène qu'il cherche à dévoiler quand il déclare : « je sème mon amour sur la vague, ma pensée sur la stérile plaine des flots, mon amour plonge sur les flots » (p. 45). Force est de noter que dans son but d'accéder au bonheur, son pèlerinage lui impose deux choses qu'il assimile soit consciemment ou

inconsciemment. C'est soit, il extériorise ses sentiments comme nous l'avons déjà explicité un peu plus haut ou soit il les intériorise. Dans ce processus d'intériorisation, il fait de ses découvertes une partie intégrante de son être. De ce fait, l'auteur cherche à porter à la connaissance de ses lecteurs que les fruits, les nourritures, les jardins, les sources d'eau etc.. sont ainsi autant de beautés découvrables par les organes de sens. C'est ce qui explique le recours aux organes de sens dans *les Nourritures terrestres*. A vrai dire, les sens y sont explorés en profondeur au contact d'une nature riche de dons, saisie dans des paysages aux couleurs méditerranéennes et orientales. Jetant plus de lumière sur la satisfaction des désirs à travers le truchement de ses sens il déclare :

Je n'ai jamais rien vu de doucement beau dans ce monde, sans désirer aussitôt que toute ma tendresse le touche. Amoureuse beauté de la terre, l'efflorescence de ta surface est merveilleuse. Ô paysage où mon désir s'est enfoncé (p. 22)

La déclaration ci-dessus provient du fait que chacun de ses organes de sens a naturellement des désirs qu'il faut chercher à satisfaire. C'est à cet effet qu'il admet que « chacun de mes sens a eu ses désirs » (p. 69) .Voici à cet égard, comment le narrateur fait usage de ses sens dans le but d'assouvir ses désirs.

Le narrateur/voyageur déclare lors de son pèlerinage « J’y suis ; là, j’occupe ce trou, où s’enfoncent » :

- **dans mon oreille** : ce bruit continu de l’eau ; grossi, puis apaisé, de ce vent dans ces pins ; intermittent, des sauterelles, etc.
- **dans mes yeux** : l’éclat de ce soleil dans le ruisseau ; le mouvement de ces pins... (tiens, un écureuil)... de mon pied, qui fait un trou dans cette mousse, etc.
- **dans ma chair** : (la sensation) de cette humidité ; de cette mollesse de mousse ; (ah ! quelle branche me pique ?...) de mon front dans ma main ; de ma main sur mon front, etc.
- **dans mes narines** :... (chut ! l’écureuil s’approche), etc. Et tout cela ensemble, etc., en un petit paquet ; – c’est la vie. (Pp. 105-106)

Nous reconnaissons de cette citation ci-haut que les organes du sens sont mis en jeu dans le processus d’assouvissement des désirs. C’est ce que le narrateur cherche à confirmer quand il déclare que : « l’apport voluptueux de mes sens faisait, de chaque objet qui les touchait, comme mon palpable bonheur » (p. 81). C’est la jouissance sensuelle en tant que bonheur.

Le sensualisme, étant une doctrine philosophique développée en France par Condillac et Helvétius au XVIII^e siècle, postule que « penser, c’est sentir » (Condillac, 1788). Nous remarquons fervemment que Gide s’approprie leur mot d’ordre et va plus loin en démontrant que « sentir c’est accéder au bonheur ». Ce fait est justifiable car selon le narrateur, sa vie est un rendez-vous des sensations. Ceci est mis à nu à travers le soliloque suivant du narrateur: « Crois-tu donc que je ne suis qu’un rendez-vous de sensations ? – Ma vie c’est toujours : CELA » (p. 106). A cet abord, on peut retenir que ce

que conseille le narrateur à Nathanaël c'est d'essayer d'assouvir ses désirs à travers la jouissance sensuelle. Ce phénomène se trouve éclairer quand le narrateur-voyageur dévoile le fait que chacun de ses sens a ses propres désirs qu'il faut chercher à assouvir. C'est ce dont il fait allusion quand il déclare :

«...et chacun de mes sens a eu ses désirs » (p. 69). Du fait qu'on a des désirs, il est capital de les assouvir. Ainsi, le voyageur/narrateur n'en fait pas autrement. C'est à cette fin qu'il déclare son intention de répondre « aux désirs » de ses désirs. Il soliloque de nouveau en ces termes : « désirs ! Beaux désirs, je vous emporterai des grappes écrasées ; j'emplirai de nouveau vos énormes coupes. » (p. 69). Nous inférons de la déclaration du narrateur qui précède que la satisfaction de ses désirs lui tient à cœur. Ceci semblerait confirmer les propos de Desjardins cité par Blondin (1983 :27) que : « pour la plupart des êtres humains, l'existence consiste à essayer de satisfaire des désirs... n'importe lesquels ». Ceci est à peu près ce que le narrateur recommande à Nathanaël, mais n'hésite pas à la cautionner. Il juge utile de cautionner son disciple dans les termes suivants :

Que chaque attente, en toi, ne soit même pas un désir, mais simplement une disposition à l'accueil. Attends tout ce qui vient à toi ; mais ne désire que ce qui vient à toi. Ne désire que ce que tu as. Comprends qu'à chaque instant du jour tu peux posséder Dieu dans sa totalité. Que ton désir soit de l'amour, et que ta possession soit amoureuse. Car qu'est-ce qu'un désir qui n'est pas efficace ? (p. 18)

On voit clairement qu'à travers les propos ci-dessus, l'instructeur/narrateur suggère qu'il ne suffit pas seulement de chercher à satisfaire d'une manière vorace ses désirs, mais il est impératif que l'on se contente de ce qu'on a. Il est de cette conviction que l'on doit être prêt à recevoir ce qui vient à tout individu et de chercher à faire du mieux de cette chose. C'est une manière de se créer du bonheur. Il suggère d'avantage à son discipline de ne pas avoir des désirs utopiques ; des désirs qui ne sont pas tenables, mais d'apprécier chaque instant de la vie comme étant potentiellement capable de lui procurer du bonheur.

Nous n'aurons pas tort d'inférer et de confirmer de notre discussion qui précède que l'instructeur/voyageur par ses actes et agissements expose à son disciple, des maximes de la vie et ces maximes sont selon l'instructeur, des conditions sine qua non à la réalisation du bonheur. Il importe de noter que le type de bonheur auquel l'auteur veut que Nathanaël aspire, semble être conditionné par une liberté totale. C'est de ce fait que le narrateur-voyageur délaisse tout pour aller à l'aventure. C'est une manière de se libérer en vue de jouir pleinement des « fruits » de la terre. Déjà, on pourrait se poser la question de savoir : quel message Gide cherche-t-il à communiquer à ses lecteurs quand il écrit dans sa préface de l'édition 1927 de *Les nourritures terrestres* que « Je voudrais que (mon livre) t'eût donné le désir de sortir de n'importe où, de ta ville, de ta famille, de ta chambre, de ta pensée. »? (p. 7)

Nous voyons que l'auteur lance un appel fervent à ses lecteurs de se libérer et de ne pas se laisser enclorre dans n'importe quelle situation que ce soit et de se libérer des emprises de ses éducations et dogmes familiales.

Il est convenable de dire également que cette liberté, en vue d'être totale ne nécessite pas seulement un divorce d'avec des formes de vie préétablies d'avec des institutions et des normes préétablies par des circonstances extérieures à l'individu, mais aussi un ethos nomade (le vagabondage). La vie nomadique que propose l'instructeur à son disciple est destinée à lui faire découvrir l'infinité des possibilités de la vie qui est aussi à la suite de Décembre (2017) « l'infinie possibilité du bonheur lui-même ». Puisque à notre avis la quête du bonheur semble être conditionner par le désir de se libérer, nous tenterons d'évoquer plus en profondeur dans les paragraphes qui suivent, la notion de liberté dans *Les Nourritures terrestres*.

La liberté.

Comme nous venons de le dire, la question de la liberté est d'une importance capitale dans *les Nourritures terrestres*. Elle constitue, selon le narrateur, une des voies au bonheur. D'aucuns sont de la ferme conviction que le bonheur n'est pas dans la liberté (Saint-Exupéry : 1931 par exemple). Les propos de Gide dans *Les Nourritures terrestres* vont à l'encontre de cette réflexion. Gide semble démontrer que la liberté est plutôt une condition sine qua non à la réalisation du bonheur. « Heureux, pensais-je, qui ne s'attache à rien sur la terre et promène une éternelle ferveur à travers les constantes mobilités ». (p. 48) déclare Gide dans *Les Nourritures Terrestres*. Etre libre d'errer sur la surface de la terre et un abandon quasi-total de sa demeure et des contraintes imposées à l'homme par sa famille semblent être le mot d'ordre que Gide livre au lecteur à travers son narrateur. Il recommande au lecteur de se détacher des idées communément admises par la société et d'être disponible à

accepter de nouvelles opportunités qui lui seront présentées. Tous ces faits évoqués sont captés dans les paroles du narrateur comme suit :

Heureux, pensais-je, qui ne s'attache à rien sur la terre et promène une éternelle ferveur à travers les constantes mobilités. Je haïssais les foyers, les familles, tous lieux où l'homme pense trouver un repos ; et les affections continues, et les fidélités amoureuses, et les attachements aux idées – tout ce qui compromet la justice ; je disais que chaque nouveauté doit nous trouver toujours tout entiers disponibles. (pp.48-49)

Cette citation est révélatrice car elle met au clair l'idée de la liberté que nous évoquons. De ce fait on voit clairement que la liberté est vivement recommandée à l'être humain. La citation fait appel au lecteur de chercher à se détacher de tout ce qui pourrait l'empêcher de se libérer. Se libérer et mener une vie telle que voulue par l'individu lui-même est la voie au bonheur. C'est à la base de ce phénomène que le voyageur/narrateur conseille à Nathanaël de vivre une vie d'errance et dans son trajet, il faudra qu'il se sente libre de regarder tout ce qu'il cherche à admirer. En s'adressant à son disciple, il déclare : « Nathanaël, tu regarderas tout en passant, et tu ne t'arrêteras nulle part » (p. 10). La liberté, c'est le bonheur, Gide semble nous dire autrement.

En approfondissant le sujet de liberté, le mentor apprend à son disciple d' « agir sans juger si l'action est bonne ou mauvaise » (p. 11) et « d'aimer sans s'inquiéter si c'est le bien ou le mal » (p. 11) car, « il y a profits aux désirs, et profits au rassasiement des désirs » (p. 10). Ces idées font appel à Nathanaël de se libérer et de chercher à satisfaire ses désirs, de chercher à être

heureux sans se soucier des qu'en dira-t-on. Ce point semble être valable car du point de vue des stoïciens, le bonheur ne dépend d'aucune condition extérieure mais du jugement de l'individu. Ils réitèrent également que : « Nous sommes libres de la manière dont nous réagissons, car la cause de nos émotions, ce ne sont pas vraiment les évènements, mais la manière dont nous

les interprétons». (<http://www.cafe-diderot.com/le-bonheur-selon-les-philosophes>). On pourrait donc convenir que le bonheur est hors d'atteinte en raison des contraintes imposées par la société, par nos émotions, par nos pensées ou notre propre jugement sur la liberté. C'est à ce stade que nous trouvons utile les propos du philosophe Mill qui affirme que « le meilleur moyen de maximaliser le bonheur du plus grand nombre, c'est de laisser à chacun la liberté d'être seul juge de son bonheur ». (<http://www.cafe-diderot.com/le-bonheur-selon-les-philosophes>). Laisser à chacun la liberté d'être seul juge de son bonheur, à notre avis, c'est l'effort de « se créer soi-même », de déterminer ce que l'on veut être et ce que l'on désire et de jouir de l'exercice de sa liberté. Bref, c'est donner le sens que l'on veut à sa vie, de sculpter sa vie. Ceci paraît être l'avis du narrateur dans *les Nourritures terrestres* d'André Gide. C'est à cet effet qu'il conseille à Nathanaël de laisser à tout un individu le soin de sa propre vie. Il l'implore tout en lui disant : « laisse à chacun le soin de sa vie » (p. 11).

A vrai dire, c'est une question de liberté absolue. Il l'implore également le lecteur de saisir toutes les opportunités qui lui sont présentées en vue de satisfaire ses désirs. Ceci en est le cas car, dans l'avant-garde de *Les Nourritures terrestres*, Gide lui-même écrit « Je voudrais que (mon livre) t'eût donné le désir de sortir de n'importe où, de ta ville, de ta famille, de ta

chambre, de ta pensée » (p. 7). Nous inférons de cet appel fervent que l'auteur lance au lecteur que le statisme est traître à la réalisation du bonheur. Et le narrateur s'y ajoute : « J'enseignai donc son âme à devenir plus vagabonde, joyeuse enfin – puis à se détacher même de moi, à connaître sa solitude » (p. 51). Rester toujours enfermer dans sa zone de confort ne semble pas être une

bonne manière de trouver son bonheur. La bonne manière c'est plutôt l'auto-libération qui donne éventuellement lieu à une vie d'errance. Il faut ainsi que l'on chemine tout au long de la vie à la recherche du bonheur. Ce propos est bien explicité par le narrateur quand il déclare que : « chaque jour, d'heure en heure, je ne cherchais plus rien qu'une pénétration toujours plus simple de la nature. Je possédais le don précieux de n'être pas trop entravé par moi-même ». (p. 49). Il n'est pas surprenant de le lire par la suite déclarer que : « Je haïssais les foyers, les familles, tous lieux où l'homme pense trouver un repos. » (p. 49) Ainsi, on pourrait dire que les seules choses qui puissent empêcher l'être humain à se libérer en vue de satisfaire ses désirs, sont des phénomènes non envisagés tels que la maladie, la mort etc. Dans l'absence de ces phénomènes non envisagés, Gide fait appel à l'humanité à se libérer dans le but de jouir pleinement du bonheur de cet univers terrestre.

Cette question de liberté en tant que processus d'accéder au bonheur engage le narrateur à conseiller davantage au disciple de ne rien laisser au hasard, mais de tenter de satisfaire amplement ses désirs et de mourir sans regret (mourir complètement « de-espéré ») c'est-à-dire ne plus avoir quelque chose à espérer ou à satisfaire (satisfaire tout ce qui est espéré avant de mourir). C'est ce que véhiculent les propos suivants du narrateur à Nathanaël:

Une existence pathétique, Nathanaël, plutôt que la tranquillité. Je ne souhaite pas d'autre repos que celui du sommeil de la mort. J'ai peur que tout désir, toute énergie que je n'aurais pas satisfaits durant ma vie, pour leur survie ne me tourmentent. J'espère, après avoir exprimé sur cette terre tout ce qui attendait en moi, satisfait, mourir complètement désespéré. (p. 11)

De ce qui précède on peut retenir que le type de bonheur que le maître propose à son disciple est fait d'une vie d'errance engendrée par le désir de se libérer. Il n'y a même pas de place pour le repos de ce monde ; le repos viendra après la mort, après avoir vécu une vie pleine de découverte, d'assouvissement exhaustif de ses désirs. Ce n'est qu'à ce point qu'on a droit au repos ; tel est le message du maître à son disciple.

Le point culminant en ce qui concerne la liberté dont parle l'auteur dans *les Nourritures terrestres* est capté à la toute dernière page de l'ouvrage que l'auteur décide d'intituler "Envoie". Ce qui est frappant est que le narrateur, après avoir prodigué des conseils à Nathanaël, juge bon de lancer un appel à celle-ci de se libérer de toutes les leçons apprises et de chercher plutôt à former ses propres principes. Il soulève le point suivant : « Nathanaël, à présent, jette mon livre. Émancipe-t' en. Quitte-moi. Quitte-moi » (p.136). Ceci est révélateur car il nous instruit du fait que les conseils du mentor ne constituent en aucun cas des dogmes qu'il faut suivre à la lettre. Le narrateur-instructeur n'impose pas ses principes à son disciple mais veut que le disciple se libère et qu'il cherche à formuler ses propres principes d'où le recours à l'expression « Émancipe-t' en ». Bref, l'appel que lance le narrateur au lecteur

est de cultiver cette volonté qui consiste à rompre « toutes les amarres pour ne se consacrer qu'au culte de soi-même » (Claude 1967 :105) ; d'où l'emploi de l'expression « crée de toi, impatientement ou patiemment. Le plus irremplaçable des êtres » (p.136).

L'appel à la liberté est à bon escient car normalement à notre avis, une formule qui est applicable à une situation ne serait pas nécessairement applicable à une autre. Evidemment, ce qui pourrait contribuer au bonheur du narrateur ne serait pas pareil à celui/celle de Nathanaël. Ceci paraît être la totalité du message de liberté du narrateur à son apprenant. C'est cette vérité qui exige que l'apprenant se détache des idées apprises pour se « créer » et créer ses propres principes. Ce que lui a appris le maître, est à prendre tout simplement comme n'étant qu'une des mille et une voies par laquelle on accède au bonheur. Il est à reconnaître qu'il existe d'autres voies et qu'il est impératif que Nathanaël aille à leur découverte. Le résumé de cet appel à la liberté est le suivant :

Nathanaël, jette mon livre ; ne t'y satisfais point. Ne crois pas que ta vérité puisse être trouvée par quelque autre ; plus que de tout, aie honte de cela. Jette mon livre ; dis-toi bien que ce n'est là qu'une des mille postures possibles en face de la vie. Cherche la tienne. Ce qu'un autre aurait aussi bien fait que toi, ne le fais pas. Ce qu'un autre aurait aussi bien dit que toi, ne le dis pas, – aussi bien écrit que toi, ne l'écris pas. Ne t'attache en toi qu'à ce que tu sens qui n'est nulle part ailleurs qu'en toi-même, et crée de toi,

impatiemment ou patiemment, ah ! le plus irremplaçable des êtres (p. 136).

De ce passage ci-dessus, il est abondamment clair que la liberté est ce que l'auteur, à travers son narrateur, recommande au lecteur. Chacun a sa vérité et on ne peut dépendre de la vérité d'autrui pour cultiver son bonheur. L'appel est lancé au lecteur pour qu'il délaisse la lecture du livre (ses leçons) et de faire l'effort de trouver sa propre vérité. « Cherche la tienne » semble être le mot d'ordre.

De toutes ces leçons que donne le narrateur à son disciple quant à la réalisation de son bonheur ; nous convenons ainsi avec Blondin (1983) quand il fait remarquer que :

Les gens heureux nous ont permis souvent de détruire l'illusion, l'hypocrisie si longtemps admirée et de bon ton, qu'il fallait faire des concessions, pactiser pour être heureux. Les concessions sont souvent des faiblesses. Comme le bonheur est une force, il n'en a que faire ! Et malgré les promesses longtemps entretenues, c'est dans ce monde, ici et maintenant, qu'il faut chercher le bonheur. Même le bonheur d'ordre spirituel, quelle que soit la religion ou l'éthique morale. Peut être atteint si on se perfectionne soi-même dans ce monde. Il ne faut pas toutefois pas attendre de miracles de grâces : on construit son bonheur soi-même à chaque instant. (p. 80)

Le parallèle entre l'argument de Blondin et celui de Gide est que les gens heureux ont une expérience dont tous ceux qui aspirent au bonheur peuvent en tirer profit. Ensuite, nous retenons qu'ils sont unanimes sur le fait que le bonheur est atteignable. C'est atteignable si on part des principes connus (ceux des gens qui ont jadis connus le bonheur) pour développer soi-même ses principes. Alors que Gide recommande qu'on naisse de nouveau (qui est une forme de purgation/ une forme de liberté) pour pouvoir développer son bonheur, Blondin en d'autres termes véhicule le même principe en implorant le lecteur de « se perfectionner soi-même dans ce monde » ; c'est une renaissance totale. Ceci est également une « purgation », une manière de se libérer dans le but de vivre librement sa vie. On construit soi-même son bonheur, les deux auteurs semblent convenir.

Retenons de ce qui précède que le type de bonheur que recommande le narrateur-voyageur a pour ingrédient la liberté. C'est dire que l'on ne peut rester encloué dans idées préconçues et chercher à vivre le bonheur. Ceci nécessite l'adoption d'une attitude de laisser faire sans se soucier des on-dit ou des médisances. Il faut que l'on se crée de nouveau ; que l'on devienne un « nouvel être ». Par nouvel être, nous entendons à la suite de Claude (1967), celui qui ignore tous les interdits, retrouve la pureté originale de ses émotions et s'applique à jouir le plus possible du plus grand nombre d'émotion. « Découvrir concrètement la richesse de la nature et de la vie, aimer cette richesse et éveiller par-là, en soi-même, la ferveur qui fait toute la volonté de l'homme » est, pour emprunter les mots de Claude (1967 : 99), l'objectif primordial du « nouvel être » que Gide vise à créer. Il est question de

donner libre court à ses émotions et à ses découvertes. Ceci est, à notre avis, le message de Gide.

Pour clore cette partie de notre discussion, retenons que dans *Les Nourritures terrestres*, Gide se donne la tâche de démontrer qu'il est bon de

jouir dès maintenant des fruits de la terre sans attendre les promesses de l'au-delà. Dans le but d'atteindre cet objectif, l'auteur crée dans son ouvrage un narrateur qui s'adresse à son jeune amant nommé Nathanaël. Ce narrateur souhaite mièvrément montrer à Nathanaël la beauté de la vie et lui offre sa vision d'un bonheur naturel fait de dénuement et de voyages. L'auteur démontre bien évidemment à travers le narrateur-voyageur que c'est bien en terme de consommation (fruits, nourritures, sources, vins) que se dit la jouissance qui assouvit le désir. Les démarches entretenues dans le processus d'assouvissement des désirs vont à l'encontre d'une éthique du devoir. Ce que propose l'auteur c'est une éthique de liberté, de la ferveur désirante, une éthique qui serait guidée par le souci fiévreux de consommer la vie le plus complètement possible. Suivant ce raisonnement, nous avons tenté de démontrer que l'assouvissement des désirs et la liberté sont des voies diverses par lesquelles on accède au bonheur. L'assouvissement des désirs met en jeu les organes de sens de l'individu car, chaque organe a ses désirs qu'il faut chercher à satisfaire. C'est le sensualisme. Or, la liberté dont il est question dans notre ouvrage nécessite des mouvements fluides et continus. Elle s'actualise dans un nomadisme qui se fait le devoir de tenir le désir toujours allumé pour de nouvelles vies.

Conclusion partielle

Dans ce chapitre, nous nous sommes engagés à débusquer et à expliciter la notion du bonheur et sa recherche. Les données étaient recueillies de deux ouvrages d'André Gide à savoir : *La Symphonie pastorale* et *Les Nourritures terrestres*. L'étude révèle que le bonheur et sa recherche abondent dans les deux ouvrages. Nous nous sommes contentés de définir le bonheur comme la satisfaction des désirs de l'être humain et la quête, une recherche. Ainsi, nous avons titré la première partie de notre discussion "soin et développement de la petite Gertrude : Une responsabilité acceptée en vue d'une cause". Nous avons démontré que le but ultime du pasteur est de relever Gertrude de son état de non-entité à un état de gloire, à un niveau de bonheur. Les efforts sont suffisamment déployés dans le but de donner à la jeune fille infirme une existence plus radieuse. C'est la recherche du bonheur pour le compte de Gertrude. Il a, de plus, été question de mettre au point comment le pasteur et son fils ont tenté de satisfaire leurs désirs égoïstes. Cette recherche égoïste du bonheur est source de désunion dans la famille du pasteur. Dans *Les Nourritures terrestres* par contre, il a été pratiquement question de démontrer, à travers les leçons du narrateur à Nathanaël les voies au bonheur. L'auteur, à travers le narrateur-voyageur, suggère la liberté et le plein assouvissement des désirs sensuels de l'homme comme panacée à la recherche et à la réalisation du bonheur. Dans le chapitre suivant, nous tâcherons de dépouiller les deux ouvrages de notre second auteur (Albert Camus) avec l'objectif de la jeter la lumière sur les manifestations de la recherche du bonheur.

CHAPITRE DEUX

LA QUÊTE DU BONHEUR DANS *NOCES* ET *LA PESTE* D'ALBERT

CAMUS

Introduction

Dans le chapitre précédent, notre réflexion s'est portée sur la quête du bonheur du point de vue d'André Gide. Dans le but de mettre au clair notre discussion, nous nous sommes penchés sur deux ouvrages d'André Gide : *la symphonie pastorale* et *Les nourritures terrestres*. Dans ce deuxième chapitre, il sera également question de démontrer et d'élucider la quête du bonheur (cette fois-ci à la manière camusienne). En vue de répondre à cette exigence, nous centrerons notre discussion sur *Noces* et *La peste* d'Albert Camus. Le chapitre sera réparti en deux (2). La première partie sera dédiée à la quête du bonheur dans *Noces* et dans la deuxième partie, nous allons nous appesantir sur la quête du bonheur dans *La peste*. Nous aurons une conclusion qui sera le sommaire des points discutés dans les deux parties du chapitre.

PREMIERE PARTIE

La quête du bonheur dans *Noces* d'Albert Camus

Écrit en 1936, *Noces* appartient à ce genre de récit que l'on dénomme essai. L'essai est le type de texte dans lequel l'auteur livre ses réflexions et ses expériences au lecteur (Itti 1995). *Noces* est composé de quatre récits (histoires) lyriques, qui grosso modo, présentent comme objet d'étude : l'exaltation de la nature, l'impression et la méditation de l'auteur sur la condition humaine et la recherche du bonheur. Ce qui sera le centre d'attention dans ce travail est la recherche du bonheur. Force est de noter qu'à travers les

quatre récits (Noces à Tipasa, Le vent à Djémila, L'été à Alger et Le désert) dont se compose *Noces*, Camus cherche à avancer l'argument selon lequel l'homme peut véritablement trouver son bonheur en menant une vie en accord avec l'univers terrestre. Cette affirmation est à notre avis ce qui pousse l'auteur à s'interroger : « Qu'est-ce que le bonheur sinon le simple accord entre un être et l'existence qu'il mène ? » (p. 65).

Eu égard à ce point qui précède, nous allons intituler la partie qui suit : la communion sensible et sensuelle avec le monde. Il s'agira de mettre en exergue le fait que le bonheur émane d'une vie en communion avec son environnement/ l'univers terrestre et que cela s'offre au prix de l'errance et de la liberté (l'auto-libération).

La communion sensible et sensuelle avec le monde

A tout considérer, le bonheur n'est pas une notion statique. Il évolue au fil des siècles. Cette assertion est soutenue d'une manière nette et claire par Blondin (1983 :17), quand il révèle que « l'image qu'on se fait du bonheur change avec les époques, sinon avec les modes ». Nous osons inférer de cette déclaration que la manière d'accéder au bonheur « change avec les époques, sinon avec les modes ». Bref, la quête du bonheur passe par des voies diverses. Blondin (1983 :18) offre volontiers comme suit, la preuve à cette assertion:

Daniel Defoe a écrit son *Robinson Crusoé* en 1719.

Pour lui, à l'époque, une île déserte était une chose horrible ! C'était la chose associable, païenne. L'enfer.

Pour nous, à l'époque du club méditerranée, c'est exactement le contraire ; une île déserte, c'est le

paradis, la vie simple, la plage, le soleil, l'exil souhaité,
les vacances, c'est le bonheur.

Il ressort de cette déclaration ci-dessus que, ce que l'on considère comme étant horrible hier, peut ne pas l'être aujourd'hui ou demain. Cette chose ou phénomène peut servir de source de bonheur à autrui aujourd'hui ou à un

moment ultérieur d'où la justification du fait qu' « une île déserte, c'est le paradis, la vie simple, la plage, le soleil, l'exil souhaité, les vacances, c'est le bonheur ». Alors quel message Camus, cherche-t-il à communiquer à ses lecteurs en ce qui concerne la quête du bonheur dans *Noces* et quel est le parallèle entre le sien et ce que dit Blondin? C'est à ce point que nous trouvons utile la remarque de Zitouni (2004) qui va ainsi : « avec *Noces*, faute de biens matériels ou de richesse, Camus invite le lecteur à vivre au contact permanent de la nature et de ses variations ». Au fait Camus déclare dans *Noces*, lors de son séjour à Tipasa que :

C'est le grand libertinage de la nature et de la mer qui m'accapare tout entier. Dans ce mariage des ruines et du printemps, les ruines sont redevenues pierres, et perdant le poli imposé par l'homme, sont rentrées dans la nature.

(p. 13)

A propos de cette déclaration de Camus ci-dessus, Zitouni (2004) dévoile que « Tipasa enseigne à Camus que le bonheur relève du présent, du regard et de la contemplation, de cette interpellation du monde extérieur, devenu objet du bonheur [...] de la joie, de la jouissance ». Bref, nous retenons que le bonheur émane d'une vie en « noce avec le monde » (p. 17)

Si Camus est surtout considéré comme l'une des grandes figures des lettres françaises, qui dans ses œuvres, développe une conception philosophique de l'absurde et ses conséquences -(Blondeau & Allouache (2005), nous le voyons cette fois-ci livrer dans *Noces* sa formule du bonheur.

Cette formule est liée à la seule condition de trouver le lieu propice à une adéquation totale entre l'homme et le monde (Nanteuil 2016). A vrai dire, *Noces* est un roman qui met en exergue la noce de l'homme avec la nature. La noce dont il est question est la rencontre de l'homme avec la nature. L'homme est appelé à « faire un » avec l'univers afin de découvrir « la magie » de l'univers terrestre. Ceci est la source de bonheur d'après la formule de Camus.

Ainsi trouvons-nous une fois encore utile et révélateur le commentaire de Zitouni (2004) qui observe que :

Camus explique que l'homme peut dépasser sa condition absurde par sa lucidité, par sa révolte, qu'il n'existe pas d'autre monde et que le seul bonheur accessible à l'homme se trouve dans la communion avec le monde sensible.

Nous dégageons de la citation ci-dessus que Camus considère comme source de bonheur la communion de l'homme avec l'univers terrestre. C'est une vie en parfaite harmonie avec l'univers terrestre. Bref, c'est avoir une « noce » avec l'univers. Il n'est pas ainsi surprenant de voir qu'à Tipasa, l'auteur vit pleinement ce moment d'intensité où il se lie à la nature. Il déclare :

Tipasa m'apparaît comme ces personnages qu'on décrit pour signifier indirectement un point de vue sur le monde. Comme eux, elle témoigne, et virilement. Elle

est aujourd'hui mon personnage et il me semble qu'à le caresser et le décrire, mon ivresse n'aura plus de fin. (p. 18)

Notons de prime abord que Tipasa est une ville réelle située à 70 km à l'ouest d'Alger (<https://whc.unesco.org/fr/list/193/>). N'est-il pas surprenant de lire

Camus déclarer que Tipasa est aujourd'hui son personnage ? Cette appellation dévoile la noce et la relation dont il est question dans *Noces* d'Albert Camus. Elle met plus en évidence l'appel que l'auteur lance à ses lecteurs de mener une vie en parfait accord avec l'univers terrestre. De ce fait, l'auteur avoue que son « ivresse n'aura plus de fin » s'il cherche à caresser et décrire Tipasa.

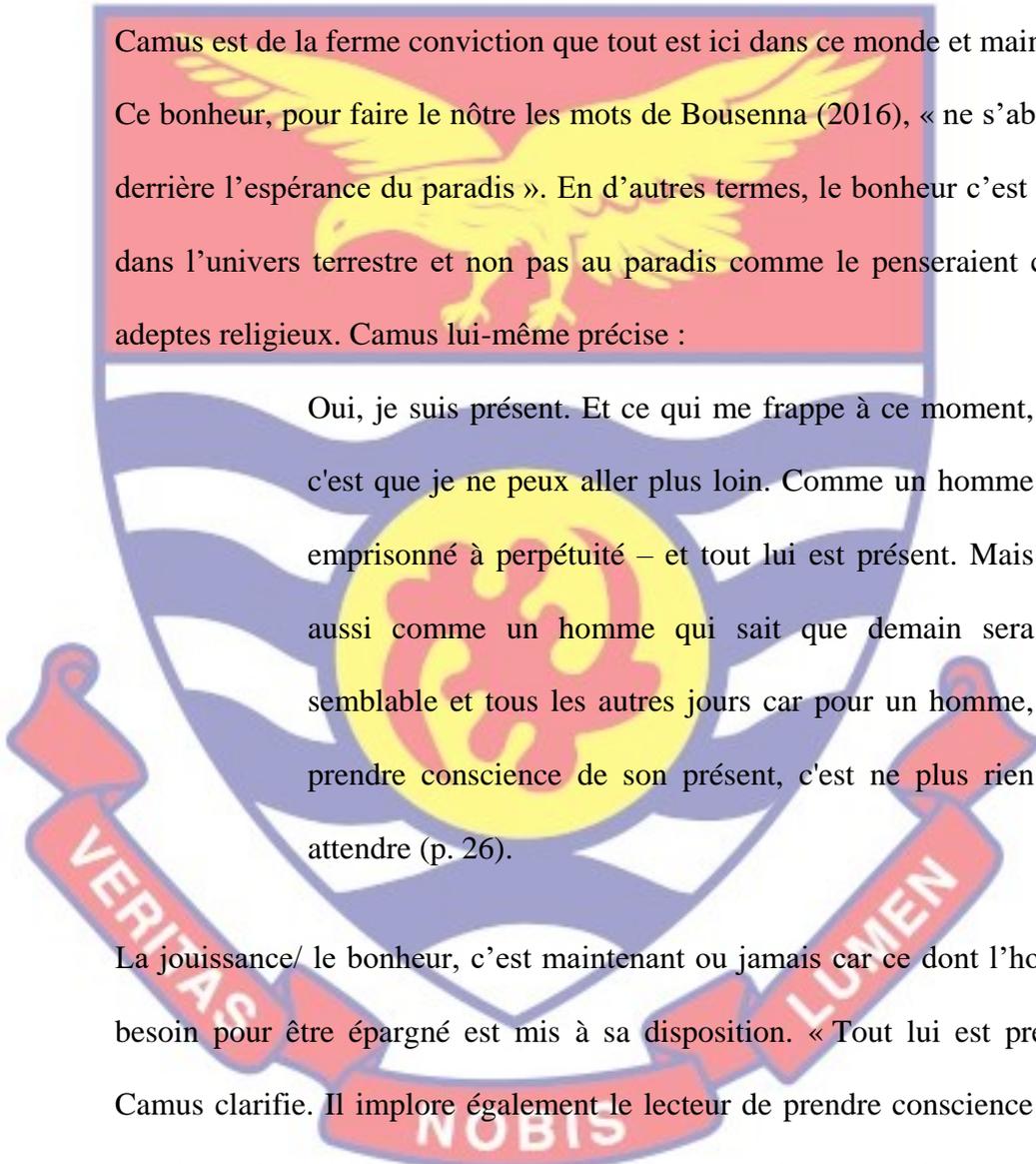
Nous retenons de tous ces phénomènes que le bonheur d'après Camus, émane d'une vie en noce ou en accord avec son milieu immédiat. Autrement dit, Camus avance le point qu'une vie en communion avec son environnement procure à l'être humain, le type de bonheur que l'on trouve dans une vie conjugale. Ainsi, déclare-t-il à juste titre dans *Noces* que « Non, ce n'était pas moi qui comptais, ni le monde, mais seulement l'accord et le silence qui de lui à moi faisait naître l'amour (p. 21). « Cet amour profond et simple, Camus entend le transformer en un bonheur immanent » divulgue Bousenna (2016).

Selon l'auteur « le monde est beau, et hors de lui, point de salut. » (p. 67). De cette déclaration, Camus semble suggérer que le monde est fait pour procurer à l'être humain son bonheur, une jouissance. Ce bonheur en question n'est possible et trouvable que dans le monde ici-bas d'où la justification de ses allocutions ci-dessous : « Il ne me plaît pas de croire que la mort ouvre sur une autre vie. Elle est pour moi une porte fermée. Je ne dis pas que c'est un pas

qu'il faut franchir : mais que c'est une aventure horrible et sale » (p. 27) ; et ensuite « Si je refuse obstinément tous les “plus tard” du monde, c'est qu'il s'agit aussi bien de ne pas renoncer à ma richesse présente » (p. 27). Etant dit que le salut et pour cette raison le bonheur de l'homme n'est pas hors de ce monde ; l'homme est donc appelé à avoir « une noce », rentrer en communion avec l'univers terrestre en vue de trouver son bonheur au lieu d'attendre ou d'espérer son bonheur dans un univers autre que le nôtre. Ainsi, l'homme doit se réveiller et voir de plus près la beauté du monde (cette beauté qui est source de bonheur) et ne pas renoncer à sa beauté, à son contenu. Ceci semble être la formule magique, mais l'homme l'a ratée d'après Camus. Qu'est-ce qui est à l'origine de cet échec? Camus se contente de donner la réponse. Selon lui « On vit avec quelques idées familières [..] l'homme y gagne une certaine familiarité avec le beau visage du monde. Jusque-là, il le voyait face à face » (p. 28). Évidemment comme va le dicton : « la familiarité engendre le mépris/dédain ». Alors, comment peut-on s'en sortir? Comment l'être humain peut-il prendre conscience de cette beauté qui est une source naturelle de son bonheur? A vrai dire, il faut qu'il prenne un peu de recul dans le but de réexaminer la nature. Selon Camus : « Il lui faut alors faire un pas de côté pour regarder son profil » (p. 28). Réexaminer le profil de l'univers terrestre fera renaître en l'homme l'amour de départ (auquel il est aveugle) ; l'homme sera en noce avec le monde et saura profiter de son contenu pour son bonheur. Ceci est simple comme formule et on ne peut pas faire autrement. D'après Camus, il n'existe aucun mystère en cela. Etant bien convaincu, l'auteur remarque que « bien pauvres sont ceux qui ont besoin de mythes » (p. 16), car

déjà « sous le soleil du matin, un grand bonheur se balance dans l'espace » (p. 16).

C'est bien évident que le type de bonheur auquel Camus aspire et qu'il cherche à recommander à ses lecteurs est d'ordre terrestre. C'est un « mariage /noce » avec la terre. Dans ce genre de recherche du bonheur, Camus est de la ferme conviction que tout est ici dans ce monde et maintenant. Ce bonheur, pour faire le nôtre les mots de Bousenna (2016), « ne s'abrite pas derrière l'espérance du paradis ». En d'autres termes, le bonheur c'est ici-bas, dans l'univers terrestre et non pas au paradis comme le penseraient certains adeptes religieux. Camus lui-même précise :



Oui, je suis présent. Et ce qui me frappe à ce moment, c'est que je ne peux aller plus loin. Comme un homme emprisonné à perpétuité – et tout lui est présent. Mais aussi comme un homme qui sait que demain sera semblable et tous les autres jours car pour un homme, prendre conscience de son présent, c'est ne plus rien attendre (p. 26).

La jouissance/ le bonheur, c'est maintenant ou jamais car ce dont l'homme a besoin pour être épargné est mis à sa disposition. « Tout lui est présent » ; Camus clarifie. Il implore également le lecteur de prendre conscience du fait que l'avenir meilleur, c'est aujourd'hui car demain est pareil à aujourd'hui (demain sera semblable à tous les autres jours). L'appel est donc lancé pour que l'homme vive pleinement sa vie, une vie en accord avec l'univers terrestre sans attendre les promesses de l'au-delà. Ces faits sont confirmés plus en profondeur quand Camus déclare qu'il « ne trouve pas de sens au bonheur des

anges » (p. 48) et qu'il « apprend qu'il n'est pas de bonheur surhumain, pas d'éternité hors de la courbe des journées » (p. 48). Il semble suggérer à ceux qui aspirent au bonheur de faire leur mieux du présent.

Alors d'où émane cette idée de Camus ? L'auteur base son argument sur une idée préconçue ; un savoir. Il déclare : « Je sais seulement que ce ciel durera plus que moi. Et qu'appellerais-je éternité sinon ce qui continuera après ma mort ? » (p. 48). C'est dire alors que ce qui durera après sa mort n'a aucune importance voire aucune valeur pour Camus et par extension à l'être humain. Ce qui compte c'est le présent, le monde actuel et une vie en accord avec le monde vaut le coup dans la recherche du bonheur. Camus semblerait suggérer.

Appuyant la validité des points soulevés et discutés dans le paragraphe qui précède, Camus apporte une autre justification. D'après Camus, avoir l'espoir à un bonheur ultérieur est une idée vaine. Cette idée empêche l'être de vivre pleinement sa vie. Ceci équivaut à la résignation. Lisons cette pensée de Camus dans les lignes qui suivent :

De la boîte de Pandore où grouillaient les maux de l'humanité, les Grecs firent sortir l'espoir après tous les autres, comme le plus terrible de tous. Je ne connais pas de symbole plus émouvant. Car l'espoir, au contraire de ce qu'on croit, équivaut à la résignation. Et vivre, c'est ne pas se résigner. (p. 49)

La quête du bonheur camusien naît ou émane plutôt de l'absence de l'espoir. Ce phénomène exige qu'on profite « du singulier instant » (p. 58) ; saisir l'occasion dès qu'elle se présente. Tout ceci est primordial car d'après

Camus : « il est facile de manquer le bonheur puisque toujours il est immérité » (p. 57) pour cette raison « pourquoi ne pas se prêter quelque temps à sa grâce sensuelle ? » (p. 57) ; Camus s'interroge. Le bonheur naît d'une communion sensible et sensuelle avec l'univers dès maintenant ; dès maintenant car : « on y apprend du moins à ne compter sur rien et à considérer

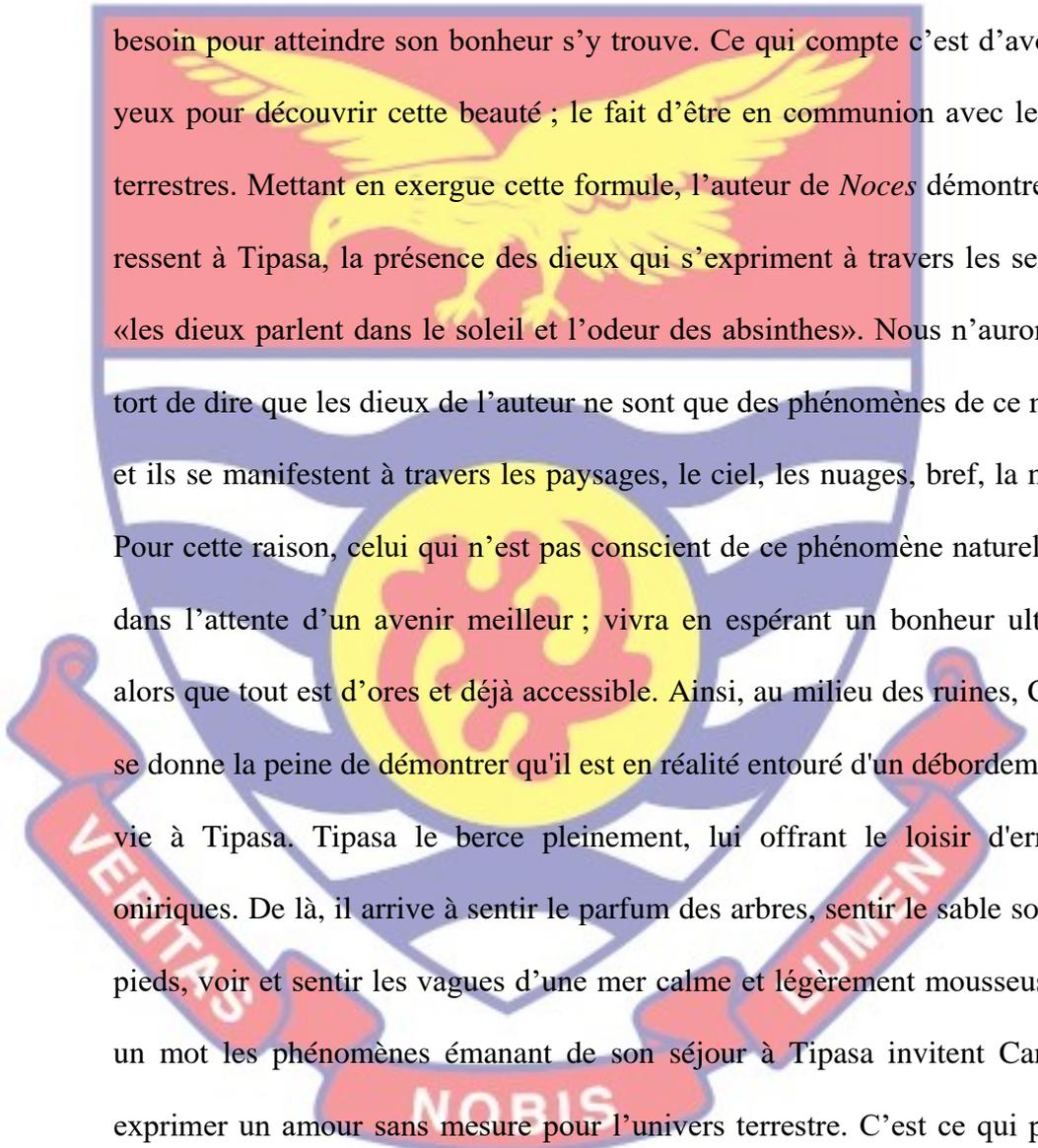
le présent comme la seule vérité qui nous soit donnée par « surcroît » » (p. 65) dit l'auteur. Profiter le mieux du présent semble être une des idées que projette Albert Camus à travers son essai *Noces*.

Force est de noter que la formule que nous lègue Camus naît d'une expérience vécue. Autant dire que certains critiques sont de l'avis que *Noces* est une œuvre autobiographique (Nanteuil : 2016). Dès la première page de son ouvrage *Noces*, l'auteur évoque, décrit et exalte la magie, autant réelle que poétique, de ce bonheur momentané qui naît d'une rencontre de l'homme avec la nature. Il déclare :

Au printemps, Tipasa est habitée par les dieux et les dieux parlent dans le soleil et l'odeur des absinthes, la mer cuirassée d'argent, le ciel bleu écru, les ruines couvertes de fleurs et la lumière à gros bouillons dans les amas de pierres. À certaines heures, la campagne est noire de soleil. Les yeux tentent vainement de saisir autre chose que des gouttes de lumière et de couleurs qui tremblent au bord des cils. L'odeur volumineuse des plantes aromatiques racle la gorge et suffoque dans la chaleur énorme. À peine, au fond du paysage, puis-je voir la masse noire du Chenoua qui prend racine dans

les collines autour du village, et s'ébranle d'un rythme
sûr et pesant pour aller s'accroupir dans la mer. (p. 11)

De cette citation nous voyons que Camus proclame à bon escient, la fusion de l'homme et de la nature, avec la joie qui l'accompagne. Cette citation met plus en évidence le fait que le monde est beau et que tout ce dont l'être humain a



besoin pour atteindre son bonheur s'y trouve. Ce qui compte c'est d'avoir les yeux pour découvrir cette beauté ; le fait d'être en communion avec les faits terrestres. Mettant en exergue cette formule, l'auteur de *Noces* démontre qu'il ressent à Tipasa, la présence des dieux qui s'expriment à travers les sens car «les dieux parlent dans le soleil et l'odeur des absinthes». Nous n'aurons pas tort de dire que les dieux de l'auteur ne sont que des phénomènes de ce monde et ils se manifestent à travers les paysages, le ciel, les nuages, bref, la nature. Pour cette raison, celui qui n'est pas conscient de ce phénomène naturel vivra dans l'attente d'un avenir meilleur ; vivra en espérant un bonheur ultérieur alors que tout est d'ores et déjà accessible. Ainsi, au milieu des ruines, Camus se donne la peine de démontrer qu'il est en réalité entouré d'un débordement de vie à Tipasa. Tipasa le berce pleinement, lui offrant le loisir d'errances oniriques. De là, il arrive à sentir le parfum des arbres, sentir le sable sous ses pieds, voir et sentir les vagues d'une mer calme et légèrement mousseuse. En un mot les phénomènes émanant de son séjour à Tipasa invitent Camus à exprimer un amour sans mesure pour l'univers terrestre. C'est ce qui pousse

Camus à faire davantage la déclaration suivante :

Je, comprends ici ce qu'on appelle gloire : le droit
d'aimer sans mesure. Il n'y a qu'un seul amour dans ce
monde. Étreindre un corps de femme, c'est aussi retenir

contre soi cette joie étrange qui descend du ciel vers la mer. (p. 16)

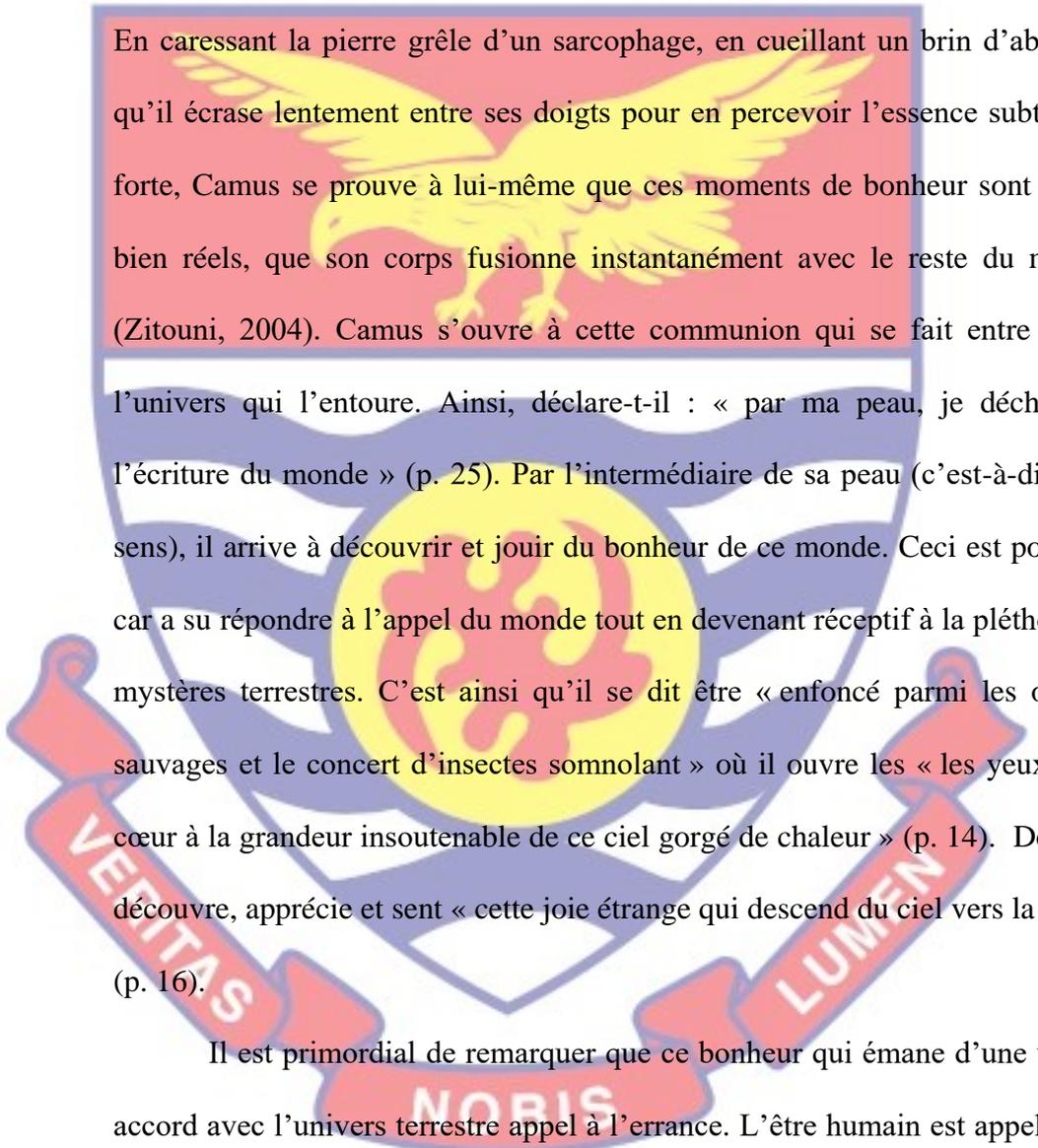
Nous sommes à même de retenir qu'avec *Noces*, Camus livre simplement et gratuitement au lecteur sa formule du bonheur. L'auteur met simplement en exergue les noces de l'homme avec le monde : il entre en résonance avec la nature d'où le parallèle entre la jouissance ou la satisfaction qu'un homme dérive de son contact avec le corps d'une femme et celle qui est trouvable dans la nature (celle qui descend du ciel vers la mer).

Nous voyons émaner de notre discussion qui précède que d'après Camus, ce n'est pas le monde en soi qui est absurde, mais la relation que l'individu entretient avec la nature. La preuve, Albert Camus exprime ses sentiments, sa joie bien sûr dans l'exaltation de son séjour à Tipasa. Evidemment, c'est parce que « le monde est beau, et hors de lui, point de salut » (p. 67) ; une beauté qui se traduit par cette définition du bonheur : « Qu'est-ce que le bonheur sinon l'accord vrai entre un homme et l'existence qu'il mène? » (p. 65). Bref, l'homme qui ne comprend pas le monde dans lequel il vit, sent surgir au fond de lui une absence totale du bonheur. C'est sur ce phénomène que Camus tente de conscientiser ses lecteurs.

Réitérant le fait qu'une vie en accord avec la nature humaine est une potentielle source de bonheur, Camus multiplie davantage, les preuves. Ces preuves proviennent de son expérience personnelle. Sa fusion avec la nature apparaît manifeste dans les lignes qui suivent. Il extrapole :

Que d'heures passées à écraser les absinthes, à caresser les ruines, à tenter d'accorder ma respiration aux soupirs

tumultueux du monde ! Enfoncé parmi les odeurs sauvages et les concerts d'insectes somnolents, j'ouvre les yeux et mon cœur à la grandeur insoutenable de ce ciel gorgé de chaleur. Ce n'est pas si facile de devenir ce qu'on est, de retrouver sa mesure profonde. (P p.13-14)



En caressant la pierre grêle d'un sarcophage, en cueillant un brin d'absinthe qu'il écrase lentement entre ses doigts pour en percevoir l'essence subtile ou forte, Camus se prouve à lui-même que ces moments de bonheur sont bel et bien réels, que son corps fusionne instantanément avec le reste du monde (Zitouni, 2004). Camus s'ouvre à cette communion qui se fait entre lui et l'univers qui l'entoure. Ainsi, déclare-t-il : « par ma peau, je déchiffrais l'écriture du monde » (p. 25). Par l'intermédiaire de sa peau (c'est-à-dire ses sens), il arrive à découvrir et jouir du bonheur de ce monde. Ceci est possible car a su répondre à l'appel du monde tout en devenant réceptif à la pléthore de mystères terrestres. C'est ainsi qu'il se dit être « enfoncé parmi les odeurs sauvages et le concert d'insectes somnolant » où il ouvre les « les yeux et le cœur à la grandeur insoutenable de ce ciel gorgé de chaleur » (p. 14). De là, il découvre, apprécie et sent « cette joie étrange qui descend du ciel vers la mer » (p. 16).

Il est primordial de remarquer que ce bonheur qui émane d'une vie en accord avec l'univers terrestre appelle à l'errance. L'être humain est appelé à se déplacer d'un lieu à un autre dans le but de découvrir l'univers terrestre et entrer en noce avec lui. De ce fait nous intitulons la partie suivante de notre discussion : la déambulation.

La déambulation

A en croire Blondin (1983 : 181) « le bonheur ne vous tombe qu'exceptionnellement tout préparé dans le bras. Il faut aller à sa rencontre. Il faut être motivé à le découvrir ». Déjà à la page 13 de *Noces*, Camus conscientise son lecteur sur le fait que le déplacement perpétuel dans lequel s'engage l'être humain n'est pas en vain ; c'est en vue d'une cause. Il divulgue : « nous marchons à la rencontre de l'amour et du désir ». Nous lisons également avec attention le commentaire de notre auteur quand il dit « j'appelle imbécile celui qui a peur de jouir » (p. 18). De ces deux déclarations qui précèdent nous retrouvons que la jouissance du point de vue camusien est un impératif et elle s'offre au prix de la marche ; au prix de l'errance. C'est par l'errance que l'homme sera capable de découvrir son univers dans le but de donner sens à son existence ; il arrive ainsi à se définir et à se satisfaire physiquement et émotionnellement. Bref, jouir du beau de ce monde. Ceci semblerait être le cas car, d'après Camus : « le monde est beau, et hors de lui, point de salut » (p. 67).

Il devient ainsi impératif que l'être humain aille à la rencontre et à la découverte de cette beauté de ce monde. C'est de cela qu'émanera son salut, son bonheur. Ce point se voit renforcer quand le narrateur déclare « Heureux celui des vivants sur la terre qui a vu ces choses. Voir, et voir sur cette terre, comment oublier la leçon ? Aux mystères d'Éleusis, il suffisait de contempler. » p.15. En vue de bien voir ou contempler, on est obligé de se déplacer. Le voyeur est en fin de compte heureux car il arrive à découvrir la beauté du monde.

Comme nous l'avons déjà évoqué, *Noces* se compose de quatre récits. Il est à remarquer que le titre de chacun des récits fait allusion à un lieu visité par le narrateur lors de sa déambulation. Ces quatre lieux sont : Tipasa (du sous-titre *Noces à Tipasa*), Djemila (du sous-titre *Le vent à Djémila*), Alger (du sous-titre *L'été à Alger*) et Le désert (du sous-titre *Le désert*). Qu'est-ce

qui oblige le narrateur à faire tout ce trajet ? Nous nous approprions la fameuse phrase de Zitouni (2004) pour répondre à cette question posée. C'est parce que « l'homme doit se mettre en marche s'il veut un jour rencontrer le monde ». C'est aussi d'après Zitouni une manière de répondre à l'appel du monde et devenir peu à peu réceptif aux mystères qui s'y trouvent. Ces phénomènes constituent une communion avec l'univers et une source de bonheur d'après Camus. De ce fait Zitouni (2004) nous instruit d'avantage :

Ses promenades dans les villes de Tipasa et de Djemila, Camus l'entame par une simple excursion dans des lieux antiques. Il marche simplement, librement. Il avance naïvement au milieu des ruines à la découverte de villes mortes. Il s'abandonne au mouvement de la marche, au bercement de son corps, au son de ses pas : il ouvre les yeux et son regard entreprend une course vigilante. « C'est la vie qui le façonne et le dirige »⁸, s'explique-t-il. Tous les paysages sont perçus exclusivement par ce regard jeté vers l'extérieur. Le mouvement du corps crée une rencontre entre l'homme et le monde, une tentative de communion qui ne peut que conduire à l'altruisme, au

partage et à la générosité. Camus ne fait qu'un avec le monde qui l'entoure. Il entre en communion avec lui.

Le commentaire ci-dessus est fort instructif et révélateur car, il jette plus de lumière sur la portée de la déambulation du narrateur. Cette errance facilite la rencontre de l'homme avec son environnement. Le narrateur est amené à apprécier de près les paysages et des lieux antiques de son univers. Il entre en communion avec son environnement et cela aide à confirmer l'idée centrale du bonheur que l'auteur cherche à développer dans *Noces*. Cette idée, il est impératif de nous la rappeler : elle se traduit sous la forme l'interrogative : « qu'est-ce que le bonheur sinon le simple accord entre un être et l'existence qu'il mène ? » (p. 65)

Revenons un peu sur les lieux évoqués et visités par le narrateur. Débutons avec Tipasa. Le séjour à Tipasa amène le narrateur à donner libre cours à sa vision et à sa découverte. Ce phénomène l'aide davantage à mener une vie en accord et en contact avec son milieu. Le narrateur précise :

À Tipasa, je vois équivalent à je crois, et je ne m'obstine pas à nier ce que ma main peut toucher et mes lèvres caresser. Je n'éprouve pas le besoin d'en faire une œuvre d'art, mais de raconter ce qui est différent. Tipasa m'apparaît comme ces personnages qu'on décrit pour signifier indirectement un point de vue sur le monde. (p.

18)

Nous voyons à travers la citation ci-dessus ce que le narrateur trouve de son errance. Il use de ses sens pour vivre la réalité de son monde. Il n'arrive pas à résister à la tentation de toucher ou de caresser les objets qu'il rencontre.

C'est la noce avec la nature et ceci n'est possible et réalisable que lorsqu'on se déplace. Justement « nous marchons à la rencontre de l'amour et du désir » p.17 confirme l'auteur. A vrai dire, c'est à cause de cela que le narrateur se déplace pour « faire entrer le parfum des absinthes dans son corps » (p. 16) et déclare par la suite qu'il, « comprend ici ce qu'on appelle gloire : le droit d'aimer sans mesure » (p. 16). Cette existence que mène le narrateur, il l'aime tant. Il avoue « J'aime cette vie avec abandon et veux en parler avec liberté : elle me donne l'orgueil de ma condition d'homme » (p. 19). Cette vie pleine d'errance est source de satisfaction car elle aide le narrateur à être en noce avec son univers et ceci est un moyen de se procurer le bonheur car à l'instar de Zitouni (2004) « marcher, se déplacer d'un lieu à un autre, même à reculons, c'est le fait réel de ce mouvement qui fait qu'on avance et évolue dans le temps et dans l'espace ».

Lors de ces déplacements, le flâneur est charmé par la mer et ses mouvements capricieux et cela l'invite à enfile son maillot et à se glisser dans l'eau à la manière d'un grand requin (Zitouni 2004). Dans la vague longue, il ressent tout de suite « le saisissement, la montée d'une glue froide et opaque » (p. 15) et cette impression de glisser dans un lit moelleux ouvert comme une marée qui s'empare de son corps. De tout ce qui précède, quelle conclusion le narrateur tire-t-il ? Comment a-t-il exprimé ses sentiments ? Il s'exclame : « sous le soleil du matin, un grand bonheur se balance dans l'espace ». (p. 16) note le narrateur. Le bonheur n'est pas hors d'atteinte. Il suffit de se déplacer et avoir des yeux pour le trouver là où il le faut Camus semble suggérer.

La déambulation aide le narrateur à faire son mieux de l'environnement qui l'entoure en vue de satisfaire ses désirs. Lisons ce que dit le narrateur après ses expériences à Tipasa :

J'avais au cœur une joie étrange, celle-là même qui naît d'une conscience tranquille. Il y a un sentiment que connaissent les acteurs lorsqu'ils ont conscience d'avoir bien rempli leur rôle, c'est-à-dire, au sens le plus précis, d'avoir fait coïncider leurs gestes et ceux du personnage idéal qu'ils incarnent, d'être entrés en quelque sorte dans un dessin fait à l'avance et qu'ils ont d'un coup fait vivre et battre avec leur propre cœur. C'était précisément cela que je ressentais : j'avais bien joué mon rôle. J'avais fait mon métier d'homme et d'avoir connu la joie tout un long jour ne me semblait pas une réussite exceptionnelle, mais l'accomplissement ému d'une condition qui, en certaines circonstances, nous fait un devoir d'être heureux. Nous retrouvons alors une solitude, mais cette fois dans la satisfaction. (p. 20)

La simple question qu'on pourrait se poser est que le narrateur, aurait-il émis les mêmes propos s'il était resté docile, sans déplacement ? Nous pensons que non. La jouissance et par extension le bonheur s'offre au prix de l'errance. Il se dit avoir bien joué son rôle parce qu'il maîtrise bien la formule qui consiste à se déplacer et vivre en accord avec les phénomènes terrestres. La manifestation de cette formule est ce qui l'oblige à se déplacer. Se déplacer c'est aller hors de son domicile, aller hors de son foyer : c'est une vie solitaire

mais pleine de satisfaction. Cette satisfaction n'est autre chose que le bonheur (la satisfaction de ses désirs d'après notre définition opératoire).

Dans le but de mener une vie en accord avec son environnement, dans sa noce avec l'univers terrestre, l'errance du narrateur l'amène à Djemila (un site des vestiges d'une cité romaine. Mais à l'est d'Alger, sur une colline, plus proche du désert que de la mer (Musumeci 2020)). Le narrateur déclare :

Lorsque je suis allé à Djémila, il y avait du vent et du soleil, mais c'est une autre histoire. Ce qu'il faut dire d'abord, c'est qu'il y régnait un grand silence lourd et sans fêlure – quelque chose comme l'équilibre d'une balance. Des cris d'oiseaux, le son feutré de la flûte à trois trous, un piétinement de chèvres, des rumeurs venues du ciel, autant de bruits qui faisaient le silence et la désolation de ces lieux. (p. 23)

Nous remarquons qu'arrivé à ce nouvel endroit, il prend conscience de son nouvel environnement et des conditions atmosphériques qui y règnent. Ce fait démontre son adaptation au milieu. De cette adaptation, le narrateur est ainsi à même de mener sa vie en « accord entre son être et l'existence qu'il mène » (p. 65). Le milieu, à vrai dire, n'est pas absurde mais la relation que le narrateur entretient avec ce lieu en question. C'est dire en d'autres termes que le bonheur est réalisable et atteignable n'importe où. Ce qui compte c'est notre manière de percevoir les réalités du monde ; notre relation avec notre univers. Camus, dans le but de valider ce point qui précède, établit un parallèle entre les conditions à Tipasa et celles de Djemila. Sa visite dure un jour, comme à Tipasa. Alors que Tipasa donne à l'auteur le sentiment réel de plénitude,

Djémila le met face à un dépouillement violent. A Tipasa, le soleil caresse sa peau par contre à Djémila il la brûle. « Ce bain violent de soleil et de vent épuisait toutes mes forces de vie » (p. 25), dit-il lors de son séjour à Djémila. A Tipasa, le vent « susurre » des mots d'amour or à Djémila, il « crie » la mort. A Tipasa, les ruines témoignent d'une grandeur passée; par contre à Djémila, elles se moquent d'une civilisation qui s'est effondrée. Djémila exprime le caractère tragique de la condition du monde ; l'homme est perdu face à la violence du vent, qui le pousse tout droit vers la mort (Musumeci 2020). En quoi ces conditions effrayantes qui règnent à Djémila sont-elles utiles dans la quête du bonheur ? Ceci dévoile le fait qu'aucune condition n'est permanente. Ce fait conscientise le lecteur sur sa finitude et l'interpelle à vivre pleinement sa vie sans penser à un bonheur ultérieur. Seulement dans cette condition, l'homme peut prendre le temps de se détacher de lui-même, totalement dépouillé, pour prendre conscience de sa fragilité et de sa vulnérabilité. C'est ce que Camus cherche à avancer quand à Djémila, il se dit « et jamais je n'ai senti, si avant, à la fois mon détachement de moi-même et ma présence au monde. Oui, je suis présent. Et ce qui me frappe à ce moment, c'est que je ne peux aller plus loin » (p. 26). S'il est impossible d'aller plus loin pourquoi ne pas embrasser ce qui est à sa portée ? Pourquoi ne pas faire son mieux du présent ? Abat l'illusion car, c'est dans la mesure où l'on a conscience de sa finitude que l'on vit pleinement, que l'on accède au bonheur ; Camus semble nous dire.

Alors quel sentiment ou émotion le narrateur éprouve-t-il quand il est arrivé à Alger, sa troisième destination. La phrase suivante dévoile cette émotion du narrateur. Il admet que « ce sont souvent des amours secrètes,

celles qu'on partage avec une ville » (p. 33). Alors d'où émane ces amours secrètes ? Qu'est-ce qui est à l'origine de ces amours secrètes? Le narrateur fournit volontiers la réponse. Il déclare : « Ici, du moins, l'homme est comblé, et assuré de ses désirs, il peut alors mesurer ses richesses » (p. 3). Le narrateur, à travers une description de la vie des habitants d'Alger, se contente de dévoiler le bonheur à la manière des Algérois. A travers la description d'Alger, on découvre un univers dans lequel les habitants n'ont aucun sentiment de nostalgie ou de prévision. Les Algérois vivent au jour le jour, passant du travail au cinéma, jusqu'à la mer ; avec ou sans sou, chacun y trouve son bonheur. Nous découvrons que les Algérois, cherchent à profiter du présent et refusent l'espoir d'une autre vie dans l'au-delà. A Alger, le bonheur y est simple : le peuple, sous le soleil est heureux même dans la pauvreté et « l'unité s'exprime ici en termes de soleil et de mer » (p. 47): dit le narrateur. Ce fait renforce une fois de plus le point que nous avons évoqué dans les parties précédentes de notre travail : se contenter de ce qu'on a et profiter pleinement du présent au lieu d'espérer un avenir meilleur. Le présent, si orgueilleux, est le seul moment qui vaut la peine d'être vécu. Ceci est la leçon que nous apporte le narrateur de son errance. Ceci semblerait révéler que, malgré les tourments de la vie, l'être humain est appelé à mener une vie toujours en accord avec son environnement. Il peut toujours, selon l'auteur : « sentir ses liens avec une terre, son amour pour quelques hommes, qu'il y est toujours un lieu où le cœur trouvera son accord, voici déjà beaucoup de certitudes pour une seule vie d'homme. » (p. 47).

D'Alger, le narrateur part en voyage à Florence. A cet endroit, il se voit entouré d'une abondance artistique et végétale. Comme dans *Le vent à*

Djémila, la désillusion est centrale. Ainsi, retraçant son voyage à Florence, le narrateur met en exergue le type d'un bonheur retrouvé à l'évocation de la beauté des paysages et des œuvres d'art qu'il découvre. Ceci, il le dévoile à travers son fameux constat qui se résume en : « l'homme trouve son bonheur dans l'accord à l'existence qu'il mène ». Une existence qui, pour Camus, ne renonce à la beauté d'aucune œuvre d'art, d'aucune œuvre de la nature, d'aucune œuvre du plaisir, bien que ces jouissances soient éphémères et que tout passe. Ce conditionnement, il faut l'accepter, sans s'y résigner. Pour que les noces se renouvellent sans cesse, pour que l'amour soit toujours neuf, toujours frais, toujours jeune.

Camus, par sa déambulation, cherche à confirmer qu'aucune condition n'est permanente. De même, il cherche à dévoiler que chaque environnement est unique. Par ces vérités, l'homme doit chercher à s'adapter, à être en noces avec l'environnement et mener une vie en accord avec les réalités du milieu pour trouver son bonheur. L'homme est donc appelé à se déplacer dans le monde dans le but de découvrir son bonheur. C'est peut être à la base de ce phénomène qu'un Pharaon d'Egypte, cité par Blondin (1983 :209), définit le bonheur comme : « marcher dans la nature à la rencontre de nos tendresses ». Blondin explique que le mot « marcher » tel qu'il est employé dans la définition implique : la liberté, la volonté l'autonomie.... Ainsi nous jugeons impératif de mettre en évidence qu'une autre démarche à suivre dans le but de s'adapter à son milieu dans le but de jouir pleinement du bonheur est l'auto libération. Nous œuvrerons dans les lignes qui suivent à mettre au clair ce point.

L'auto libération

A vrai dire, le bonheur dont parle Camus dans *Noces*, celui qui se résume dans l'interrogation : « qu'est-ce que le bonheur sinon le simple accord entre un être et l'existence qu'il mène ? » (p. 65). Le bonheur dont parle Camus n'est réalisable que quand l'être humain se libère des contraintes et mystères imposés sur lui par la société. La déambulation permet à l'homme de se plonger dans le monde, de se mettre en accord avec lui, d'accomplir pleinement son destin humain. Accomplir son destin à notre avis, passe par le fait de s'écouter et faire ce que son cœur désire. Bref, l'homme doit se libérer en vue de vivre pleinement sa vie, sa vie selon ses attentes et désirs. C'est par là que l'homme accède au bonheur ; tel est le message que l'auteur lègue à ses lecteurs.

Camus ne cesse de réitérer le fait que le monde dans lequel nous vivons est beau et en dehors de ce monde, l'homme n'a rien à espérer (p. 67). A part ce fait, que dit-il du « beau » dans son sens général ? Il dit :

Tout être beau a l'orgueil naturel de sa beauté et le monde aujourd'hui laisse son orgueil suinter de toutes parts. Devant lui, pourquoi nierai-je la joie de vivre, si je sais ne pas tout renfermer dans la joie de vivre ? Il n'y a pas de honte à être heureux. (p. 18)

L'homme, étant placé dans ce bel univers, ne doit pas se priver de la joie de vivre dans le beau qui lui a été créé. Après tout, l'auteur nous apprend qu'il n'y a pas de honte à être heureux. Ne pas avoir honte, est un phénomène qui fait appel à l'homme à se libérer. C'est ce qui pousse Camus à faire la confession suivante : « je ne peux m'empêcher de revendiquer l'orgueil de

vivre que le monde tout entier conspire à me donner » (p. 18). Ceci provient du fait que l'auteur aime cette vie avec abandon et veut en parler avec liberté : cette vie lui donne l'orgueil de sa condition d'homme (p. 16). Ces propos de l'auteur semblent être résumés à notre avis par Blondin (1983 : 181) qui trouve que « la vie n'a de sens que quand on la pratique volontairement ».

Dans le but de jouir pleinement du bonheur qui émane d'une vie en accord avec le monde, Camus semble suggérer qu'il faut se libérer des contraintes physiques, morales, culturelles et vestimentaires. En ce qui concerne les obstacles vestimentaires imposés à l'homme par la société, l'auteur suggère qu'il s'agit de substituer la nudité physique qui permet de vivre "près des corps et par le corps" (p. 36). Voici ce que dit l'auteur :

Être nu garde toujours un sens de liberté physique et cet accord de la main et des fleurs – cette entente amoureuse de la terre et de l'homme délivré de l'humain - ah ! je m'y convertirais bien si elle n'était déjà ma religion. Non, ce ne peut être là un blasphème - et non plus si je dis que le sourire intérieur des saints François de Giotto justifie ceux qui ont le goût du bonheur. Car les mythes sont à la religion ce que la poésie est à la vérité, des masques ridicules posés sur la passion de vivre. (p. 63)

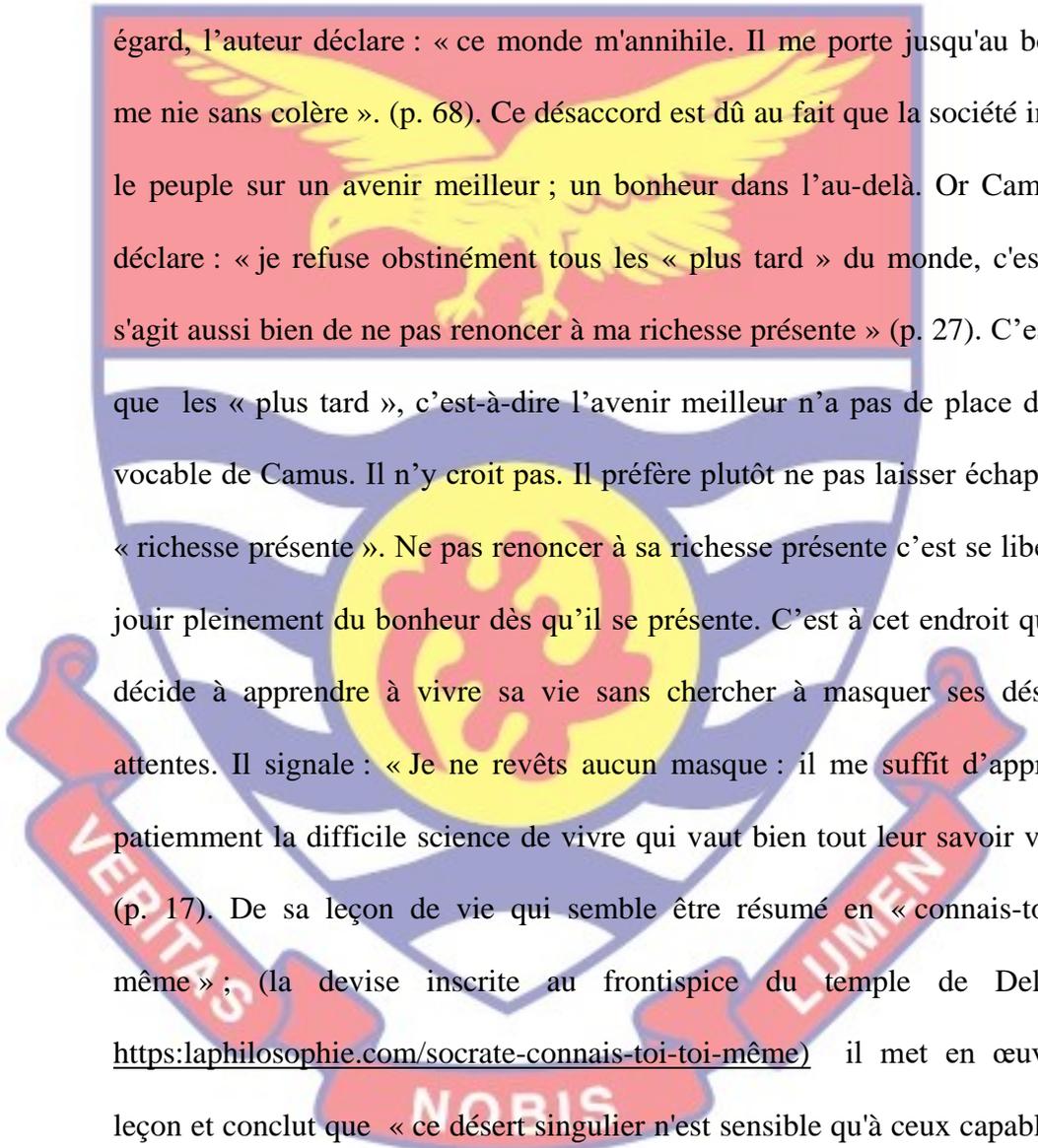
A en croire Camus, il importe d'éviter de faire des références aux mythes et aux us et coutumes. Ils sont ce que l'auteur appelle « ces masques drôles associés à la passion de vivre » (p. 63). Ces masques empêchent l'être humain de vivre pleinement et librement sa vie. Cette idée fait écho à la vision de

Hobbes cité par Clément (2019) sur la liberté qui stipule que : « La liberté est l'absence de tous les empêchements à l'action qui ne sont pas contenus dans la nature et la qualité intrinsèque de l'agent ». La liberté consiste donc à rejeter tout ce qui emprisonne les hommes et les sépare de la nature et sa beauté. De plus, Camus suggère que les distances psychologiques comme l'orgueil qui empêchent d'assumer l'amour instinctif doivent faire place au consentement à la vie présente. C'est ainsi que lors de son séjour à Tipasa, il se dit : « Il me suffit de vivre de tout mon corps et de témoigner de tout mon cœur. Vivre Tipasa, témoigner et l'œuvre d'art viendra ensuite. Il y a là une liberté » (p. 19).

De toute évidence, Camus croit en la liberté de l'homme comme moyen de s'épargner : d'accéder au bonheur. Sa position est claire quand il réitère dans *Carnets III* que : « La liberté ce n'est pas l'espoir de l'avenir. C'est le présent et l'accord avec les êtres et le monde dans le présent ».
(<https://citations.ouest-france.fr/citation-albert-camus/liberte-espoir-avenir-present-accord124365.html>). Cette conception camusienne de la liberté est indicative du fait que l'homme est appelé à se libérer et se plonger dans le monde. C'est dans ce sens qu'il pourra se mettre en accord avec lui-même et accomplir pleinement son destin humain. Cette liberté veut que l'on ne subisse pas passivement la vie qui nous est donnée: il faut bien au contraire agir, rester dans l'action, et vivre pleinement chaque instant de sa vie. Blondin (1983 : 181), une fois de plus étaye ce propos. Il dit « avant d'agir, nous devons en effet décider et non être exclusivement à la merci de stimulations extérieures, plus que cela : nos décisions doivent être désirées, voulues, volontairement consenties ». L'homme est créé libre et est libre de se

déterminer. Il est appelé à agir selon son gré dans le but de jouir de son bonheur.

De tout ce qui précède, on peut affirmer que la liberté engendre le bonheur. Or, l'auteur pense que la société avec ses coutumes et normes imposent trop de contraintes sur l'être humain. Expriment sa frustration à cet



égard, l'auteur déclare : « ce monde m'annihile. Il me porte jusqu'au bout. Il me nie sans colère ». (p. 68). Ce désaccord est dû au fait que la société instruit le peuple sur un avenir meilleur ; un bonheur dans l'au-delà. Or Camus lui déclare : « je refuse obstinément tous les « plus tard » du monde, c'est qu'il s'agit aussi bien de ne pas renoncer à ma richesse présente » (p. 27). C'est dire que les « plus tard », c'est-à-dire l'avenir meilleur n'a pas de place dans le vocabulaire de Camus. Il n'y croit pas. Il préfère plutôt ne pas laisser échapper sa « richesse présente ». Ne pas renoncer à sa richesse présente c'est se libérer et jouir pleinement du bonheur dès qu'il se présente. C'est à cet endroit qu'il se décide à apprendre à vivre sa vie sans chercher à masquer ses désirs et attentes. Il signale : « Je ne revêts aucun masque : il me suffit d'apprendre patiemment la difficile science de vivre qui vaut bien tout leur savoir vivre » (p. 17). De sa leçon de vie qui semble être résumé en « connais-toi toi-même » ; (la devise inscrite au frontispice du temple de Delphes : <https://laphilosophie.com/socrate-connaiss-toi-toi-meme>) il met en œuvre sa leçon et conclut que « ce désert singulier n'est sensible qu'à ceux capables d'y vivre sans jamais tromper leur soif. C'est alors, et alors seulement, qu'il se peuple des eaux vives du bonheur » (p. 70). Il vaut le coup de savoir vivre selon ses goûts et se désaltérer quand il le faut ; les privations sont à abhorrer.

La liberté exige que l'on se connaisse et agisse selon son goût et c'est à cette fin que parvient le bonheur à l'individu.

En guise de conclusion, il importe de réitérer le fait que *Noces* est un essai. L'essai étant une présentation d'idées ou de faits, Camus choisit ce medium ou voie pour dévoiler le moyen par laquelle l'on pourrait atteindre le

bonheur. Cette idée du bonheur, il le résume dans une simple interrogation qui est « Qu'est-ce que le bonheur sinon le simple accord entre un être et l'existence qu'il mène ? » p.65. L'application de cette formule dans la recherche du bonheur nécessite la mise en place d'un certain nombre de démarches. D'après Camus, l'être humain doit être en communion ; c'est-à-

dire faire un avec son environnement. C'est dire alors que ce dont l'être humain a besoin pour son bonheur sont déjà à sa portée ; dans son environnement. Ce qui compte c'est d'avoir les yeux pour les apprécier. De plus, il s'est révélé au cours de notre analyse que le fait de communier avec son environnement/l'univers terrestre appelle à l'errance. Cette errance facilite la rencontre de l'homme avec lui-même et avec son milieu. Par ce phénomène,

l'être humain est arrivé à se découvrir et par extension découvrir son univers.

Il voit et apprécie son univers et cela lui procure sa jouissance. Il s'est avéré également que dans le but de mener une vie en accord avec son environnement, l'être humain est appelé à se libérer : se libérer des mythes et des contraintes qui lui ont été imposées. Il est impératif que l'être humain se

connaisse et qu'il soit capable de répondre à ses désirs. Il n'y a pas d'autres formes de bonheur que ce que nous procure le monde actuel ; Camus semble suggérer. Libérons-nous, ayons des yeux pour voir ce qui nous procure du bonheur ; ceci semble être pour nous, le message que Camus lègue au lecteur à

travers son ouvrage *Noces*. Dans la partie suivante, nous chercherons à décortiquer un autre ouvrage de Camus : *la Peste* (le quatrième corpus de notre étude). Il s'agira de démontrer ce qui y constitue la recherche du bonheur.



DEUXIEME PARTIE

La quête du bonheur dans *La Peste* d'Albert Camus

Introduction

A lire *La peste* d'Albert Camus, nous nous trouvons devant un narrateur-chroniqueur, qui se donne la peine de faire fidèlement et minutieusement le bilan des « curieux évènements qui se sont produits à Oran en 194.. » (p. 11). Ce bilan, à vrai dire est lugubre car comme le suggère le titre de l'ouvrage *La peste*, elle fait référence à une épidémie qui a éperdument ravagé les habitants d'Oran. D'aucuns pensent que cette épidémie est l'allégorie du nazisme, d'autres l'associe à une grave maladie politique contagieuse et mortelle également dénommée « la peste brune ». Il y a également ceux qui émettent le propos que *La peste* est une inférence à l'allégorie du mal qui est implanté dans tout homme. Il y a également l'avis de ceux qui considèrent *La peste* comme symbole de l'homme « meurtrier » volontairement ou malgré lui (Gardin F. et al. 2020, Décolte G. & Alluin B. 1996). Camus lui-même se prononce sur le sujet de son ouvrage dans sa lettre du 11 janvier 1955 à Roland Barthes. Il dit à propos de *La peste*, qu'il aimerait « qu'elle se lise sur plusieurs portées ». Quelle qu'en soit « la portée » sur laquelle elle se lit, il est évident que le peuple d'Oran a été déprimé et privé de leur jouissance, de leur joie : bref, de leur bonheur.

Ce qui fera l'objet d'étude dans cette partie de notre travail est la démarche entretenue en vue de reconquérir le bonheur dans lequel se baignaient les Oranais. Pour répondre à cette exigence, nous œuvrerons à développer dans les paragraphes ultérieurs les points qui suivent : premièrement le sacrifice de soi et l'acceptation du devoir et ensuite, le destin collectif comme moyen de rechercher le bonheur.

Sacrifice de soi et acceptation du devoir

Il est beau de se sacrifier: quelques-uns meurent pour que les autres soient sauvés.

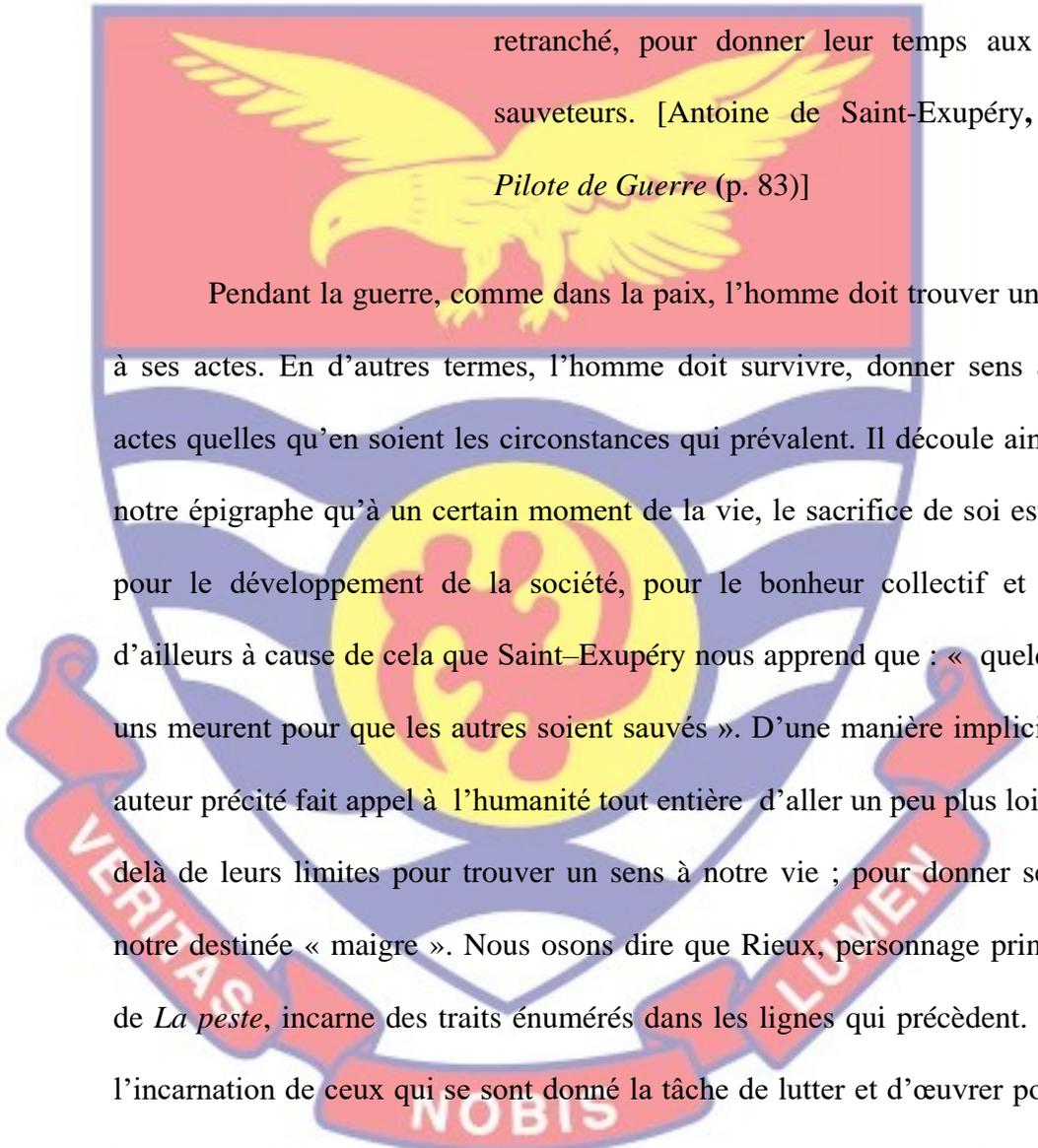
On fait la part du feu dans l'incendie .On

lutte jusqu'à la mort, dans le camp

retranché, pour donner leur temps aux

sauveteurs. [Antoine de Saint-Exupéry,

Pilote de Guerre (p. 83)]



Pendant la guerre, comme dans la paix, l'homme doit trouver un sens à ses actes. En d'autres termes, l'homme doit survivre, donner sens à ses actes quelles qu'en soient les circonstances qui prévalent. Il découle ainsi de notre épigraphe qu'à un certain moment de la vie, le sacrifice de soi est bon pour le développement de la société, pour le bonheur collectif et c'est d'ailleurs à cause de cela que Saint-Exupéry nous apprend que : « quelques-uns meurent pour que les autres soient sauvés ». D'une manière implicite, l'auteur précité fait appel à l'humanité tout entière d'aller un peu plus loin au-delà de leurs limites pour trouver un sens à notre vie ; pour donner sens à notre destinée « maigre ». Nous osons dire que Rieux, personnage principal de *La peste*, incarne des traits énumérés dans les lignes qui précèdent. Il est l'incarnation de ceux qui se sont donné la tâche de lutter et d'œuvrer pour le bien collectif, le bonheur des habitants d'Oran. Ses actes ou agissements constituent des efforts déployés en vue de mettre fin à l'épidémie (la peste) qui fait rage à Oran et d'assurer que Oran soit reconnecté au monde extérieur. Cette démarche est pour nous une manière de redonner du bonheur à la

population, car sa réussite assurera que la vie revienne à la norme dans la ville d'Oran.

En vue de mettre au clair notre position, nous jugeons bon à ce point de jeter un coup d'œil sur l'une des manières dont se conçoit le bonheur chez Camus. Selon Camus : « le bonheur est la plus grande des conquêtes, celle

qu'on fait contre le destin qui nous est imposé» (<https://citation.ouest-france.fr/citation-albertcamus/bonheur-grande-conquetes-celle-fait-3830html>).

A notre avis, le destin imposé au peuple d'Oran est la peste. Conquérir la peste, en d'autres termes, enrayer la peste ; on reçoit comme prix le bonheur (satisfaction des désirs). Dans le but de bien apprécier cette recherche du bonheur dans *La peste*, nous jugeons utile de jeter la lumière sur la transformation qui a eu lieu à Oran. Dans les lignes suivantes, le chroniqueur nous fait part des habitudes des Oranais. Il déclare :

Nos concitoyens travaillent beaucoup, mais toujours pour s'enrichir. Ils s'intéressent surtout au commerce et ils s'occupent d'abord, selon leur expression, de faire des affaires. Naturellement, ils ont du goût aussi pour les joies simples, ils aiment les femmes, le cinéma et les bains de mer. Mais, très raisonnablement, ils réservent ces plaisirs pour le samedi soir et le dimanche, essayant, les autres jours de la semaine, de gagner beaucoup d'argent. Le soir, lorsqu'ils quittent leurs bureaux, ils se réunissent à heure fixe dans les cafés, ils se promènent sur le

même boulevard ou bien ils se mettent à leurs
balcons. (p. 12)

On peut inférer de cette citation que le peuple avait le loisir de mener leur vie à leur gré. Travailler pour gagner des sous, se procurer du plaisir (émotionnellement et psychologiquement) faisaient partie de leurs habitudes.

Mais que s'est-il passé ? Le narrateur déclare :

Le jour où le chiffre des morts atteignit de nouveau la trentaine, Bernard Rieux regardait la dépêche officielle que le préfet lui avait tendue en disant : « Ils ont eu peur. » La dépêche portait : « Déclarez l'état de peste. Fermez la ville. » (p. 64)

On voit clairement qu'à travers l'allocution : « déclarez l'état de peste. Fermez la ville », la vie et les habitudes des citoyens sont perturbées. La situation de départ est perturbée par l'arrivée de la peste et les habitants sont censés changer leurs modes de vie. C'est ainsi que le narrateur se charge de nous fournir plus d'information sur la misère dans laquelle le peuple est plongé.

Quels en sont les effets. Le narrateur déclare :

Une des conséquences les plus remarquables de la fermeture des portes fut, en effet, la soudaine séparation où furent placés des êtres qui n'y étaient pas préparés. Des mères et des enfants, des époux, des amants qui avaient cru procéder quelques jours auparavant à une séparation temporaire, qui s'étaient embrassés sur le quai de notre gare avec deux ou trois recommandations, certains de se revoir quelques jours ou quelques

semaines plus tard, enfoncés dans la stupide confiance humaine, à peine distraits par ce départ de leurs préoccupations habituelles, se virent d'un seul coup éloignés sans recours, empêchés de se rejoindre ou de communiquer. (p. 67)

Et par la suite :

Même la légère satisfaction d'écrire nous fut refusée. D'une part, en effet, la ville n'était plus reliée au reste du pays par les moyens de communication habituels, et, d'autre part, un nouvel arrêté interdit l'échange de toute correspondance, pour éviter que les lettres pussent devenir les véhicules de l'infection. (p. 68)

A travers les faits racontés ci-dessus, nous apprécions à bon escient l'effet dévastateur de la peste sur la ville d'Oran tout entière. Affirmons par cet abord que : faire en sorte que le peuple retrouve leur bonheur de départ est ce à quoi Rieux œuvre. Face au mal qui accable Oran ; « l'essentiel était de bien faire son métier » p. 44, déclare le docteur Rieux. Le bonheur des habitants qui a été perturbé par l'arrivée de la peste à Oran lui tient au cœur. Ceci en est le cas car d'après la narration : « les rats meurent dans la rue et les hommes dans leur chambre » (p. 39). Redonner de la vie, de l'espoir bref, le bonheur aux habitants d'Oran est la mission qu'il s'est donnée. Cela est la tâche que Rieux s'est donnée et c'est à ce point que la remarque de Blondin (1983 :27) nous sera une fois de plus utile. La remarque est la suivante :

L'expérience montre qu'il y a deux types d'existence : il y a une existence qui concerne la moyenne partie des

hommes : essayer de satisfaire ses désirs quels que soient ses désirs : **l'un aura des désirs altruistes, l'autre des désirs égoïstes ; l'un voudra fonder une œuvre pour les orphelins, l'autre voudra réussir sa carrière.** Pour la plupart des êtres humains, l'existence consiste à essayer de satisfaire des désirs.... n'importe lesquels.

[C'est nous qui soulignons]

Rieux, pour nous, a des désirs altruistes. Il est le premier à s'engager pleinement dans la lutte contre le fléau. Son intervention aboutit à ce que « l'état de la peste » (p. 64) soit déclaré et à ce que la ville soit fermée. Il s'engage en corps et en âme dans la lutte contre le fléau. Il accepte le fait d'être au service de l'humanité, travaillé pour le bien collectif malgré le fait que sa femme, elle aussi, soit souffrante et se fait soigner dans les montagnes (p. 16). Lors d'une conversation avec Tarrou, celui-ci pose la question suivante au Docteur : « Pourquoi vous-même montrez-vous tant de dévouement puisque vous ne croyez pas en Dieu ? Votre réponse m'aidera peut-être à répondre moi-même » (p. 120) dit Tarrou. Rieux répond tout en déclarant que « s'il croyait en un Dieu tout-puissant, il cesserait de guérir les hommes, lui laissant alors ce soin » (p. 120). Par cette réponse, Camus paraît suggérer que le bonheur de l'être humain est atteignable à travers le dévouement et le sacrifice de soi pour la cause de l'humanité. C'est dire alors que l'être humain (dans ce cas l'Oranais) est lui-même son propre soutien (sa source de bonheur) et il ne le doit pas à une quelconque force exogène car, toutes les forces matérielles et intellectuelles qui peuvent contribuer à réaliser

une existence dépourvue de souffrance sont en effet mises à sa disposition.

C'est ce qui fait dire au narrateur:

Mais que personne au monde, non, pas même Paneloux
qui croyait y croire, ne croyait en un Dieu de cette sorte,
puisque personne ne s'abandonnait totalement et qu'en
cela du moins, lui, Rieux, croyait être sur le chemin de
la vérité, en luttant contre la création telle qu'elle était.

(p. 120)

Le narrateur use de cette déclaration pour soutenir sa position que Dieu ne
guérit pas les malades et c'est aux êtres humains qu'est dévolue cette tâche.

C'est avec cette conviction que Rieux travaille et croit honnêtement qu'il est
sur le chemin de la vérité et ce chemin mène au bonheur. Il a confiance dans la
force de l'homme et dans sa capacité à surmonter le fléau. Sa conviction le
mène à tirer la conclusion suivante : « Puisque l'ordre du monde est réglé par
la mort, peut-être vaut-il mieux pour Dieu qu'on ne croît pas en lui et qu'on
lutte de toutes ses forces contre la mort, sans lever les yeux vers ce ciel où il se
tait ». (p. 120).

Ce qui est remarquablement frappant est que même lors de ces
conversations avec son ami, la pensée du docteur est dirigée vers ses patients.
Voici ce qu'il dit : « pour le moment il y a des malades et il faut les guérir.
Ensuite, ils réfléchiront et moi aussi. Mais le plus pressé est de les guérir. » (p.
120. Cette déclaration résume succinctement l'engagement de Rieux. Ceci
consiste à redonner vie aux habitants d'Oran. Or, on se rappelle que lors de
l'état d'urgence, on se trouve normalement confronter à une situation de
« sauve qui peut » ; c'est une question de chacun pour soi. Le narrateur l'a

d'ailleurs précisé dans la ligne suivante. Il explique : « dans ces extrémités de la solitude, enfin, personne ne pouvait espérer l'aide du voisin et chacun restait seul avec sa préoccupation » (p. 73). Par contre, Rieux avait comme préoccupation de guérir les malades. Il n'est pas resté seul avec ses préoccupations (comme le précise la narration) mais décide de porter un

fardeau plus lourd, un fardeau collectif ce qui le pousse à déclarer que « le plus pressé est de les guérir. » (p. 120). Il cherche donc à satisfaire leurs besoins. Cette recherche de satisfaction des besoins comme le veut notre définition opératoire n'est autre chose que le bonheur.

La situation est terriblement horrible et les opinions se divergent sur la cause du fléau et la manière de s'en sortir. Voici la manière dont le narrateur tente de donner au lecteur l'image qui se présente à Oran : Qu'on envisage seulement la stupéfaction de notre petite ville, si tranquille jusque-là, et bouleversée en quelques jours, comme un homme bien portant dont le sang épais se mettrait tout d'un coup en révolution ! (p. 22)

Nous notons d'emblée qu'il est question de transformer une situation de désespoir à une situation de bonheur. On est obligé de chercher coûte que coûte une façon de réintroduire la tranquillité qui existait « jusque-là ». La mission est périlleuse, mais Rieux s'en prend. Alors que son homologue Richard dit : « Je n'y comprends rien » (p. 35). Rieux montre de plus son bravoure et sa détermination tout en disant : « Prévenez-moi, si vous avez d'autres cas » p. 35. Il cherche à avoir du pouvoir sur le fléau à tout prix. C'est seulement à travers cette victoire qu'Oran va regagner sa gloire d'autre fois. Qu'a-t-il fait pour démontrer son altruisme et son abnégation. Le narrateur nous raconte qu' « Il appela encore quelques médecins. L'enquête ainsi menée

lui donna une vingtaine de cas semblables en quelques jours. Presque tous avaient été mortels. Il demanda alors à Richard, secrétaire du syndicat des médecins d'Oran, l'isolement des nouveaux malades ». (p. 35)

Nous découvrons qu'il est très diligent dans la recherche d'un remède au fléau. Il démontre qu'il a l'esprit d'un chercheur et ne veut rien laisser pour chance dans sa quête de redonner du bonheur au peuple. Dans l'apogée de l'épidémie, Rieux fait preuve du fait qu'il ne se borne pas seulement à « bien faire son travail » (p. 44) comme il le disait maintes fois. (Il importe de préciser que « bien faire son travail » consistait au début de l'épidémie à isoler de force les malades au lieu de chercher à les guérir). Mais avec le temps, il se contente de révéler et de démontrer qu'il est habilité à appliquer son esprit critique et sa volonté à la recherche de nouvelles solutions à la misère qui accable le peuple d'Oran. Il a porté sa pierre au développement d'un nouveau sérum, et c'est lui qui l'administre premièrement sur le jeune fils du juge Othon. Le premier résultat était totalement négatif, cette première tentative se solde à l'échec car il n'a fait que prolonger la souffrance de l'enfant mais, comme l'a dit Saint-Exupéry (1931), « *Les échecs fortifient les forts* » (p. 119). Alors, en véritable scientifique, Rieux refuse l'abattement, l'humiliation et la résignation de l'homme face à un mystère qui pourrait le submerger, car comme va le dicton ; « ce n'est pas parce qu'on a une fois planté et récolté des ronces, qu'il faut renoncer à y planter quoi que ce soit » ainsi, Rieux se remet au travail et, quelques mois plus tard, un nouveau sérum est mis au point qui commence à sauver des gens infectés. Le déterminisme paie !

De toutes évidences, Rieux est un individu qui a un penchant pour l'humanité. Il accepte pleinement d'exécuter ses tâches dans le simple but de

contribuer sa part à l'édification de la société d'Oran. Il cherche d'une manière incessante à assurer le bonheur général de tout un peuple et veille ainsi en solidarité avec les victimes. Il se sent responsable de tous les malades et veille à ce qu'ils ne soient pas délaissés ou abandonner à leur sort. Ceci est évident car dès la genèse de l'épidémie, il se balade de maison en maison dans le but

de vérifier l'état de santé de ses clients. Voici comment le narrateur nous fait part de ce développement. Le narrateur révèle : « Intrigué, Rieux décida de commencer sa tournée par les quartiers extérieurs où habitaient les plus pauvres de ses clients ». (p. 15). A vrai dire, la peste n'a de respect pour qui que ce soit, mais le docteur risque tout pour assurer la survie de ses concitoyens. Ce sacrifice a comme objectif général d'assurer le bonheur de tout un peuple. Lorsqu'il est appelé à prendre soin du concierge qui est souffrant, nous apprenons qu'il se hâte à sauver le pauvre : « Il était pressé de voir le concierge avant d'écrire à sa femme » (p. 25), le narrateur dévoile. Il place sa mission (et donc l'intérêt d'autrui) au-dessus de son propre intérêt sans exiger de récompense. Nous lisons avec attention et curiosité comment Rieux est prêt à servir l'humanité. Une des preuves est la suivante :

Après le déjeuner, Rieux relisait le télégramme de la maison de santé qui lui annonçait l'arrivée de sa femme, quand le téléphone se fit entendre, C'était un de ses anciens clients, employé de mairie, qui l'appelait. Il avait longtemps souffert d'un rétrécissement de l'aorte, et, comme il était pauvre, Rieux l'avait soigné gratuitement. (p. 23)

Nous dégageons de cette citation que Rieux ne fait pas de son métier une affaire d'argent. Ce qui compte c'est de faire en sorte que les malades retrouvent leurs santés. Satisfaire les besoins de ses patients et par extension ceux de l'humanité tout entière lui tient à cœur. C'est pourquoi nous disons qu'il a un penchant pour l'humanité. Il trouve son bonheur dans la pleine

acceptation du devoir. Là où il se sent incapable de bien diagnostiquer le cas, il ne se résigne pas mais prend des mesures pour consulter ses confrères dans le but de solliciter de leurs idées. La preuve est la suivante : « Rentré chez lui, Rieux téléphonait à son confrère Richard, un des médecins les plus importants de la ville ». (p. 26). Il reconnaît ses limites mais ne se laisse pas empêcher par ces limites. Consulter d'autres collègues plus expérimentés, constitue un moyen efficace de surmonter des obstacles qui l'empêchent de sauver la vie de ses patients. Qu'est-ce qui le pousse à adopter de telle attitude? A vrai dire le bonheur des Oranais lui tient au cœur et il ne tente que d'œuvrer et d'assurer que cela se matérialise. Malgré le fait que le Concierge, un de ses premiers patients soit mort, il est évident que le Docteur a su s'acquitter de sa responsabilité et ce phénomène douloureux, ouvre d'autres voies : il donne d'autres perspectives quant aux moyens de combattre le fléau. Le narrateur l'avoue :

La mort du concierge, il est possible de le dire, marqua la fin de cette période remplie de signes déconcertants et le début d'une autre, relativement plus difficile, où la surprise des premiers temps se transforma peu à peu en panique (p. 28)

Notons que dans cette lutte que mène le docteur Rieux, chaque circonstance, constitue un cas à étudier car, elle pourrait révéler la démarche propice à suivre dans le but de mettre un terme à l'épidémie. Les démarches entreprises par le Docteur après la mort du concierge révèlent son attitude jusqu'aboutiste. Qu'a-t-il fait au juste? Le narrateur nous fait part de sa

démarche entreprise de la manière suivante: « Le corps du concierge isolé, il avait téléphoné à Richard pour le questionner sur ces fièvres inguinales. (p. 35) et Richard de répondre : « Je n'y comprends rien.» (p. 35). Cette réponse ne décourage pas le jusqu'au-boutiste. Il continue sa quête et comme l'affirme le narrateur :

Il appela encore quelques médecins. L'enquête ainsi menée lui donna une vingtaine de cas semblables en quelques jours. Presque tous avaient été mortels. Il demanda alors à Richard, secrétaire du syndicat des médecins d'Oran, l'isolement des nouveaux malades. (p. 35)

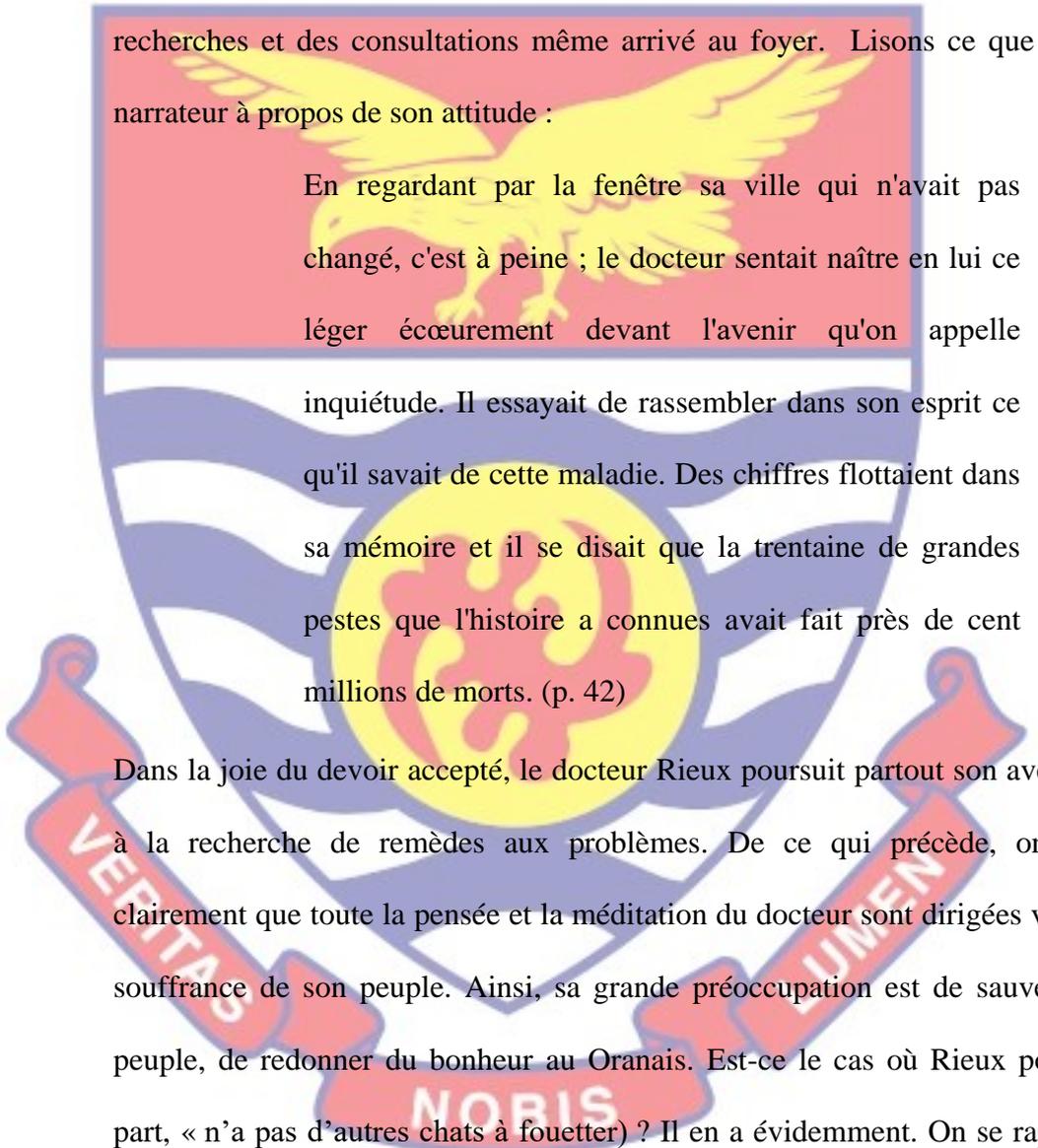
La citation ci-dessus met en avant ce qui constitue la préoccupation majeure du docteur Rieux. Il cherche à trouver un remède à la misère qui accable son peuple. Il ne relâche pas ses efforts. Devant cette attitude de Rieux, nous sommes surpris de lire la réponse de Richard, secrétaire du syndicat des médecins. Sa réponse va ainsi : « Mais je n'y puis rien, dit Richard. Il faudrait des mesures préfectorales. D'ailleurs, qui vous dit qu'il y a risque de contagion ? » (p. 35). Cette conversation met en exergue deux attitudes différentes de deux docteurs envers leurs responsabilités. Il est évident que celle de Rieux est altruiste alors que Richard adopte une attitude tiède ; il manque

d'enthousiasme face à l'épidémie qui fait rage dans la ville d'Oran. Alors que Rieux trouve que « les symptômes sont inquiétants » (p. 35) et « que la peste fut notre affaire à tous » (p. 66), Richard pour sa part « estimait qu' « il n'avait pas qualité » (p. 35). Tout ce qu'il pouvait faire était d'en parler au préfet » (p. 35). Camus fait voir au lecteur ces deux scénarios simplement pour confirmer

les propos de Blondin (1983 :27) que lors de l'existence de l'être humain sur l'univers terrestre, il y a un groupe qui « aura des désirs altruistes, l'autre des désirs égoïstes ». Camus nous peint Rieux ainsi pour nous montrer qu'il n'a pas simplement l'esprit critique en tant que médecin, mais plutôt que le bien-être de la société lui tient à cœur. C'est pour cela que le narrateur remarque que lors de ces temps tortueux, « il fut partagé entre l'inquiétude et la confiance » (p. 41). Il est inquiet parce qu'une ville tout entière risque d'être ravagée si on ne trouvait pas de grand remède à ce grand mal (la peste). Il a de la confiance car, il croit en bravoure et à l'effort de l'homme. Il se charge du bonheur général et non du bonheur individuel et cela se manifeste à travers l'abnégation et le sacrifice de soi.

Il est abondamment clair que Rieux est ardemment et totalement dévoué à sa mission. Les autorités préfectorales y compris le préfet et le commissaire qui sont censés fournir des ressources dont on a besoin pour enrayer l'épidémie, ont d'une manière surprenante, leur tranquillité d'esprit et cherche à jouir pleinement du bonheur pendant que le peuple est dans la misère. Le commissaire par exemple déclare « nous avons d'autres chats à fouetter, depuis qu'on parle de cette fièvre » (p. 38). Du coup, la question qui vient à l'esprit c'est : devrait-on avoir « d'autres chats plus importants à fouetter » quand le peuple vit dans la misère ? Que devrait être la

préoccupation majeure des autorités, les soi-disant porteurs de devoirs lors d'une misère qui touche à presque tout le monde ? Rieux pour sa part est un homme qui trouve le véritable aliment de sa vie dans l'accomplissement du devoir. C'est un devoir qu'il place au-dessus des joies quotidiennes et même du bonheur du foyer. Il est toujours indulgent et continue à faire des recherches et des consultations même arrivé au foyer. Lisons ce que dit le narrateur à propos de son attitude :



En regardant par la fenêtre sa ville qui n'avait pas changé, c'est à peine ; le docteur sentait naître en lui ce léger écœurement devant l'avenir qu'on appelle inquiétude. Il essayait de rassembler dans son esprit ce qu'il savait de cette maladie. Des chiffres flottaient dans sa mémoire et il se disait que la trentaine de grandes pestes que l'histoire a connues avait fait près de cent millions de morts. (p. 42)

Dans la joie du devoir accepté, le docteur Rieux poursuit partout son aventure à la recherche de remèdes aux problèmes. De ce qui précède, on voit clairement que toute la pensée et la méditation du docteur sont dirigées vers la souffrance de son peuple. Ainsi, sa grande préoccupation est de sauver son peuple, de redonner du bonheur au Oranais. Est-ce le cas où Rieux pour sa part, « n'a pas d'autres chats à fouetter) ? Il en a évidemment. On se rappelle même que sa femme est souffrante et qu'elle est allée se faire soigner dans les montagnes (p. 16). Par ce développement, Camus semble affirmer que le sacrifice de soi est bon pour le bonheur collectif. Tant que le peuple ne sera pas

épargné, Rieux n'aura pas de repos. Il est en quête d'une chose : le bonheur de ses concitoyens.

Pourquoi Rieux se lance-t-il corps et âmes dans cette lutte ? Bien sûr, il est à noter que Rieux n'opère pas dans le vide. Il agit en connaissance de cause. D'ailleurs, le narrateur nous apprend qu'il y avait eu un antécédent. Le narrateur signale que : « Le docteur se souvenait de la peste de Constantinople qui, selon Procope, avait fait dix mille victimes en un jour. Dix mille morts font cinq fois le public d'un grand cinéma » (p. 42). On apprécie clairement la gravité de la situation ; le chiffre est inquiétant et on ne peut que prendre les taureaux par leurs cornes. Avec cette connaissance préalable nous apprenons que « le docteur s'impatientait » (p. 43). Ce qui constitue sa préoccupation majeure est, à notre avis, d'empêcher la reproduction de l'effet de la peste de Constantinople car, comme va le dicton : un chat échaudé, craint l'eau froide. C'est là l'esprit d'un individu qui a un penchant pour l'humanité et qui œuvre hors de ses limites pour assurer le bonheur de son peuple.

De toute évidence, le docteur Bernard Rieux est la pierre angulaire dans la lutte contre le fléau qui fait rage à Oran. Son souci majeur ne consiste pas à récolter un gain financier mais d'alléger la souffrance de tout un peuple. Sa mission ne prendra pas fin tant qu'il y a des malades à guérir, tant que l'épidémie persiste. Son combat contre ce fléau en effet, trouve ses racines de certains traits et qualités dont il est doué. Ceci provient en réalité de son bravoure, sa détermination, son énergie farouche et de ses grandes qualités intellectuelles et morales. Il ne traite pas ces malades comme de simples cobayes (vu le fait que c'est la première fois qu'il traite de ces cas). Il n'est

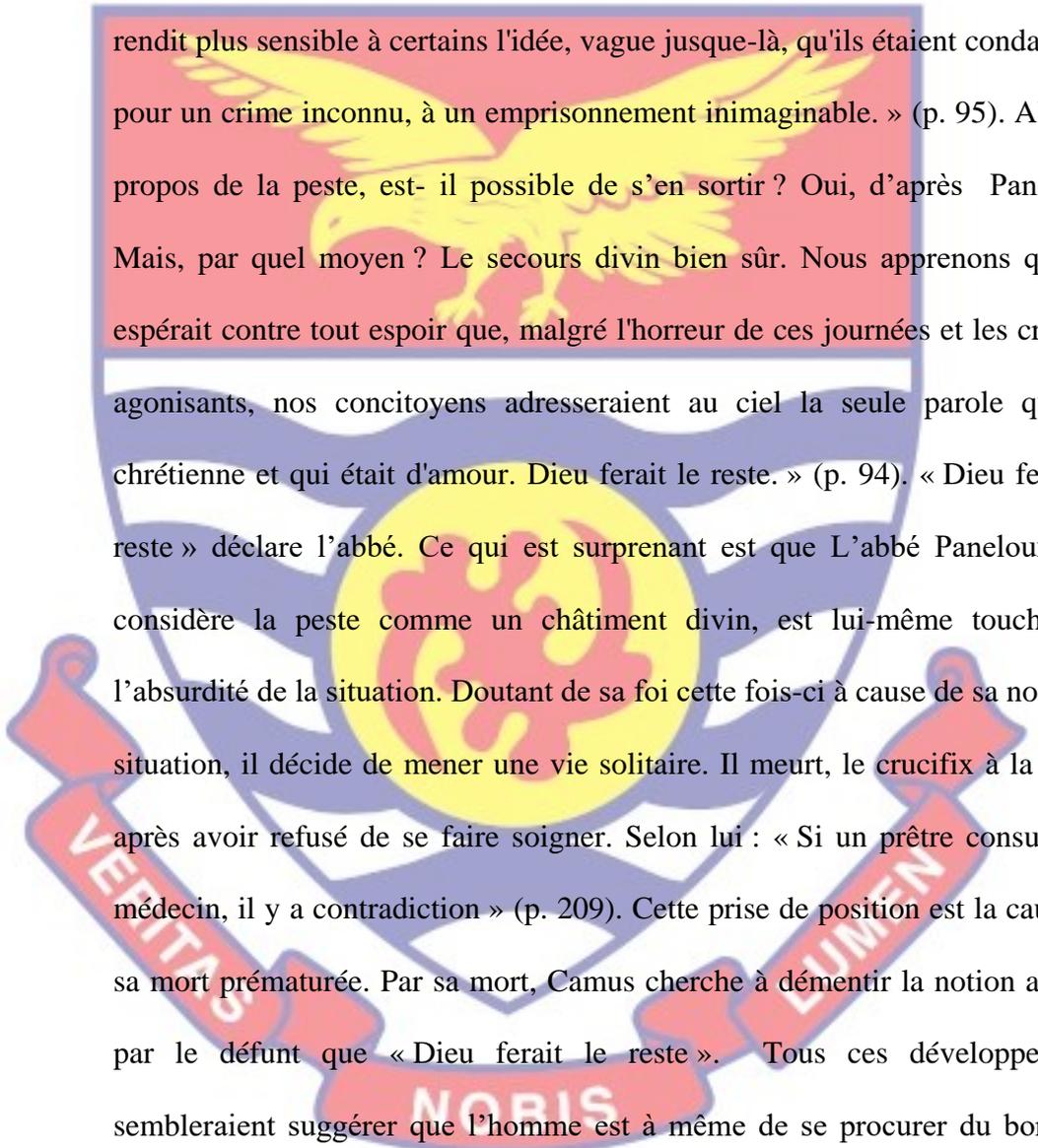
pas ainsi surprenant de lire sous la plume de l'auteur que lors des épreuves que parcourait le peuple, Rieux :

essayait de rassembler dans son esprit ce qu'il savait de cette maladie. Des chiffres flottaient dans sa mémoire et il se disait que la trentaine de grandes pestes que l'histoire a connues avait fait près de cent millions de morts. (p. 42)

Nous inférons de cette déclaration que le fléau a une fois de plus aidé Rieux à réactiver et aiguïser ses compétences en termes d'esprits critique et de recherche. Il croit aux potentialités de l'être humain et agit par l'intermédiaire du sacrifice de soi et de la recherche. Il tente de prouver à ses confrères, aux citoyens et à l'humanité tout entière (pour emprunter les mots de Jacques Roumain) que «l'homme est le boulanger de la vie » (p. 84). C'est pour prouver et affirmer cette prise de position que Camus nous fait voir la réflexion du Père Paneloux quant à la cause et à la solution de l'épidémie. Dans son prêche, il s'efforce de démontrer que la peste est un châtement divin. Il déclare : « Mes frères, vous êtes dans le malheur, mes frères, vous l'avez mérité » (p. 90). Dans le but de justifier son point de vue, il fait allusion au texte de l'Exode qui a trait à la peste en Égypte et dit :

La première fois que ce fléau apparaît dans l'histoire, c'est pour frapper les ennemis de Dieu. Pharaon s'oppose aux desseins éternels et la peste le fait alors tomber à genoux. Depuis le début de toute histoire, le fléau de Dieu met à ses pieds les orgueilleux et les aveugles. Méditez cela et tombez à genoux. (p. 90)

Le Père Paneloux a la ferme conviction que Dieu est la cause et la solution à leur problème. (Dieu est pour lui la source du bonheur). Rieux, pour sa part est convaincu que l'homme est la source de son épanouissement. L'homme est la source de son bonheur croit-il. Quel est donc l'effet de l'allocution du Révérend Père sur les Oranais? Voici ce que raconte le narrateur ? « Le prêche



rendit plus sensible à certains l'idée, vague jusque-là, qu'ils étaient condamnés, pour un crime inconnu, à un emprisonnement inimaginable. » (p. 95). Alors, à propos de la peste, est-il possible de s'en sortir ? Oui, d'après Paneloux. Mais, par quel moyen ? Le secours divin bien sûr. Nous apprenons qu' « il espérait contre tout espoir que, malgré l'horreur de ces journées et les cris des agonisants, nos concitoyens adresseraient au ciel la seule parole qui fût chrétienne et qui était d'amour. Dieu ferait le reste. » (p. 94). « Dieu ferait le reste » déclare l'abbé. Ce qui est surprenant est que L'abbé Paneloux, qui considère la peste comme un châtement divin, est lui-même touché par l'absurdité de la situation. Doutant de sa foi cette fois-ci à cause de sa nouvelle situation, il décide de mener une vie solitaire. Il meurt, le crucifix à la main, après avoir refusé de se faire soigner. Selon lui : « Si un prêtre consulte un médecin, il y a contradiction » (p. 209). Cette prise de position est la cause de sa mort prématurée. Par sa mort, Camus cherche à démentir la notion admise par le défunt que « Dieu ferait le reste ». Tous ces développements sembleraient suggérer que l'homme est à même de se procurer du bonheur.

Malraux (1926 : p. 54) ne l'a-t-il pas dit autrement ? Selon lui : « La vie est une suite de possibilités. La vie est le domaine infini de possibles. Nous sommes pour nous-mêmes des êtres en qui dort, mêlé, le cortège ingénu des possibilités de nos actions et de nos rêves » Camus tout comme Malraux et

Jacques Roumain, éveille la conscience de l'être humain sur la notion d'acte de foi dans le raisonnement et dans sa capacité à se « créer » : à se donner une valeur. L'homme est doué d'une série d'habilités qu'il peut toujours mettre en œuvre en vue d'entreprendre et de réaliser des tâches et des projets sans aucune aide extérieure. Nous retrouvons également les échos de ce

raisonnement chez Saint-Exupéry A. (1931 : p. 158) qui dit : « dans la vie, il n'y a pas de solutions. Il y a des forces en marche : il faut les créer, et les solutions suivent ». Nous convenons avec ces auteurs cités ci-dessus que l'être humain est lui-même son propre soutien et il ne le doit pas à aucune force exogène. Cela est en effet le changement d'esprit, de comportement et de raisonnement que Camus cherche à inculquer à ses lecteurs à travers le parallèle qu'il établit entre la pensée et attitude de Rieux d'un côté et celles de l'abbé Paneloux de l'autre côté. D'après les faits évoqués, celle du docteur Rieux l'emporte sur celle de l'abbé. C'est à cette fin que l'auteur approfondit cette prise de position en mettant en exergue la solution ultime que voici :

Et Tarrou, et Rieux, et leurs amis pouvaient répondre ceci ou cela, mais la conclusion était toujours ce qu'ils savaient : il fallait lutter de telle ou telle façon et ne pas se mettre à genoux. Toute la question était d'empêcher le plus d'hommes possible de mourir et de connaître la séparation définitive. Il n'y avait pour cela qu'un seul moyen qui était de combattre la peste. (pp. 124-126)

Empêcher le plus d'hommes possible de mourir est une tâche qui exige ténacité et abnégation. Rieux l'a accepté dans le but de sauver des vies, dans le but de faire en sorte que les choses se normalisent une fois encore. En vrai

médecin, il laboure pour sauver des vies. Ce qui importe pour lui c'est la santé de l'être humain. Il refuse d'accepter les propos de Paneloux qui suggère qu'il travaille pour le salut des hommes. Dans leur conversation Paneloux déclare : « vous aussi vous travaillez pour le salut de l'homme » (p. 200). Rieux contredit cette pensée de l'abbé et déclare : « le salut de l'homme

est un trop grand mot pour moi. Je ne vais pas si loin. C'est sa santé qui m'intéresse, sa santé d'abord » (p. 200). Pour le docteur Rieux, le bonheur prime plus haut sur la sainteté. Somme toute, c'est de contribuer au bonheur d'un peuple envahit par le fléau qu'il s'est donné.

L'efficacité des démarches entreprises par Rieux (ces démarches qui se traduisent en termes d'abnégation et de sacrifice de soi) attire l'admiration d'un bon nombre d'individu car elles sont ipso facto destinées à redonner de l'espoir et une nouvelle vie aux Oranais. Grosso modo c'est assurer leur bonheur. Ce fait motive Grand à dire au docteur : « J'ai confiance en vous. Avec vous, je peux parier » (p. 80) et par la suite, Tarrou, qui s'inspire de ces mêmes démarches entreprises par le docteur l'informe qu'il vient : « de demander à Paneloux de se joindre à nous. » (p. 141). Et encore le plus surprenant mais rassurant est d'entendre Rambert dire : « Je vais rejoindre Rieux » (p. 144). On se rappelle que Rambert cherche coûte que coûte à fuir la ville lors de l'épidémie et déclare :

qu'il n'avait pas de rapport avec Oran, que ce n'était pas son affaire d'y rester, qu'il se trouvait là par accident et qu'il était juste qu'on lui permît de s'en aller, même si, une fois dehors, on devait lui faire subir une quarantaine (p. 82).

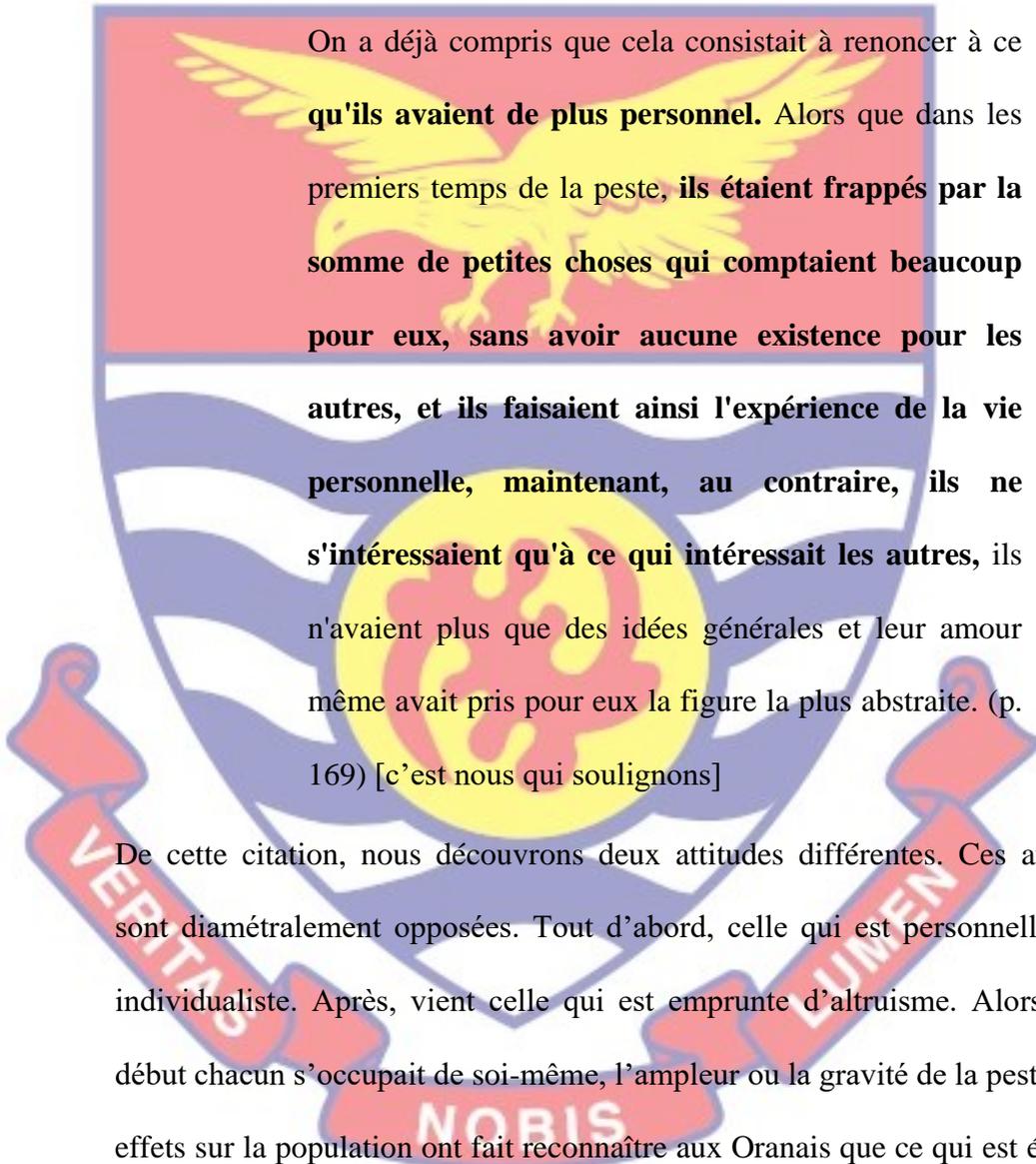
Tous ces propos, ont à notre avis un dénominateur commun : l'importance du destin collectif. Si nous reconnaissons que nos destins sont liés les uns aux autres, on pourra œuvrer ensemble vers l'accomplissement de notre bonheur général. C'est à la base de ce jugement que nous allons entamer dans les paragraphes qui suivent : la portée du destin collectif dans la quête du bonheur.

Le destin collectif

De toute évidence, la peste, en d'autre terme l'épidémie dont il est question dans l'univers romanesque d'Albert Camus est une épreuve collective. Ainsi, comme va le dicton : « aux grands maux les grands remèdes », Camus cherche à démontrer l'apport du destin collectif dans la recherche du bonheur dans la ville d'Oran. Du coup, le narrateur nous apprend à travers la déclaration de Rieux que : « Cette histoire est stupide, (je sais bien,) mais elle nous concerne tous. Il faut la prendre comme elle est ». (p. 83) Nous apprenons de surcroît que « Il n'y avait plus alors de sentiments individuels, mais une histoire collective qui était la peste et des sentiments partagés par tous. » (p. 155). Camus cherche à démontrer qu'une manière efficace de se donner du bonheur général est de reconnaître que les êtres humains ont un destin collectif. Par ce fait, ils abhorrent tout effort qui vise l'individu et font plutôt appel à la collaboration de tout un chacun.

Apprécier le fait que le destin des Oranais est interconnecté semble être selon Camus, une des voies les plus efficaces à travers laquelle on puisse mettre un terme à la dèche qui encombre le peuple. Dans le but de soutenir ce point de vue, Camus établit un parallèle entre le comportement et l'attitude des personnages tels que Rambert, le père Paneloux, Cottard et Tarrou d'un côté

et ceux de Rieux à propos du problème de l'épidémie. Il est abondamment clair qu'en fin du compte, les personnages ont apprécié le fait qu'il est impératif que chacun porte sa pierre à la lutte contre l'épidémie. L'extrait ci-dessus révèle l'attitude des Oranais dès la genèse de l'épidémie et à son épique :



On a déjà compris que cela consistait à renoncer à ce **qu'ils avaient de plus personnel**. Alors que dans les premiers temps de la peste, **ils étaient frappés par la somme de petites choses qui comptaient beaucoup pour eux, sans avoir aucune existence pour les autres, et ils faisaient ainsi l'expérience de la vie personnelle, maintenant, au contraire, ils ne s'intéressaient qu'à ce qui intéressait les autres**, ils n'avaient plus que des idées générales et leur amour même avait pris pour eux la figure la plus abstraite. (p. 169) [c'est nous qui soulignons]

De cette citation, nous découvrons deux attitudes différentes. Ces attitudes sont diamétralement opposées. Tout d'abord, celle qui est personnelle voire individualiste. Après, vient celle qui est emprunte d'altruisme. Alors qu'au début chacun s'occupait de soi-même, l'ampleur ou la gravité de la peste et ses effets sur la population ont fait reconnaître aux Oranais que ce qui est éminent dans de tels cas c'est la solidarité. Ce qui compte c'est d'accepter, reconnaître et appliquer le dogme « unis nous nous imposons, divisés nous chutons » De ce fait, la victoire sera collective ; c'est sans doute le bonheur général.

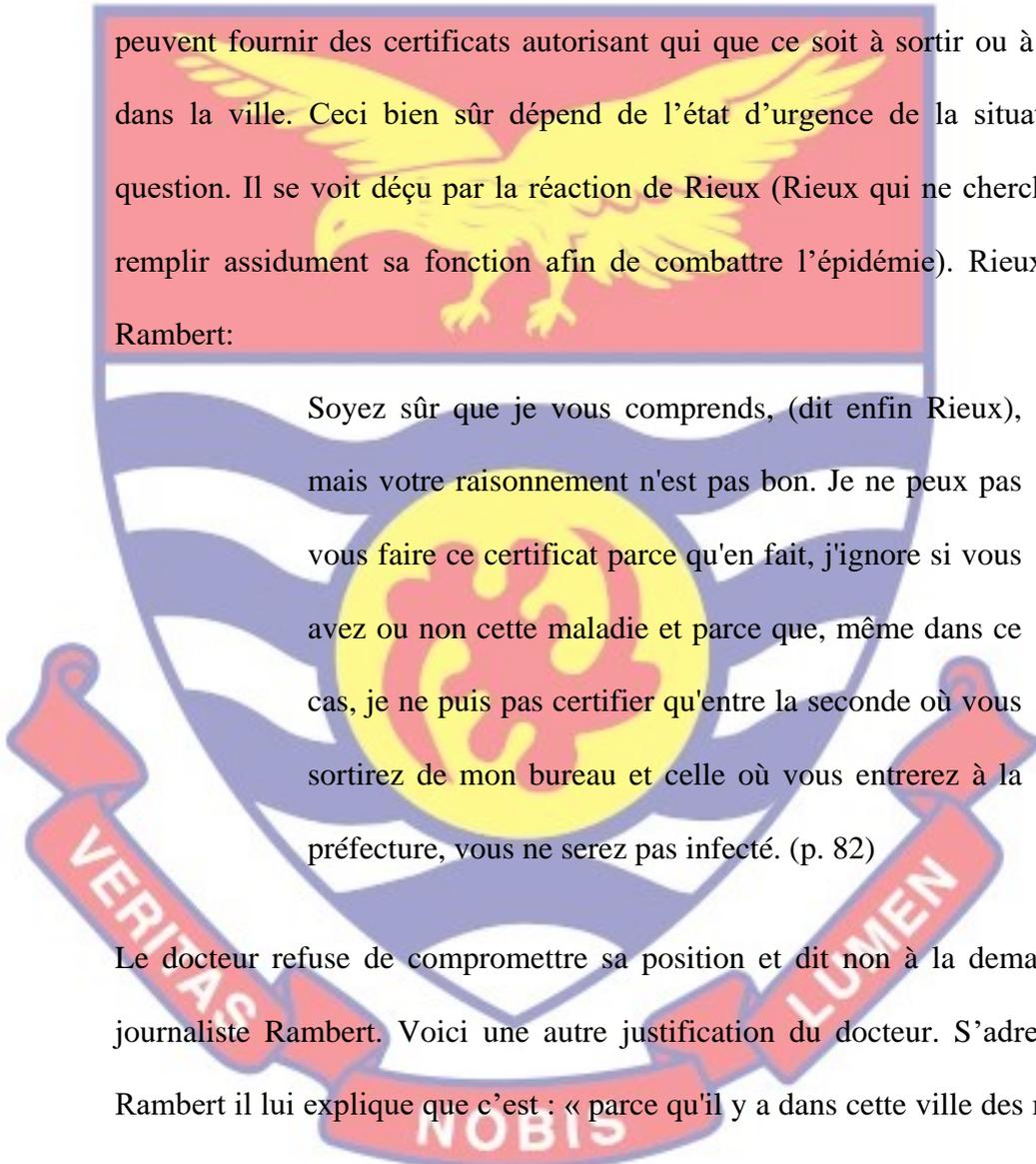
C'est par cette reconnaissance de la notion d'« unis nous nous imposons, divisés nous chutons » que nous observons des changements de comportements de la part des personnages, qui au départ, se préoccupaient de leurs propres affaires, de leur destin personnel. Prenons par exemple Rambert, qui dès l'éruption de l'épidémie, n'a qu'un seul souci qui est comment sortir de la ville d'Oran. Il ne pense seulement qu'à son bonheur individuel et nous apprenons à travers la parole du narrateur qu' :

il avait pu toucher le directeur du cabinet préfectoral et lui avait dit qu'il n'avait pas de rapport avec Oran, que ce n'était pas son affaire d'y rester, qu'il se trouvait là par accident et qu'il était juste qu'on lui permît de s'en aller, même si, une fois dehors, on devait lui faire subir une quarantaine. (p. 81)

Nous découvrons que Rambert cherche obstinément à fuir la scène de l'épidémie. Il ne veut pas se mêler dans cette affaire de la peste et va plus loin pour faire la déclaration suivante : « je n'ai pas été mis au monde pour faire des reportages. Mais peut-être ai-je été mis au monde pour vivre avec une femme ». (p. 81). Par cette déclaration, on voit que la seule préoccupation de Rambert est de jouir de ce que Saint-Exupéry (1931 :19) appelle « les choses qui font douces la vie de l'homme » les choses qui procurent du plaisir sensuel à l'être humain. Il ne veut pas se donner la peine de se préoccuper d'une misère qui enrage les Oranais. Il est vivement déterminé à s'évader et ne cesse de le poursuivre même à travers des voies scrupuleuses. La survie des Oranais ne lui tient pas à cœur. Il s'en fout des canards boiteux pour ainsi dire. Il poursuit sa mission tout en essayant de persuader et de convaincre le docteur

Rieux de le laisser quitter la ville. Son allocution au docteur est la suivante : « Mais je vous ennuie, reprit Rambert. Je voulais seulement vous demander si vous ne pouvez pas me faire un certificat où il serait affirmé que je n'ai pas cette sacrée maladie. Je crois que cela pourrait me servir » (p. 82).

Nous notons avec intérêt que lors de l'épidémie, seuls les docteurs peuvent fournir des certificats autorisant qui que ce soit à sortir ou à rentrer dans la ville. Ceci bien sûr dépend de l'état d'urgence de la situation en question. Il se voit déçu par la réaction de Rieux (Rieux qui ne cherche qu'à remplir assidument sa fonction afin de combattre l'épidémie). Rieux dit à Rambert:



Soyez sûr que je vous comprends, (dit enfin Rieux), mais votre raisonnement n'est pas bon. Je ne peux pas vous faire ce certificat parce qu'en fait, j'ignore si vous avez ou non cette maladie et parce que, même dans ce cas, je ne puis pas certifier qu'entre la seconde où vous sortirez de mon bureau et celle où vous entrerez à la préfecture, vous ne serez pas infecté. (p. 82)

Le docteur refuse de compromettre sa position et dit non à la demande du journaliste Rambert. Voici une autre justification du docteur. S'adressant à Rambert il lui explique que c'est : « parce qu'il y a dans cette ville des milliers d'hommes dans votre cas et qu'on ne peut cependant pas les laisser sortir » (p. 83). De plus, il se montre franc avec Rambert et lui fait reconnaître qu'honnêtement : « Si vous pouvez vous tirer de cette affaire, j'en serai profondément heureux. Simplement, il y a des choses que ma fonction m'interdit » (p. 84). Rieux n'est pas de ceux qui agissent contre la déontologie

de leur métier. Camus établit cette divergence au niveau de leurs manières d'apprécier les faits pour ensuite démontrer que ce qui compte n'est pas l'individualisme mais la coopération de tout un individu. Ce fait est évident car, Rambert se sent convaincu après ces réactions de départ. Il se présente volontiers à contribuer son quota au projet dans lequel Rieux s'est engagé. Le

narrateur nous fait part de cette décision dans la phrase suivante : « Docteur, dit Rambert, je ne pars pas et je veux rester avec vous » (p. 190). Du coup, la question qui nous vient à l'esprit est la suivante ? Qu'est-ce qui pousse Rambert à renoncer à sa décision de départ? Mais la réponse est d'emblée

fournit par lui-même. Le narrateur se contente de raconter la suite. Il déclare : « Rambert dit qu'il avait encore réfléchi, qu'il continuait à croire ce qu'il croyait, mais que s'il partait, il aurait honte. Cela le gênerait pour aimer celle qu'il avait laissée » (p. 191). En contrepoint, nous apprenons que Rieux cette fois-ci « se redressa et dit d'une voix ferme que cela était stupide et qu'il n'y avait pas de honte à préférer le bonheur » (p. 191). Mais nous découvrons que

Rambert a une décision fermement prise et ne veut plus prendre de recul. C'est à cette fin qu'il suggère au docteur qu' «il peut y avoir de la honte à être heureux tout seul » (p. 191). Cette déclaration faite par un individu qui cherchait coûte que coûte à s'évader est surprenante mais, à notre avis, elle ne fait que renforcer notre position que : les êtres humains ont un destin commun.

Camus lance alors un appel urgent aux êtres humains à reconnaître que le bonheur de l'un dépend sûrement de celui de l'autre. Ceci met plus de lumière sur l'apport du destin collectif dans le bonheur de la société car, d'après Camus : « le bien public est fait du bonheur de chacun ». (p. 84). Cette

position est également celle exprimée par Saint-Exupéry (1931) quand il postule que « L'intérêt général est formé des intérêts particuliers » (p. 130).

De ce qui précède nous pouvons retenir à bon escient que ce qui fait d'un « homme » un « homme » c'est sa contribution à l'édification de la société humaine ; cela réside dans la responsabilité acceptée et la connaissance que les humains ont un destin collectif. C'est par cette reconnaissance que l'être humain sera épargné bref, qu'il pourra accéder au bonheur. C'est peut-être la fiabilité de ce raisonnement qui pousse Saint-Exupéry (1993) à faire appel à la race humaine de chercher à être « responsable un peu du destin des hommes, dans la mesure de son travail » et de « connaître la honte en face d'une misère qui ne semblerait pas dépendre de toi .C'est être fier d'une victoire que les camarades ont remporté. C'est sentir, en posant sa pierre, que l'on contribue à bâtir le monde » (p. 47-48). Cette position est justement celle de Camus et que nous évoquons dans notre discussion. Elle se manifeste à travers l'attitude et les paroles de Rambert. Nous l'écoutons avec attention quand il avoue qu'il se croyait étranger à Oran. Voici sa confession :

J'ai toujours pensé que j'étais étranger à cette ville et que je n'avais rien à faire avec vous. Mais maintenant que j'ai vu ce que j'ai vu, je sais que je suis d'ici, que je le veuille ou non. Cette histoire nous concerne tous (p. 191).

Rambert renonce à sa décision de quitter Oran quand l'opportunité lui est finalement offerte. Telle est la tournure de l'évènement par ce qu'il ressent en fin de compte, la nécessité morale d'agir pour le bonheur du plus grand nombre au détriment de l'idée qu'il se faisait de son propre bonheur. Si

l'épreuve « nous concerne tous » c'est que nos destins sont également, d'une manière implicite, interconnectés et que le bonheur de l'un ou le malheur de l'autre est une affaire collective ; Camus semble suggérer. Accepter et apprécier le fait que les Oranais ont un destin interconnecté est la seule façon, d'après Camus, de sortir de l'absurde condition dans laquelle le peuple vivait.

C'est aussi la reconnaissance, comme le stipule le narrateur : « personne ne sera jamais libre tant qu'il y aura des fléaux » (p. 42).

Nous notons véritablement que les biens faits des démarches entreprises par le docteur Rieux depuis le début de l'épidémie ont, à part Rambert, leur effet boule de neige sur d'autres personnages du roman. A titre d'exemple, nous remarquons que Tarrou prend très vite conscience des enjeux de la peste et ne cesse pas de se battre pour en venir à bout. Il explique au docteur qu'il a horreur des morts. «J'ai horreur des condamnations à mort » (p. 117) dit-il. C'est à ce point que l'idée lui est venue de créer l'organisation pour des formations sanitaires volontaires. Il révèle cette décision au docteur dans les termes suivants :

Alors, j'ai un plan d'organisation pour des formations sanitaires volontaires. Autorisez-moi à m'en occuper et laissons l'administration de côté. Du reste, elle est débordée. J'ai des amis un peu partout et ils feront le premier noyau. Et naturellement, j'y participerai

(p.117)

Nous sommes convaincus du fait que Tarrou a imbibé les déclarations de Rieux que « cette histoire de la peste nous concerne tous » (p. 83) et qu'« on a besoin d'être aidé, surtout dans ce métier » (p. 180). Il cherche par la suite à

apporter sa pierre au soutien des victimes. Cette décision émane également du fait que Tarrou est de la ferme conviction que les Oranais ont le même sort et pour revivre les moments d'autres fois (pour se redonner du bonheur) l'apport de tout un chacun est primordial ; cela est on ne peut plus nécessaire. L'idée de la formation sanitaire volontaire initiée par Tarrou est bien reçue et déjà on

apprend que : « dès le lendemain, Tarrou se mit au travail et réunit une première équipe qui devait être suivie de beaucoup d'autres (p. 124). Tous ces collaborateurs sont de pleins cœurs avec les victimes des pestes. Ainsi, ils remplissent assidûment leurs fonctions au sein du groupe créé par Tarrou. Ceci est impératif dans le but de sauver des vies et rassurer le bonheur des habitants d'une ville ravagée par l'épidémie. Déjà on apprend à travers les mots d'avertissement de Rieux qu' :

À l'allure où la maladie se répand, si elle n'est pas stoppée, elle risque de tuer la moitié de la ville avant deux mois. Par conséquent, il importe peu que vous l'appeliez peste ou fièvre de croissance. Il importe seulement que vous l'empêchiez de tuer la moitié de la ville. (p. 51)

L'avertissement ci-dessus suggère et révèle qu'il y a un danger collectif imminent. Puisqu'il est collectif, il a trait au destin de tout un chacun dans la communauté. De ce fait, l'apport et support de tout un chacun est on ne peut plus nécessaire. Cette nécessité est une fois de plus démontrée lors d'une communication entre Rieux et Tarrou. Une partie de leur conversation est la suivante :

-Nous manquons de matériel, dit-il. Dans toutes les armées du monde, on remplace généralement le manque de matériel par des hommes. Mais nous manquons d'hommes aussi.

- Il est venu des médecins de l'extérieur et du personnel sanitaire.

- Oui, dit Rieux. Dix médecins et une centaine d'hommes. C'est beaucoup, apparemment. C'est à peine assez pour l'état présent de la maladie. Ce sera insuffisant si l'épidémie s'étend. (p. 140)

La conversation ci-dessus, enrichit notre discussion car, elle nous dévoile avec discernement la gravité de la situation et en plus elle réitère l'importance de la contribution de tout un chacun dans la lutte. Pour revivre le bonheur d'autres fois, pour redonner à la vie des Oranais son vrai goût, personne ne doit être laissé pour compte. L'attitude tiède et l'esprit de « je m'en fiche », sont à éviter. Par cet acte, l'équilibre de départ qui est perturbé par la peste et ses répercussions va éventuellement retrouver sa stabilité. C'est de nouveau, le bonheur !

L'importance de la formation sanitaire est bien explicitée par le narrateur quand il signale que :

Ceux qui se dévouèrent aux formations sanitaires n'eurent pas si grand mérite à le faire, en effet, car ils savaient que c'était la seule chose à faire et c'est de ne pas s'y décider qui alors eût été incroyable. Ces formations aidèrent nos concitoyens à entrer plus avant dans la peste et les persuadèrent en partie que, puisque la maladie était là, il fallait faire ce qu'il fallait pour lutter contre elle. Parce que la peste devenait ainsi le

devoir de quelques-uns, elle apparut réellement pour ce qu'elle était, c'est-à-dire l'affaire de tous. (p. 125)

La déclaration ci-dessus, à part le simple fait de nous faire voir l'importance de la formation sanitaire, dévoile une fois de plus un aspect très important du destin collectif. Nous notons une fois encore l'emploi de l'expression « l'affaire de tous ». Le sort commun équivaut au destin commun. Ainsi, reconnaître que nos sorts sont liés, et travailler ensemble pour améliorer ce sort, est selon Camus la voie qui mène au bonheur. C'est par cette reconnaissance que le bonheur va retrouver sa place dans la ville d'Oran.

De tout ce qui précède on peut retenir que Camus privilégie le destin collectif sans le réduire au bonheur individuel. L'histoire de la peste est une histoire collective, une histoire qui est étroitement liée au destin de tout individu. Nous nous contentons une fois de plus de la fameuse phrase qui, à notre avis, résume notre position sur le destin collectif. Elle est la suivante : « Il n'y avait plus alors de destins individuels, mais une histoire collective qui était la peste. » (p. 156). On remarque la fiabilité de cette déclaration quand Tarrou, (ancien militant qui vit un peu en marge de la société) se charge de créer un groupe de volontaires pour aider Rieux. De plus, Raymond Rambert, qui tente de quitter la ville, même cherchant à corrompre quelques gardes, renonce à cette décision à la dernière minute (après avoir vu ce qu'il a vu (p. 81) et choisit de continuer à lutter avec Tarrou. Il y a également l'exemple de Paneloux, le prêtre. Celui-ci considère la peste dès son éruption comme une punition divine, mais se charge de lutter l'épidémie aux côtés des volontaires après avoir subi l'épreuve de la mort d'un enfant, le fils du juge. Nous découvrons également avec attention qu'Othon, le juge d'instruction, était

insensible et froid du début, mais la mort de son fils semble marquer un tournant décisif dans sa vie et le conduit à s'engager aux côtés des volontaires. La raison d'être de leur agissement final est fournie par le narrateur dans une seule phrase comme suit : « ils s'aperçurent qu'ils étaient tous, et le narrateur lui-même, pris dans le même sac, et qu'il fallait s'en arranger » (p. 66).

Eliminons les sentiments individualistes et luttons ensemble pour le bonheur collectif, Camus semble supplier la race humaine.

Avec la connaissance que les êtres humains ont un destin commun, ils se nourrissent de la qualité de leurs confrères et ensemble, ils partagent leurs espoirs, leurs aspirations et leurs douleurs. Ils se sentent frères d'une même famille, celle de l'Homme. Les obligations de leurs responsabilités les fondent dans une fraternité alimentée par l'amour. A force d'être liés, ils communient, ils reçoivent de l'amour que les uns éprouvent envers les autres ; ils se le donnent les uns aux autres. Ils éprouvent l'amour que l'on éprouve à l'égard de ses camarades, un amour dont sont exclues la haine et la jalousie. Ils deviennent frères dans un effort désintéressé vers un but commun. Ce but commun n'est rien d'autre que le bonheur collectif. Ceci est évident et sans contradiction car, ce raisonnement est soutenu par le narrateur quand ses observations ont démontré qu' « On peut dire que cette invasion brutale de la maladie eut pour premier effet d'obliger nos concitoyens à agir comme s'ils n'avaient pas de sentiments individuels » (p. 67). L'individualisme est à abhorrer en vue de faire régner l'altruisme. C'est par cette démarche qu'on pourra redonner aux Oranais un souffle d'espoir, de vie : grosso modo, le bonheur.

Nous retenons de notre analyse de *La peste* que le défi à relever est comment enrayer l'épidémie qui fait rage à Oran. La peste est à notre avis ce qui a perturbé le bonheur des Oranais. Enrayer l'épidémie semble être la seule manière efficace de réassurer le bonheur des habitants d'Oran. Pour atteindre cet objectif, Camus fait appel à l'humanité de se sacrifier un peu pour que la communauté regagne sa gloire, son bonheur d'autrefois. Ainsi, à travers notre analyse, nous avons pu mettre en évidence le fait que selon Albert Camus, le sacrifice de soi est bon pour le développement de la société, pour le bonheur de la société. Cette fameuse leçon se voit illustrer à travers les diverses tâches exécutées par Rieux. Il sacrifie tout pour sauver ces concitoyens. Il cherche coûte que coûte à assurer le bonheur de la société tout entière. Du coup, il se relève que l'apport de tout un chacun est impératif dans la lutte que mène Rieux. Ceci provient du fait que la peste à ses effets sur le destin de toute la communauté et que personne ne sera épargnée tant que persiste l'épidémie. De ce fait, Camus lance un appel urgent à la population d'Oran et à l'humanité en général d'abhorrer l'individualisme et plutôt reconnaître que les êtres humains ont un destin commun. Accepter et apprécier le fait que les êtres humains ont un destin collectif et travailler ensemble semble être la voie propice par laquelle le bonheur puisse renaitre à Oran.

Conclusion partielle

Dans ce chapitre, nous nous sommes fixés l'objectif de dépister et d'élucider la quête du bonheur dans deux ouvrages d'Albert Camus. Ces deux ouvrages de notre corpus sont *Noces* et *La peste*. A travers les données recueillies et analysées de ces ouvrages, nous avons démontré ce qui constitue la quête du bonheur dans l'univers romanesque camusien. Notons que *Noces*

est un essai. Ainsi, Camus choisit ce medium pour dévoiler sa conception du bonheur. Pour lui, la recherche du bonheur n'est possible que quand l'on se donne la peine de mener une vie en accord avec son milieu. Ceci nous a poussés à développer les points suivants : la communion sensible et sensuelle avec le monde, la déambulation et l'auto-libération. Il s'est avéré que le bonheur émane d'une vie en communion avec son environnement/ l'univers terrestre et que cela s'offre au prix de l'errance et de la liberté (l'auto-libération). L'errance dans laquelle s'engage l'individu, facilite sa rencontre avec lui-même et avec son milieu. Par ce phénomène, l'être humain est arrivé à se découvrir et par extension découvrir son univers. Par cette découverte, il se libère des mythes et des contraintes qui lui sont imposés. Il voit et apprécie son univers et cela lui procure sa jouissance bref, son bonheur. Par ailleurs, il ressort de notre analyse de *La peste* que le bonheur est atteignable par le dévouement et le sacrifice de soi. Et le docteur Rieux a su démontrer cela. Il œuvre assidument pour sauver la vie des malades lors de la peste. Son but ultime est de réduire au plus bas minimum le nombre de morts. Il ressort, d'une manière implicite de l'attitude de Rieux envers son travail que le bonheur, selon Camus est une question qui fait l'objet d'une quête personnelle ou collective, mais Camus paraît recommander le dernier à ses lecteurs. C'est à ce stade que surgit la question du destin collectif en tant que moyen d'accéder au bonheur. Par ce fait, Camus cherche à argumenter et démontrer que les destins des êtres humains sont interconnectés. Ainsi, personne ne sera épargné tant que les autres sont en danger. Le bonheur général est bon pour le développement de la société et cela n'est réalisable que si les êtres humains acceptent et apprécient la valeur du destin commun dans toutes leurs

démarches. Dans le chapitre suivant, nous chercherons à établir un parallèle entre les points discutés dans les chapitres un et deux de notre travail. Nous tenterons de démontrer que les points relevés et discutés jusqu'ici sont repérables sous deux rubriques. Nous baserons notre analyse sur les théories hédonique et eudémonique du bonheur.



CHAPITRE TROIS

PARALLELE ENTRE LA QUÊTE DU BONHEUR CHEZ ALBERT

CAMUS ET CHEZ ANDRÉ GIDE

Introduction

Dans les deux chapitres qui précèdent, nous avons œuvré à décortiquer et dépouiller les quatre ouvrages de notre corpus. L'effort qui était déployé à sillonner ces ouvrages avait pour but de déterrer les différents agissements menés par les personnages (soit camusiens ou gidiens) qui se traduisent en termes de la recherche du bonheur. A ce niveau de notre travail, nous chercherons à démontrer que les points soulevés et discutés dans les deux chapitres précédents sont classifiables sous deux rubriques. Ces deux principaux points de repère sont : l'hédonisme et l'eudémonisme. Nous chercherons tout d'abord à jeter plus de lumière sur les points saillants de la distinction que nous avons faite dans notre introduction générale sur les deux concepts (l'hédonisme et l'eudémonisme). Une distinction nette entre ces concepts, ne nous servira pas seulement de tremplin mais plus particulièrement de garde-fou dans la réflexion que nous allons entreprendre tout au long du chapitre.

Parallèles et divergences entre l'eudémonisme et l'hédonisme

Dans son Introduction à *Bonheur Possible*, Blondin (1983 :15) met l'emphase sur la portée de son ouvrage. Il stipule que : « ce livre est un outil à la disposition des eudémonistes » Blondin ajoute qu'il entend par eudémonistes «ceux qui considèrent le bonheur comme le bien par excellent » p.15. Par ailleurs *Le Nouveau Larousse Encyclopédique* (2001 :743), considère l'hédoniste comme « partisan de l'hédonisme ». Cette définition, à

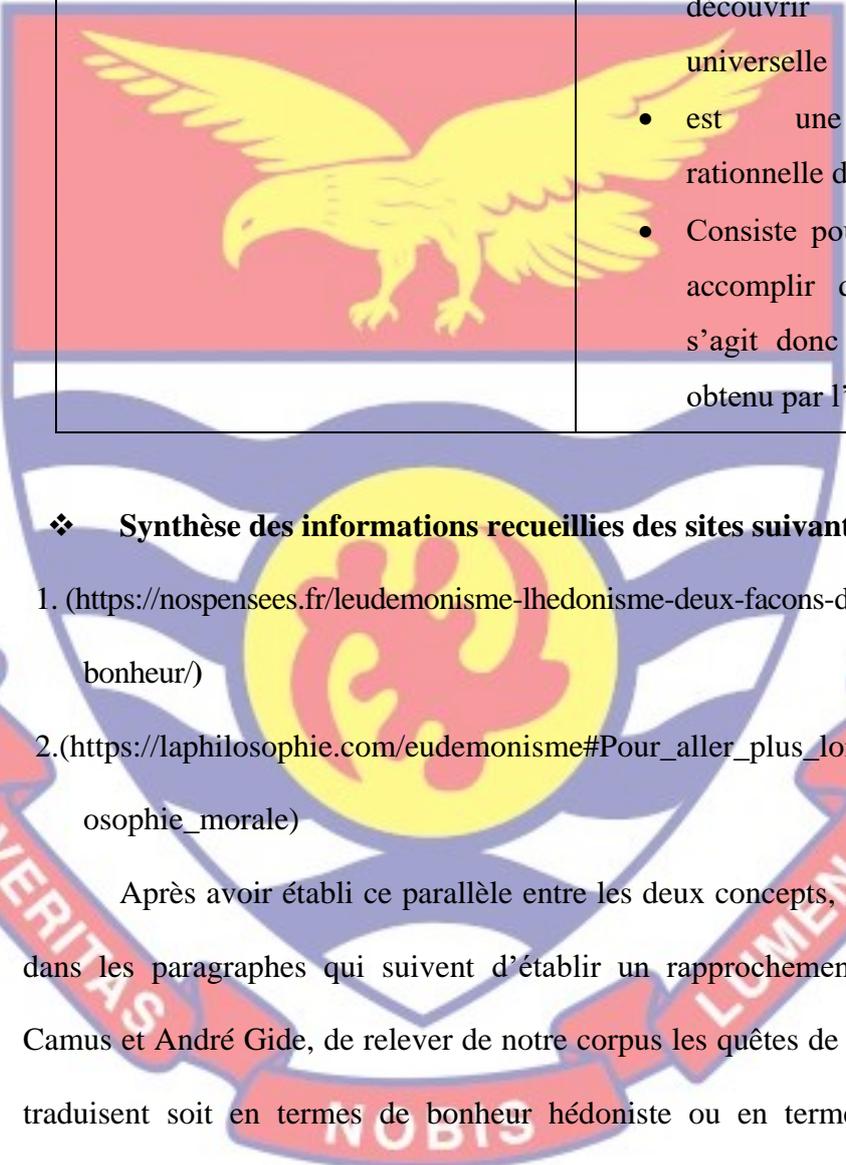
notre avis, ne répond pas à nos attentes car, elle introduit un mot clé (l'hédonisme) qui mérite d'être compris en vue de saisir le sens exact de ladite définition. A cet égard, nous nous posons la question suivante : à quoi se réfère le terme hédonisme ? Qu'en est-il de l'eudémonisme ? Nous tâcherons de répondre à ces questions dans les lignes qui suivent.

A en croire Ranger (2001) Il n'y a pas de contradiction entre hédonisme et eudémonisme parce que le bonheur comme état (hédonisme) n'est pas exclusif du bonheur comme activité (eudémonisme). Ce propos de Ranger nous est utile car d'une manière explicite, il nous fait voir nettement la distinction qui existe entre ces deux manières de situer le bonheur. L'hédonisme comme état (ce qui n'est pas tangible), se réfère au plaisir sensuel. Ce type de bonheur se traduit pour l'individu en termes de jouissance, en terme de plaisir sensuel. Il consiste pour l'être humain à se sentir bien dans sa peau. Faire la fête, aller à la plage, manger à sa faim, avoir des rapports sexuels avec son bien aimé, sont quelques traits distinctifs de l'hédonisme. L'eudémonisme par contre, émane des efforts déployés par l'individu (activités entreprises) dans le but d'accéder à un niveau de vie plus agréable, un niveau de vie plus élevé. Avoir un diplôme supérieur, apprendre un métier, porter sa pierre au développement d'un individu ou d'une institution sont quelques caractéristiques du bonheur eudémonique. (<https://nospensees.fr/leudemonisme-lhedonisme-deux-facons-dexperimenter-bonheur/>)

De nos lectures, nous présentons sommairement dans le tableau ci-dessous les points saillants /les traits distinctifs des deux manières de capter le bonheur. Le tableau se présente comme suit :

Hédonisme et Eudémonisme : quelques traits distinctifs

Hédonisme	Eudémonisme
<ul style="list-style-type: none"> • une doctrine de la poursuite du bonheur qui considère la recherche du plaisir comme le but suprême de l'existence 	<ul style="list-style-type: none"> • une doctrine de la poursuite du bonheur, mais un bonheur intellectualisé et subordonné à la raison.
<ul style="list-style-type: none"> • le but de la vie est le plaisir : bonheur se traduit en termes de plaisir et jouissance • voit le bonheur dans son immédiateté : rencontrer des amis, faire du sport, profiter du temps passé en famille, partir en voyage, etc. • Ephémère, (en recherchant le plaisir et en satisfaisant les activités qui nous procurent du plaisir, nous atteignons le bonheur, bien que de manière éphémère). • Basé sur la jouissance sensuelle • l'hédonisme est individualiste • tend vers le nihilisme • Il consiste pour l'individu de se sentir bien. Avoir des plaisirs sensuels. 	<ul style="list-style-type: none"> • repose sur une éthique de confiance absolue à l'effort de l'homme et considère la recherche du bonheur comme la clé irremplaçable de l'existence • Bonheur durable : Pour les eudémonistes, une vie réussie signifie donc atteindre le bonheur sur une longue période de temps. Pour ce faire, il faut consacrer tous ses efforts à cette quête et rationaliser le bonheur dans cette quête. • est basé sur le développement de l'individu. En préparant et en obtenant un diplôme, en s'explorant, en apprenant une langue ou d'autres connaissances, nous accédons au bonheur grâce à la fierté et à la

	<p>satisfaction que nous éprouvons pour notre développement personnel dans les domaines cognitif, émotionnel et moral</p> <ul style="list-style-type: none">• l'eudémonisme tend à découvrir la vérité universelle• est une recherche rationnelle du bonheur• Consiste pour l'individu à accomplir des tâches (Il s'agit donc d'un bonheur obtenu par l'effort)
---	---

❖ **Synthèse des informations recueillies des sites suivants :**

1. (<https://nospensees.fr/leudemonomie-lhedonomie-deux-facons-deuxperimenter-bonheur/>)
2. (https://laphilosophie.com/eudemonomie#Pour_aller_plus_loin_sur_la_philosophie_morale)

Après avoir établi ce parallèle entre les deux concepts, nous tâcherons dans les paragraphes qui suivent d'établir un rapprochement entre Albert Camus et André Gide, de relever de notre corpus les quêtes de bonheur qui se traduisent soit en termes de bonheur hédoniste ou en termes de bonheur eudémoniste.

André Gide et Albert Camus : quel rapprochement?

Crochet M. (2010) note d'une manière instructive et fort satisfaisante que l'œuvre de Gide a exercé une influence énorme sur la formation de la

pensée mythique de Camus. La connaissance qu'avait Camus des livres de Gide et le commun intérêt de ces deux auteurs pour le mythe semblent les rapprocher. Voici le témoignage de Camus :

J'avais seize ans, écrit Camus, lorsque je rencontrai Gide pour la première fois. Un oncle, qui avait pris en charge une partie de mon éducation, me donnait parfois des livres. [. . .] Un jour, il me tendit un petit livre à couverture parcheminée, m'assurant que « ça m'intéresserait ». Je lisais tout, confusément, en ce temps-là; j'ai dû ouvrir *les Nourritures terrestres* après avoir terminé *Lettres de Femmes* ou un volume des *Pardaillan*. Les invocations me parurent à seize ans, j'étais saturé de ces richesses; j'en souhaitais d'autres, sans doute. Et puis, « Blida, petite Rose . . . », je connaissais, hélas, Blida ! Je rendis le livre à mon oncle et lui dis qu'il m'avait, en effet, intéressé.

(<https://doi.org/10.7202/500096ar>)

On pourrait dire que Gide était pour Camus un maître à penser, source d'inspiration et modèle à suivre. Nous croyons possible d'ajouter que l'admiration et l'adhésion de Camus aux œuvres de Gide lui ont donné ses premières leçons dans l'art d'écrire ; de recréer le mythe en littérature. Mais notons de prime abord que, la constatation qui se dégage d'une étude critique de leurs œuvres respectives est celle de la différence dans la signification qu'ils accordent au mythe. Cette différence est due à une certaine divergence dans l'orientation de leur pensée. Alors qu'Albert Camus se sent attiré par les

questions de la destinée de l'homme, par sa place et son rôle dans le monde ; André Gide, lui s'attache plus spécialement aux problèmes de personnalité et de conduite individuelle. De façon générale, Camus utilise les mythes pour exprimer des réalités d'ordre métaphysique alors que Gide les utilise pour étudier des réalités de nature psychologique ou éthique. Crochet M. (2010)

note pourtant que, si le sens que Camus donne au mythe diffère de celui que lui attribue Gide, il n'en reste pas moins probable que ce dernier a influencé le premier, en lui donnant des exemples convaincants par leur qualité esthétique de ce qu'il est possible de réaliser en littérature à partir de la fable. « Camus admirait en Gide l'écrivain qui reprenait à son compte le matériau de la légende pour le remodeler avec intelligence et art et lui faire révéler, selon les intentions exprimées dans ces mythes ; une vérité nouvelle », conclut Crochet M. (2010).

A travers cette révélation, nous sommes à même d'établir un rapprochement entre les deux auteurs sur lesquels nous travaillons. Cette information sur l'origine de leur pensée, nous sera utile dans la mesure où elle nous servira de base dans le déchiffrement ou dépouillement de leurs textes respectifs.

Sur la question du bonheur, Brosman (2013) souligne que Gide mérite de prendre place dans les lettres françaises comme un phare du bonheur, à côté de Stendhal, maître de la chasse au bonheur. Cette affirmation n'est pas gratuite car nous lisons une fois de plus sous la plume de Brosman que « Toute l'œuvre gidienne et toute sa vie ; constituent un laboratoire, où, au moyen de pointes diverses le bonheur se cherche, se scrute, se pèse, parfois se trouve ». Gide même écrivait dans son *Journal* que « La première condition

du bonheur est que l'homme puisse trouver joie au travail. Il n'y a vraie joie dans le repos, le loisir, que si le travail joyeux le précède. Le travail le plus pénible peut être accompagné de joie dès que le travailleur sait pouvoir goûter le fruit de sa peine ». Nous trouvons, à notre avis, l'explication à ce propos dans sa préface de *Vol de Nuit* d'Antoine de Saint-Exupéry. Gide

notait à ce sujet que « Le bonheur de l'homme n'est pas dans la liberté, mais dans l'acceptation d'un devoir » p. 11

Gide affirme également dans *Nouvelles Nourritures*, qu' « Il me parut que le meilleur et plus sûr moyen de répandre autour de soi le bonheur était d'en donner soi-même l'image, et je résolus d'être heureux ». Ansi, Brosman (2013) extrapole qu'« Il aurait donc été appelé à être heureux et à faire profiter autrui de sa joie pour cette raison ». Gide affirme davantage sa position et déclare. « Mon bonheur est d'augmenter celui des autres. J'ai besoin du bonheur de tous pour être heureux ». On peut dire alors que c'est le type de bonheur qui a pour base l'altruisme. A bas l'égoïsme ! A bas l'individualisme ! Voilà ce que en d'autres termes, Gide semble nous dire.

A propos d'Albert Camus, Johansen (2018) explique que tout au long de ses œuvres, le bonheur se manifeste comme un thème fondamental, primordial pour les autres constituantes de son idéologie. Le bonheur dont parle Camus est peut-être particulièrement visible car il traite aussi des thématiques difficiles et personnelles comme la pauvreté, la maladie et la mort. « Le bonheur est l'impératif catégorique de la pensée camusienne », remarquent Chaplin (2010) et Amar (2010). Il n'est pas alors surprenant de voir Camus déclarer dans *Noces* qu'« il n'y a pas de honte à être heureux ». On le trouve encore plus tard dire que « Pourtant moi, je suis plutôt tenté de

croire qu'il faut être fort et heureux pour bien aider les gens dans le malheur ». On pourrait pourtant discerner des nuances au fil de la pensée de Camus car, on trouve chez lui une prise de position qui est un peu contradictoire à ces propos précités quand il fait dire à Rambert dans la *Peste* qu' « Il peut y avoir de la honte à être heureux tout seul ». C'est peut être à la

base de ce constat que Johansen (2018) affirme que les personnages des œuvres de Camus ne parlent pas nécessairement du même bonheur, ils n'en parlent pas non plus de la même façon. Ceci semblerait suggérer qu'il y a des types de bonheur dans l'œuvre de Camus. Il n'est pas surprenant de lire un peu plus tard sous la plume de Johansen que :

Il existe chez Camus le désir d'un bonheur idéal : « l'unité totale avec toute l'existence ». Avant d'arriver au bonheur idéal, l'homme passe par des bonheurs partiels ; le bonheur physique, le bonheur « humaniste » et le bonheur métaphysique. Tous ces bonheurs dépendent du contexte et de la situation dans laquelle se trouve l'homme camusien, ainsi que du processus de prise de conscience de l'existence absurde.

(<http://www.duo.uio.no/>)

Ceci implique qu'il y a des facettes différentes du bonheur dans l'œuvre d'Albert Camus. Toutes ces révélations nous sont utiles car, ils nous serviront de « garde-fou » dans les parties ultérieures de ce travail.

Eudémonisme chez André Gide et Albert Camus

Dès l'incipit du roman *La symphonie pastorale*, Gide démontre clairement la mission que doit entreprendre le personnage principal, le pasteur.

Le pasteur révèle : « Il m'apparut soudain que Dieu plaçait sur ma route une sorte d'obligation et que je ne pouvais sans quelque lâcheté m'y soustraire » p. 16. Quelle est donc cette responsabilité ? La réponse est éminente. Elle a trait à « la formation et au développement de cette âme pieuse » p.11. Il est intéressant de noter que des attributs divers ont été donnés à Gertrude (l'âme pieuse). De toutes évidences, ces attributs sont dégueulasses voire péjoratifs. Nous découvrons l'emploi des attributs tels que « un être incertain ». (p. 15), « cette fille aveugle » (p. 15), « cette une idiote : elle ne parle pas et ne comprend rien » p.15, « ce paquet de chair sans âme » (p. 18). A part ces attributs péjoratifs employés pour désigner Gertrude, Amélie, la femme du pasteur a ses expressions dégoûtantes qu'elle emploie, elle aussi, pour désigner la jeune Gertrude. Elle pose la question suivante à son mari dès la première fois qu'elle met ses yeux sur la fille. Elle interroge son mari : « De quoi encore est-ce que tu as été te charger ? » (p. 19) puis, « Qu'est-ce que tu as l'intention de faire de ça » (p. 21). Nous notons avec attention, l'emploi du pronom neutre (ça). Toutes ces expressions deshumanisantes font référence à une seule fille. Ces désignations nous font voir le statut de la fille : un statut de non-entité, une personne d'opérette. C'est ce statut deshumanisant que le pasteur cherche à enrayer. C'est ce qui le pousse à révéler sa décision prise après avoir prié. Il déclare : « quand je me relevai, ma décision était prise d'emmener l'enfant le même soir ». (p. 17). Etait-il vraiment important et si urgent d'emporter la fille ? Nous pensons que oui. C'est pour faire en sorte qu'elle sorte de cette situation ridicule, pour qu'elle ait un statut un peu plus élevé.

De notre discussion, on peut affirmer que le pasteur a pour mission principale, le développement personnel de Gertrude. Les démarches et agissements du pasteur tendent vers un seul but : la personnalité de Gertrude. Ceci est indicatif du fait que Gide, à travers ces deux personnages, essaie de mettre en avant le bonheur eudémoniste. Prenant notre tableau ci-dessus

comme point de référence, il est évident que le bonheur eudémoniste celui dont il est question car comme nous venons de l'affirmer, le point clé, c'est le développement de la jeune infirme. Bien sûr, un des traits fondamentaux de l'eudémonisme est que le bonheur soit basé sur le développement de l'individu. C'est à cet appel que répond le pasteur. Ce désir ardent le pousse à supplier sa femme, apaiser sa femme, lui donner des explications en vue de l'amener à apprécier et accepter le fait que c'était une responsabilité qu'il ne pouvait pas ignorer.

Pour assurer d'une manière efficace que le développement de la fille infirme soit complet, le pasteur initie des processus pour que la fille infirme, la fille aveugle de naissance regagne la vue. Nous apprenons avec joie, par l'intermédiaire de la lettre de Martins que l'opération a été une réussite. La lettre dévoile : « L'opération a réussi. Dieu soit loué ! » (p. 133). Cet acte accompli est pour nous un fait durable dans la vie de Gertrude. Elle sera capable de voir le monde avec ses propres yeux pour le reste de sa vie. Notre tableau révèle que le bonheur eudémoniste n'est pas éphémère, il est durable et ceci se voit manifester sous la plume de Gide.

Ce type de bonheur, comme nous l'avons précisé émane également des tâches accomplies. La réussite de l'opération est une source de satisfaction non seulement pour la jeune fille Gertrude, mais également pour le pasteur. Il a la

fierté et la satisfaction d'avoir contribué sa pierre et son quota à la formation d'un être humain. Par ce fait, on pourrait affirmer que le bonheur en question englobe les deux personnages : le meneur de l'action et le bénéficiaire. Le meneur voit ses désirs satisfaits car il a réussi à satisfaire les désirs d'autrui. Cette satisfaction, de la part du pasteur, le motive à s'engager davantage dans

d'autres démarches qui contribuent au développement personnel de Gertrude. Le pasteur assure qu'elle sorte de l'état d'analphabétisme. Lire et écrire, font sans contradiction, partie intégrante du développement de l'individu dans le monde actuel. Alors à travers les consignes et guides de Martin, le pasteur se charge d'instruire la fille. Ceci est à notre avis un moyen d'assurer le développement de Gertrude. C'est la satisfaction des besoins chez Gertrude et « son père » et comme le précise notre tableau les actes ou objectifs accomplis sont relatifs au bonheur eudémonistes et ceci se voit manifester sous la plume de Gide à travers le comportement de la fille adoptée et son père adoptif.

Nous retrouvons également ce type de bonheur eudémoniste sous la plume d'Albert Camus. A lire *La peste*, nous découvrons avec un grand intérêt, le but du personnage principal, Rieux. Sa mission est d'alléger la souffrance des Oranais. Il œuvre ardemment dans le seul but de trouver une solution durable à la peste qui dévaste la population. Cette fonction, il l'assume avec l'état d'esprit d'un jusqu'au-boutiste. Il place sa mission (et donc l'intérêt d'autrui) au-dessus de son propre intérêt sans exiger de récompense. Au début du récit, nous sommes instruits du fait que sa femme part pour aller se soigner en montagne. Celle-ci, malheureusement traverse le fleuve de l'oubli. Nous appréhendons donc le fait que Rieux est principalement un « séparé ». Il est tout d'abord séparé de sa femme par la

distance et ensuite par la fermeture de la ville et finalement d'une manière malheureuse qui est la mort de sa femme aimée. Ces développements auraient pu constituer un bon alibi pour le Docteur Rieux, en vue d'ignorer ou abandonner sa responsabilité en tant que médecin lors de l'épidémie, mais il poursuit sa mission. Dans toutes ces conditions de détresse, Rieux reste fidèle

à son appel (Cet appel ou mission est de sauver des vies). Les motivations de son action contre le fléau émanent principalement de l'amour qu'il a pour sa profession de médecin et son désir de sauver des vies malgré les situations qui prévalent. Il ne cesse de répéter maintes fois que devant le malheur qui accable Oran, l'essentiel est de bien faire son métier (p. 44). Il cherche à mettre un terme à l'épidémie pour que la population puisse reprendre leur manière habituelle de mener leur vie.

Eu regard à ce qui précède, nous sommes en position d'affirmer que Rieux poursuit un bonheur eudémonique. S'il cherche à contredire le sermon de Paneloux que la peste est un châtement divin, c'est qu'il a une confiance absolue à l'effort de l'homme et considère la recherche du bonheur comme la clé irremplaçable de l'existence comme le prodigue l'eudémonisme. De plus, ce qu'il cherche à faire c'est de procurer pour les habitants d'Oran une solution durable au fléau et par conséquent, un bonheur durable. Nous l'avons démontré dès le départ, à travers notre tableau que pour les eudémonistes, une vie réussie signifie donc atteindre le bonheur sur une longue période de temps. Pour ce faire, il faut consacrer tous ses efforts à cette quête et rationaliser le bonheur dans cette quête. Ce bonheur consiste pour l'individu à accomplir des tâches (Il s'agit donc d'un bonheur obtenu par l'effort). De toute

considération, Rieux est eudémoniste car il s'occupe d'autre chose que sa satisfaction sensuelle.

Nous trouvons un parallèle entre les agissements et désirs de Rieux et les propos du Petit Prince (qui est au fait le narrateur) dans *Le Petit Prince* d'Antoine de Saint-Exupéry. Lors de sa visite sur la cinquième planète, la plus petite de toutes les planètes, le Petit Prince disait au sujet de l'allumeur du réverbère que:

Celui-là serait méprisé par tous les autres, par le roi, par le vaniteux, par le buveur, par le businessman. Cependant c'est le seul qui ne me paraisse pas ridicule. C'est, peut-être, parce qu'il s'occupe d'autre chose que de soi-même » (p. 30).

C'est que la planète de l'allumeur du réverbère est très petite et l'on peut en faire le tour par minute. L'allumeur a pour mission d'allumer le réverbère pendant la nuit. « Je n'ai plus une seconde de repos. J'allume et j'éteins une fois par minute » dit l'allumeur au Petit Prince. « Il n'y a rien à comprendre... La consigne c'est la consigne » ajoute-t-il (p. 28). Et nous retrouvons également dans *Vol de Nuit* que : « Le règlement, est semblable aux rites d'une religion qui semblent absurdes mais façonnent les hommes » (p. 46-47). Ces analogies ou intertextes nous sont utiles dans la mesure où ils démontrent d'une manière nette le fait, qu'accepter d'accomplir des responsabilités sans exiger de récompense est une manière efficace et propice d'assurer un bonheur durable et collectif. Ces responsabilités accomplies vont à long terme contribuer à modeler, façonner et agrandir l'être humain. Ces

phénomènes sont sans contradictions un bonheur eudémonique. Ceci est brièvement le sentier que poursuit Rieux dans *La peste* d'Albert Camus.

A tout considérer, Rieux pour nous, a une intuition primaire, fondamentale de sa fragilité, le sentiment d'être éphémère, mortel. A partir de ce sentiment tragique, de ce désespoir initial, il prend la volonté d'agir, d'imposer au temps, à la durée, une œuvre qui puisse durer et survivre à l'individu. Il n'est pas alors surprenant de lire sous la plume d'Alluin (1996) que Rieux est fondamentalement modeste dans l'exécution de sa tâche. Il fait ce qu'il croit devoir faire sans jamais se donner en exemple, sans même chercher à inviter les autres à le rejoindre. Ce sont eux plutôt qui jugent bon de le joindre. Pourquoi les autres cherchent-ils à apporter leur soutien au médecin ? Pour nous, la réponse est la suivante : Rieux lutte pour un bien collectif. Il cherche à donner à ses homologues un bonheur durable et collectif.

Etant conscient du fait que Rieux n'est pas individualiste et que ces démarches sont susceptibles de transformer les événements d'Oran d'un état de désespoir à un état de joie/un état de bonheur, Tarrou, Grand, même le pasteur Paneloux et Rambert (même ceux qui avait une attitude tiède) ont initié le plan de se joindre au docteur pour qu'ensemble ils puissent fournir un bonheur durable et collectif au peuple. Cette prise de position, comme le stipule le narrateur, émane du fait que les personnages en question ont : « déjà compris que cela consistait à renoncer à ce qu'ils avaient de plus personnel » (p. 169) et qu' « Il exige, l'apport de tout un individu ». (p. 22). De plus, ils sont emmenés à apprécier le fait qu'« Il n'y avait plus alors de destins individuels, mais une histoire collective qui était la peste. » (p. 156). C'est avec cette considération que Rambert qui cherchait d'une manière désespérée à

s'évader en vue de se joindre à sa bien-aimée, abroge cette décision et déclare une nouvelle prise de position. Il proclame : « Je vais rejoindre Rieux » (p. 144). Par cet acte, nous découvrons que Rambert choisit ce qui est durable et non pas ce qui est éphémère. Il choisit un bonheur qui émane des actes accomplis au-dessus d'un bonheur qui émane du plaisir sensuel. Ces prises de position constitue à notre avis, une manière plus efficace de rendre plus durable ou de rendre « éternel » ses œuvres sur cette terre. C'est aussi par ce qu'il a appris qu'il y a de la honte à choisir « le départ et un bonheur purement personnel.» note Alluin (1996 :41). Alluin affirme par la suite que « c'est donc au nom d'une certaine conception du bonheur et du sens de la dignité qu'il fait ce choix difficile de la solidarité avec les autres » (p. 41). Il importe, à cet effet, de noter que l'œuvre que l'homme laisse derrière lui et qui est le fruit de ses efforts, continue à le suivre et représente pour des générations, le côté durable de sa vie. Le bonheur qui émane du plaisir sensuel est éphémère et ne mène nulle part. Par contre le bonheur qui emmène des tâches accomplies est altruiste et durable car il tend vers l'épanouissement de la race humaine en général. C'est à cause de cette vérité universelle que Tarrou se confie la tâche de former une association des volontaires. Il dévoile son intention à travers les propos suivants : « j'ai un plan d'organisation pour des formations sanitaires volontaires ». C'est également cette vérité générale qui pousse le Révérend père Peneloux à décider d'adhérer à l'organisation des volontaires formée par Tarrou dans le but de porter sa pierre à l'édification de sa communauté : la communauté d'Oran et celle de l'humanité en général. Ceci est bel et bien un bonheur eudémonique et cela se retrouve sous la plume d'André Gide et d'Albert Camus. Ce qui fera l'objet de discussion dans les

lignes qui suivent est sans doute le bonheur basé sur le plaisir : le bonheur hédoniste.

Hédonisme chez André Gide et Albert Camus

Il importe de noter que chaque médaille a toujours un revers. Contrairement à l'idée eudémoniste qui préconise que le bonheur ne soit trouvé que dans la pleine acceptation de son devoir ; un devoir qui est destiné à l'intérêt collectif, les hédonistes trouvent les siens dans la jouissance sensuelle, dans les plaisirs du corps. Le plein engagement dans les affaires éphémères et égoïstes (à un certain degré) est la source de leur bonheur. Nous tâcherons de dévoiler dans les paragraphes qui suivent des agissements des personnages camusiens et gidiens qui sous-tendent cette réflexion hédonique.

Dans *Les Nourritures terrestres*, Gide se donne la mission de mettre en exergue le type de bonheur qui a comme fondement, la liberté et l'assouvissement des désirs sensuels de l'individu. Comme le révèle Bergez (2009 : 281) : « l'homme, selon Gide, doit s'accepter tout entier, tel qu'il est sans chercher à se modifier ou à se construire » De plus, Verdun (2009), conseille que : « pour vivre comme il faut, il faut vivre en assouvissant ses désirs, c'est la licence : n'imposer aucune limite à ses désirs ». A vrai dire, la validité du constat de Bergez et du conseil de Verdun se voit clairement dans *Les nourritures terrestres*. Dans cet ouvrage, Gide confie son message à son narrateur qui se pose lui-même comme disciple de Ménalque. Ménalque pour sa part, s'adresse à un certain Nathanaël, figure d'un lecteur universel. Ce que propose l'auteur c'est : une éthique de liberté, de la ferveur désirante, une éthique qui serait guidée par le souci fiévreux de consommer la vie le plus complètement possible. Ces points concourent à développer le thème principal

de l'œuvre qui est pour nous, le bonheur procuré par les sens. L'ouïe, l'odorat, la vue, le toucher et le goût y sont célébrés en tant que puissants moyens d'accéder au bonheur.

De ce qui précède, on est en position de préciser le type de bonheur dont il est question dans *Les Nourritures terrestres*. C'est évidemment le type

de bonheur qui a comme base le plaisir : le bonheur hédonique. Comme le stipule notre tableau, le but de la vie pour les adhérents de ce type de bonheur est le plaisir ; le bonheur se traduit pour eux en termes de plaisir et de jouissance. Ils voient leur bonheur dans son immédiateté : rencontrer des amis, faire du sport, profiter du temps passé en famille, partir en voyage, etc. Ces faits sont bel et bien les objectifs que le narrateur cherche à donner à son jeune amant. Il fait l'effort d'enseigner à son jeune amant la voie du bonheur (le narrateur souhaite lui montrer la beauté de la vie et lui offre sa vision d'un bonheur naturel fait de dénuement et de voyages). Il cherche pour ainsi dire, à inculquer à son disciple l'idée du bonheur qui consiste à jouir dès maintenant des fruits de la terre, sans attendre les promesses de l'au-delà. Le principe et mot d'ordre de l'existence humaine, que le narrateur-orateur, cherche à prodiguer à ses lecteurs est l'assouvissement des désirs. Cette pratique, à notre avis, ne contribue pas au développement physique et tangible de l'être humain. Il est pour cette raison éphémère et se limite à un seul individu. Nous ne nions pas le fait que cela soit qualifié de bonheur. D'ailleurs, comme le veut notre définition opératoire, le bonheur est simplement la satisfaction des désirs. Notre point cette fois-ci est que la satisfaction des désirs sensuels et des plaisirs constitue un type de bonheur que nous désignons le bonheur hédoniste. Il est individualiste pour ainsi dire.

Selon le narrateur : « Il y a profit aux désirs, et profit au rassasiement des désirs » p.11. C'est dire alors qu'il n'est pas hors du commun d'avoir des désirs. Par extension, il y a du profit quand l'on arrive à satisfaire ses besoins humanitaires. Répondre aux appels de ses désirs, c'est chercher à procurer pour le corps humains des plaisirs et satisfactions soit émotionnels ou sensuels. Cette satisfaction des désirs émotionnels et sensuels semble être la raison d'être et l'objectif primaire du narrateur. Il note : « J'espère, après avoir exprimé sur cette terre tout ce qui attendait en moi, satisfait, mourir complètement désespéré. » (p. 12). L'objectif est bien clair : jouir du bien de ce monde au maximum le plus possible et mourir sans regret. D'une manière implicite, le narrateur semble dire que la jouissance est un aspect incontournable dans le monde ici-bas. Ainsi, quand l'occasion se présente, l'être humain doit en profiter pleinement sans espérer un autre type de jouissance dans l'au-delà. Pour ce fait, Gide à travers son narrateur, conseille à tout un individu de se libérer et vivre pleinement sa vie à son gré. Il ordonne : « Laisse à chacun le soin de sa vie ». Cette notion de liberté se voit dès l'introduction de l'ouvrage. Cette liberté totale, manifestée par l'injonction « Jette ce livre » (p. 7) La phrase toute entière est la suivante : « Et quand tu m'auras lu, jette ce livre – et sors. Je voudrais qu'il t'eût donné le désir de sortir – sortir de n'importe où, de ta ville, de ta famille, de ta chambre, de ta pensée ». (p.7) On peut ainsi déduire de ce propos que le narrateur cherche tout d'abord à conscientiser son disciple, Nathanaël. Nathanaël pour sa part, a le devoir, après être conscientisée de former ses propres rudiments qui sont susceptibles de lui donner de liberté, de lui procurer du bonheur. Nathanaël doit sortir de son milieu, errer pour jouir des fruits de l'univers.

L'errance dont il est question vaut le coût car, le narrateur en a fait l'expérience et cela constitue pour lui le début d'une instruction. Il explique comme suit :

Tandis que d'autres publient ou travaillent, j'ai passé trois années de voyage à oublier au contraire tout ce que j'avais appris par la tête. Cette désinstruction fut lente et difficile ; elle me fut plus utile que toutes les instructions imposées par les hommes, et vraiment le commencement d'une éducation. (p. 9)

Les hédonistes ont un penchant pour le plaisir et la jouissance sensuels. Ceci se voit clairement à travers la citation ci-dessus. Ils cherchent à faire la fête, se déplacer : voyager d'un lieu à un autre (tandis que d'autres publient ou travaillent). A notre avis, ces faits évoqués et discutés ont trait au bonheur hédoniste car ils ne contribuent pas nécessairement au développement de l'individu mais ils se limitent seulement aux désirs du corps de l'individu. C'est le bonheur hédoniste que Gide met en exergue dans son ouvrage *Les nourritures terrestres*.

Ce désir ardent de satisfaire son corps se retrouve également dans *la Symphonie pastorale* d'André Gide. Nous découvrons à notre plus grande surprise les dispositions prises par le pasteur dans le but de posséder Gertrude quand ses traits physiques commencent à surgir. Il ne tarde pas à dévoiler son sentiment envers Gertrude. Il déclare : « aujourd'hui que j'ose appeler par son nom le sentiment si longtemps inavoué de mon cœur... » (p. 99). Le pasteur qui disait au départ qu'il ramène « la brebis perdue » (p. 22), change de vocable. Dans une conversation entre lui et « la brebis » il déclare : « Mais

tout le monde, Gertrude, sait que je t'aime » (p. 123). Il tente jalousement de la posséder et de jouir pleinement de son amour. Il avertit comme suit, son fils quand il voit en lui un concurrent : « Ecoute-moi bien : j'ai charge de Gertrude et je ne supporterai pas un jour de plus que tu lui parles, que tu la touches, que tu la voies » (p. 73). D'une manière implicite, le pasteur désire être la seule personne qui puisse parler, toucher et voir Gertrude. Ceci est une fois de plus mis en évidence quand le pasteur déclare à son fils : « Et bien ! tu vas me faire la promesse de ne pas lui en parler encore » (p. 77). Gertrude, la brebis perdue avoue d'une manière ignorante son amour (réciproque) pour le pasteur. Elle déclare : « vous savez bien que c'est vous que j'aime, pasteur... » (p. 95).

Toutes ces discussions qui précèdent, mettent en évidence l'intention des personnages précités (le pasteur, son fils Joseph et Gertrude) de satisfaire leurs désirs personnels. Ils cherchent d'une manière désespéré à satisfaire le désir de leur corps. Chacun défend son intérêt : ce qui pourrait lui procurer de la jouissance. Bien évidemment comme le démontre notre tableau, en recherchant le plaisir et en satisfaisant les activités qui nous procurent du plaisir, nous atteignons le bonheur, bien que de manière éphémère. Dans le cas en question, le développement de la fille n'est plus au centre des préoccupations du pasteur et son fils, mais ce qui devient le pivot de leur agissement est plutôt la jouissance sensuelle. Ils sont individualistes, car chacun d'eux cherche à se sentir bien. Ils aspirent à un bonheur basé sur des plaisirs sensuels. C'est à ce point que se situe l'hédonisme d'après Gide.

A ce point, quel type de bonheur Camus nous présente-il dans *Noces* ? Nous découvrons qu'il y a un lien étroit entre le bonheur tel qu'il est représenté dans *Les nourritures terrestres* d'André Gide et dans *Noces*

d'Albert Camus. Les deux évoquent le type de bonheur qui émanent des plaisirs ; la satisfaction des désirs corporels. Malgré le fait que *Noces* soit un essai (une présentation d'idées), Camus choisit ce genre littéraire pour exposer sa conception du bonheur. Cette conception, Camus le dévoile d'une manière explicite à travers l'interrogation « Qu'est-ce que le bonheur sinon le simple accord entre un être et l'existence qu'il mène ? » (p. 65). Comme le dévoile le titre même de l'ouvrage, *Noces* implique que l'être humain doit être en noces/mariage avec son univers. Du coup, l'être humain est interpellé à avoir une communion sensible et sensuelle avec le monde. Il importe également de noter qu'une vie en communion avec son environnement/ l'univers terrestre est une source viable et fiable de bonheur mais il importe de noter que cela s'offre au prix de l'errance et de la liberté (l'auto-libération).

A en croire Albert Camus, les humains ne doivent pas subir passivement une vie qui leur est donnée: au contraire ce qui vaut la peine c'est d'agir, de rester dans l'action, et vivre pleinement chaque instant de sa vie. Il dira lui-même: « le monde est beau, et hors de lui, point de salut » (p. 67). Le narrateur semble avoir trouvé son bonheur dans la beauté du monde. Il va également sans dire que c'est dans ce monde ici-bas que se retrouve le bonheur. Le fait de voir, de toucher et de sentir des phénomènes qui se manifestent sur la surface de la terre est déjà suffisant en tant que bonheur. C'est ainsi qu'il déclare : « C'est le grand libertinage de la nature et de la mer qui m'accapare tout entier » (p. 17) et cela, d'après le narrateur constitue « un jour de noces avec le monde » (p. 13). De plus, il est à retenir qu'afin de jouir de ces instants privilégiés où se révèle l'accord avec le monde, l'homme doit se libérer des contraintes physiques, morales et culturelles. Aux obstacles

vestimentaires, il s'agit de substituer la nudité physique qui permet de vivre « près des corps et par le corps » (p. 36). Nous retenons bel et bien que l'argument ici démontre un certain degré de jouissance sensuelle. Ceci est au fait, ce que Camus s'efforce de démontrer dans son essai, *Noces*. Tout ce qui est mis en œuvre démontre le fait que la satisfaction des désirs du corps humain lui tient à cœur. Cette satisfaction des désirs du corps (désirs ou plaisirs sensuels) est ce que l'on désigne par le terme bonheur hédoniste. Ceci est pour la plupart du temps éphémère et tend à être individuel.

Le bonheur dont parle Camus dans *Noces* consiste ainsi pour l'être humain à s'insérer dans la durée du monde, à accepter avec simplicité la transparence, l'instantanéité des choses sans chercher à leur attribuer un sens, à se retrouver soi-même dans ce monde fugace, insaisissable, étranger à l'homme et inhumain. Seul l'émerveillement devant le monde et la jouissance d'instant privilégiés permettent de dépasser la souffrance, la pauvreté ou l'injustice en offrant des vérités "relatives" et non "idéales". Le bonheur auquel aspire Camus ne se situe pas dans un arrière-monde ou un au-delà métaphysique mais dans la réalité physique et mystérieuse, une réalité qui révèle l'unité et la permanence de l'être. Selon lui :

L'unité s'exprime ici en termes de soleil et de mer. Elle est sensible au cœur par un certain goût de chair qui fait son amertume et sa grandeur. J'apprends qu'il n'est pas de bonheur surhumain, pas d'éternité hors de la courbe des journées. (p. 47)

A travers le médium de *Noces*, Camus tente de démontrer l'union de l'homme avec le monde. Il œuvre également à conseiller à ses lecteurs la

recherche d'un bonheur par la voie des sensations. Ce type de bonheur selon Camus, permet à l'homme de ne pas recourir au divin et de refuser l'aliénation et la sujétion aux hommes. A tout considérer, ce bonheur est de type hédoniste car il n'émane pas des tâches accomplies comme le prodiguent les eudémonistes. Plutôt, il cherche à répondre aux exigences des organes de sens de l'individu.

A travers notre analyse on peut retenir qu'il existe chez les deux auteurs, des formes (de recherche) du bonheur. On retrouve chez le même auteur et parfois dans le même ouvrage, un bonheur de type hédonique et l'autre de type eudémonique. C'est dire alors que, Camus et Gide, n'ont pas un penchant pour une forme unique du bonheur. On observe chez les deux auteurs, une alternance entre ces deux manières de situer le bonheur. Nous présentons sommairement et d'une manière nette ce propos dans le tableau qui suit :

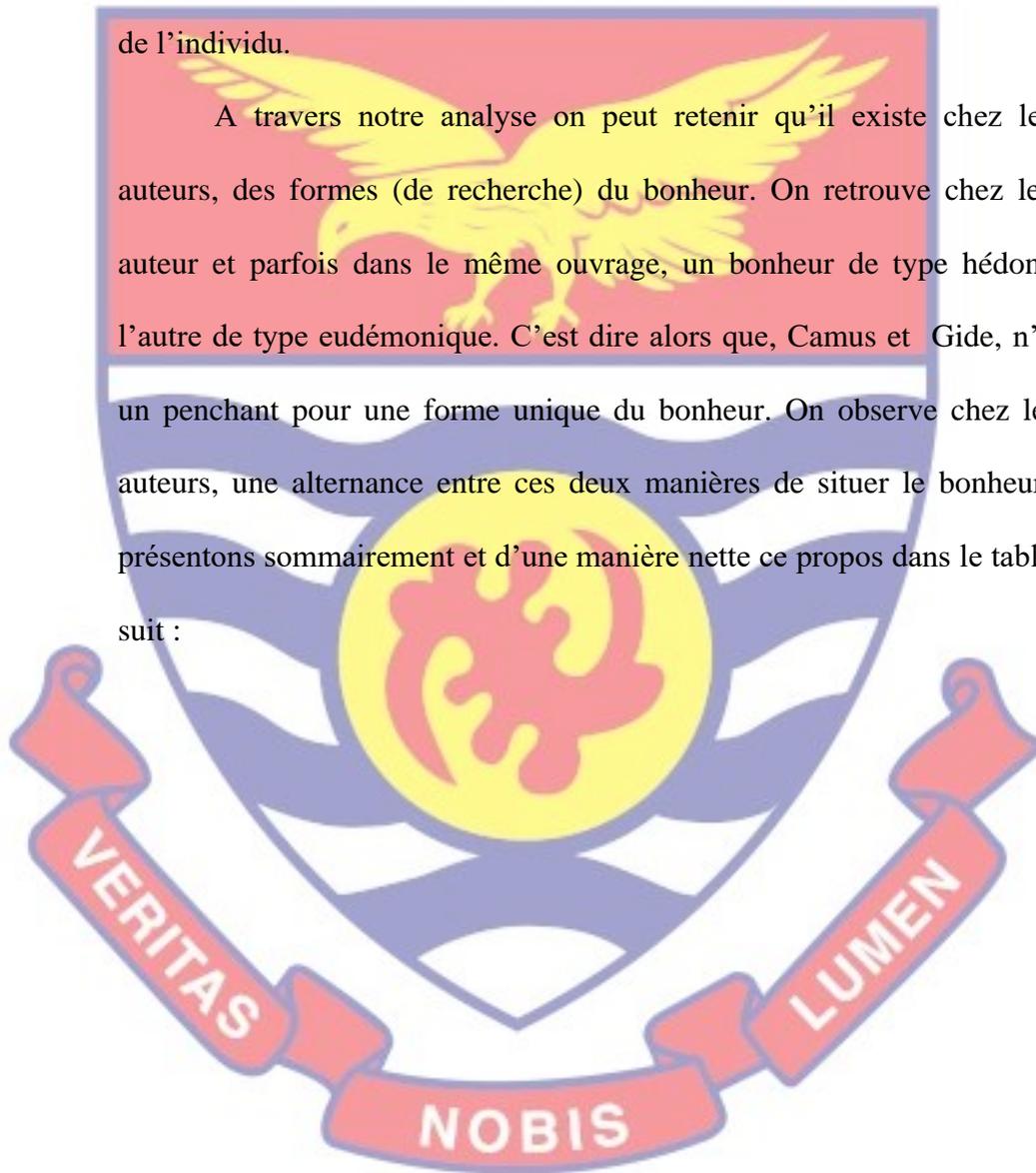


Tableau récapitulatif des points évoqués

Auteur et ouvrage	Bonheur hédonique	Bonheur eudémonique
André Gide : <i>Symphonie Pastorale</i> (1925)	1. Quête du bonheur personnel : efforts de satisfaire ses désirs de émotionnels.	1. Soins et Gertrude
André Gide : <i>Les Nourritures Terrestres</i> (1897)	1. Assouvissement des désirs 2. Liberté	
Albert Camus : <i>La Peste</i> (1947)		1. Sacrifice de soi et acceptation du devoir 2. Le destin collectif
Albert Camus : <i>Noce</i> (1959) Deux sont	1. La communion sensible et sensuelle avec le monde 2. La déambulation 3. L'auto libération	

Le tableau ci-dessus confirme qu'il existe chez les deux auteurs des formes du bonheur. Ceci semblerait suggérer que les deux formes vont de pair, ils sont inséparables.

Conclusion partielle

La réflexion que nous avons entreprise dans les paragraphes qui précèdent avait pour but de situer le bonheur gidien et le bonheur camusien sous deux rubriques. Nous nous sommes servis des théories hédonistes et eudémonistes du bonheur pour mener à bout notre analyse. Il s'est avéré que soit consciemment ou inconsciemment, les deux auteurs ont évoqués des faits qui ont trait aux deux manières de situer le bonheur. Ceci semblerait suggérer que les deux théories se présentent comme l'endroit et l'envers d'un pagnon : ils sont étroitement liés. Vu le fait qu'André Gide et Albert Camus trouvent utile d'évoquer les deux manières de situer le bonheur dans leurs ouvrages, nous sommes astreints à nous poser la question suivante : Qu'est-ce qui est préférable : un bonheur hédonique ou un bonheur eudémonique ? A notre avis, la réponse est que les deux sont généralement une source de motivation pour l'être humain dans sa vie quotidienne. Ils sont ainsi responsables d'encourager, respectivement, les comportements agréables et le développement personnel de chaque être humain. En effet, il semble essentiel à notre avis, de trouver un équilibre personnel entre les deux, de sorte que l'un ne finisse pas par s'ériger en obstacle pour l'autre dans nos démarches. Dans la partie qui suit, nous essayerons de faire un sommaire des points évoqués dans les trois chapitres qui précèdent. Ceci nous permettra de mettre un terme à notre délibération.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Nous voici au terme d'un itinéraire qui nous a conduit à mener une réflexion sur la quête du bonheur dans quatre ouvrages à savoir : *La Symphonie Pastorale et Les Nourritures Terrestres* d'André Gide et *Noces et La Peste* d'Albert Camus. Il s'est avéré que « le bonheur » en tant que notion, concept voire idéologie a subi tant d'avatars à travers des siècles. Ainsi, le mot bonheur connaîtra un élargissement de sens. Aussi le terme/concept revêt-il de nos jours plusieurs définitions. Dans ce travail, nous avons retenu que le bonheur désigne le résultat d'une satisfaction des besoins de l'individu (les besoins physiologiques, de sécurité, sociaux, d'estime, de réalisation de soi). « Une quête » est pour nous l'action ou le fait d'aller à la recherche de quelque chose. Ainsi, notre sujet nous oblige à creuser dans notre corpus, dans le but de déterrer les agissements ou démarches qui constituent une recherche de la satisfaction des besoins de l'individu (meneur de l'action lui-même) ou d'autrui. Il s'est avéré chapitre après chapitre que les personnages sont à la quête du bonheur sur tous les plans, et pour cela, ils se fixent des objectifs et se donnent des moyens pour se sentir heureux.

Ainsi, à travers notre réflexion, nous avons pu effectuer un maillage entre les différentes démarches entreprises par des personnages camusien et gidien qui se convergent vers la recherche de satisfaction des désirs. Dans le premier chapitre, qui était dévoué à une étude de *La Symphonie pastorale* et de *Les Nourritures terrestres* d'André Gide, nous avons su démontrer et expliciter (en nous servant de notre définition opératoire de notre sujet) ce qui constitue, selon notre analyse, la recherche de satisfaction des désirs sous les rubriques suivantes : soin et développement de la petite Gertrude : Une

responsabilité acceptée en vue d'une cause, efforts de satisfaire ses désirs émotionnels, liberté et assouvissement des désirs sensuels. De ces points, nous avons œuvré à démontrer que dans *La symphonie pastorale*, la mission principale que le pasteur s'est fixé est de soulever Gertrude de son état de non-entité à un état de gloire, à un niveau de bonheur. Nous avons jeté la lumière sur les efforts déployés par la famille adoptive (avec à sa tête le pasteur) dans le but de donner à la jeune fille infirme une existence plus radieuse. C'est la recherche du bonheur pour le compte de Gertrude.

À part cette première démarche, nous avons su mettre au point une autre démarche entreprise par le pasteur et son fils. Les deux ont cette fois-ci, tenté de satisfaire leurs désirs égoïstes, les deux tentent de posséder Gertrude dans le but de jouir de son amour. Cette recherche égoïste de satisfaire leur désir respectif est source de désunion dans la famille du pasteur.

Par contre, dans *Les Nourritures terrestres*, il a été pratiquement question de démontrer, à travers les leçons du narrateur à Nathanaël les voies par lesquelles l'on peut accéder au bonheur. L'auteur, à travers le narrateur-voyageur, suggère la liberté et le plein assouvissement des désirs sensuels de l'homme comme des voies qui mènent à la satisfaction des désirs de l'individu. Il s'est avéré à travers notre analyse que ce que Gide propose à ses lecteurs est grosso modo une éthique de liberté ; une éthique guidée par le souci fiévreux de consommer la vie le plus complètement possible. Suivant ce raisonnement, nous avons pu démontrer que l'assouvissement des désirs et la liberté sont des voies diverses par lesquelles on accède au bonheur. L'assouvissement des désirs met en œuvre les organes de sens de l'individu car, chaque organe a ses désirs qu'il faut chercher à satisfaire. Ce processus est

ce que nous désignons le sensualisme. Il a également été question de démontrer que la liberté dont parle Gide s'actualise dans un nomadisme. La portée du nomadisme est qu'il aide le nomade à tenir son désir toujours allumé pour de nouvelles vies.

Dans le deuxième chapitre, nous avons jeté un regard critique sur *Noces* et *La Peste* d'Albert Camus dans le but de démontrer ce qui constitue une quête du bonheur. Les points suivants, d'après notre analyse, se traduisent en termes de recherche de satisfaction des désirs. Ils sont : la communion sensible et sensuelle avec le monde, la déambulation, l'auto libération, le sacrifice de soi et l'acceptation du devoir et finalement le destin collectif. Ces points ont été déterrés et analysés. Le point de convergence entre les points ci-dessus énumérés est qu'ils constituent des voies diverses par lesquelles, selon Camus, l'être humain peut satisfaire son désir ; se donner du bonheur. Ainsi dans *Noces*, nous avons démontré très clairement que le bonheur émane d'une vie en communion avec son environnement/ l'univers terrestre et que cela s'offre au prix de l'errance et de la liberté (l'auto-libération). L'errance dont parle Camus est destinée à faciliter la rencontre de l'homme avec lui-même et avec son milieu (l'être humain est arrivé à se découvrir et par extension découvrir son univers). De ce fait, il arrive à se libérer des mythes et des contraintes qui lui sont imposés. Il voit et apprécie son univers et cela lui procure sa jouissance bref, son bonheur. Pourtant, il ressort de notre analyse de *La peste* que la recherche du bonheur se traduit en termes de dévouement et le sacrifice de soi. Ceci se manifeste à travers le comportement et attitude du docteur Rieux. Celui-ci se bat assidument pour sauver la vie des malades lors de la peste. Son but ultime est d'anéantir l'effet dévastateur de la peste. Il

cherche à réduire au plus bas niveau le nombre de mort. Il ressort, d'une manière implicite de l'attitude de Rieux envers son travail que le bonheur est une quête personnelle ou collective, mais Camus paraît recommander le dernier à ses lecteurs. C'est à ce stade qu'intervient la question du destin collectif en tant que moyen d'accéder au bonheur. Par ce fait, nous avons argumenté que Camus essaie de démontrer que les destins des êtres humains sont interconnectés. Ainsi, selon Camus, personne ne sera épargnée tant que les autres sont en danger. Le bonheur général est bon pour le développement de la société et cela n'est réalisable que si les êtres humains acceptent et apprécient la valeur du destin commun dans toutes leurs démarches.

Nous avons œuvré à démontrer dans notre chapitre trois, (qui est aussi notre dernier chapitre) que les points soulevés et discutés dans les deux chapitres qui précèdent sont repérables sous deux rubriques. Ces deux lignes de repères sont l'hédonisme et l'eudémonisme. Une distinction entre les deux révèle que le premier est centré sur le plaisir alors que le second émane des efforts ou actions déployé(e)s par l'individu. Eu égard à ce qui précède, nous avons énuméré les points de notre discussion qui se convergent soit vers l'hédonisme soit vers l'eudémonisme. Il est évidemment clair d'après notre analyse que le pasteur dès le départ s'est battu pour atteindre un bonheur eudémonique. Il accepte pleinement la responsabilité de prendre soin de la jeune Gertrude. Le résultat de son acte accompli est la satisfaction des désirs de la fille. Il est évident que c'est un bonheur qui émane des efforts déployés d'où l'emploi du terme eudémonique. Ce fait est également trouvé chez Camus et cela se révèle à travers le comportement fidèle de Rieux et ses collaborateurs (Tarrou, Grand, le pasteur Paneloux et Rambert). Ils se sont

battus sans repos pour sauver la vie des Oranais. Par leur reconnaissance que les êtres humains ont un destin collectif, leur objectif est atteint. A part ces trois points, les autres points (efforts de satisfaire ses désirs émotionnels, liberté et assouvissement des désirs sensuels, la communion sensible et sensuelle avec le monde, la déambulation et l'auto libération,) constituent le type de bonheur qui est hédoniste. Ils sont des tentatives pour nourrir le corps de l'individu. Ils sont basés sur la jouissance ou le plaisir.

Si *La Peste* (récit), *noces* (essai), *Les nourritures terrestres* (considéré comme une poésie en prose) et *La symphonie pastorale* (récit) écrits par deux auteurs différents (l'un d'origine algérienne et l'autre d'origine française) et qui sont de genres littéraires différents, ont comme point culminant la recherche du bonheur, on peut ainsi convenir que le bonheur est un phénomène universellement recherché. Cette recherche passe par des voies diverses. Le bonheur, selon notre analyse occupe une place importante dans la pensée d'André Gide et d'Albert Camus et que l'eudémonisme et l'hédonisme sont partie intégrante de leur bonheur respectif.

Par ailleurs, nous ne pouvons pas prétendre avoir fait une étude exhaustive des ouvrages des deux auteurs mais comme va le dicton cité par Blondin (1983 :80) : « pour analyser l'eau de la mer, je n'ai pas besoin de faire passer toute la mer dans mes éprouvettes et sous mon microscope. Ce que j'aurais trouvé dans une goutte d'eau, je le trouverai dans toutes les mers jusqu'à l'horizon », Cet adage semblerait reposer à notre avis sur la logique de « aux mêmes causes, les mêmes effets », mais étant donné que nous opérons dans le domaine de l'art (la fiction ; la littérature imaginée pour ainsi dire), et que l'auteur peut se permettre d'embellir ou de déformer la réalité, nous

lançons un appel aux futurs chercheurs de chercher à confirmer ou infirmer le dicton ci-dessus tout en cherchant à dépouiller les autres ouvrages des deux auteurs que nous n'avons pas pu retenir dans notre analyse. Il serait également utile et intéressant de chercher à savoir si les contemporains de nos deux auteurs ont touché à cette question de la quête du bonheur dans leurs écrits en vue de déterminer leurs points de convergences et de divergences.



REFERENCES

- Amar, R. (2016). *Quête et Représentation du Bonheur dans le Roman français Contemporain*. Paris : Classiques Garnier
- Anic, P. & Tonicic, M. (2013). *Différentes conceptions du bonheur dans la recherche en psychologie positive*. Retrieved from <http://www.psychomedia.qc.ca/psychologie/20130510/psychologie-positive-definitions-du-bonheur> on 11th June, 2020
- Bardet et al. (1999). *Prépas Scientifiques : 20 dissertations*. Paris : Bréal et H&K.
- Bedminster, J. (2014). *Le bonheur Le désir, le plaisir, la morale*. Retrieved from: <https://pedagogie.acguadeloupe.fr/philosophie/conferencesurboneurpar-jenner-bedminster> on 17th July, 2020
- Bergez, D. (2008). *Précis de littérature française*. Paris : Armand Colin.
- Bergez, D. et al (1994). *Vocabulaire de l'Analyse du Roman*. Paris : Dunod.
- Bergez, D. et al (1989). *L'Explication de Texte Littéraire*. Paris : Bordas.
- Blondeau, N. & Allouache, N. (2005): *Littérature progressive du Français (niveau avancé) Clé International*.
- Blondin, R. (1983). *Le bonheur possible*. Montréal: Les éditions de l'Homme.
Bonheur: Retrieved from: <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/bonheur/10144> on 8th May, 2020
- Boukhsibi: (2011). *Freud... L'impossible bonheur*. Retrieved from: <http://boukhsibi.overblog.com/article-freud-l-impossiblebonheur75171281.html> on 21st May, 2020.

Bousenna, Y. (2016) :*Albert Camus, une pensée née du soleil et de la mer* .

retrieved from: <https://philitt.fr/author/younessbousenna> on 14th March, 2021

Brosman, C. S. (2013). *Gide à la pointe du bonheur*. Retrieved from:

<https://www.jstor.org/stable/10.2307/26525487> on 28th May, 2020

Camus, A. (1947). *La peste*. Paris : Galimard.

Camus, A. (1959). *Noces*. Paris : Galimard.

Chaplin, C. S. (2010). *Le Bonheur vu par Camus*. Retrieved from:

<http://www.bonheurdelire.com/article-le-bonheur-vu-par-albert-camus-45724753.html> on 5th June, 2020)

Chiasson, N. (1999). *Les croyances à l'égard du bonheur et son évaluation subjective chez des gens d'Amérique du Nord et d'Amérique Centrale*,

PhD Thesis, Université de Montréal (Canada).

Claude, M. (1967), *André Gide par lui-même*. Paris : Seul.

Clément, E. (2019): *La liberté*, (profil). Paris : Hatier.

Condillac (1788). *Traité des sensations*. Paris : Barrois aîné.

Crochet, M. (2010). *e-gide : Gide, Camus et le mythe*. Retrieved from:

<http://egide.blogspot.com/2010/06/gide-camus-et-le-mythe.html> on 25th May, 2020

De Greve, C. (1995). *Eléments de Littérature Comparée*. Paris: Hachette

Décembre, W. (2017). Mouvement, stagnation et quête du bonheur dans

Paludes et Les Nourritures terrestres d'André Gide. Unpublished manuscript, Department of French and Francophones studies, Graduate Center, City University of New York, New York, USA, 2008

Décolte, G. & Alluin, B. (1996) : *La peste : Profil d'une œuvre*. Paris : Hatier.

Des Bois, J. (2013). *L'idée de bonheur*. Retrieved from : <http://ideearchitecte35.canalblog.com/> on 5th June, 2020

Dubois (2009). *Le Bonheur*. Retrieved from; <http://philodubois.verblog.com/article26468916.htm> on 5th January, 2018

Eudémonisme: Retrieved from: <https://laphilosophie.com/eudemonisme#Pourallerplusloinsurlaphilosophemorale> on 18th July, 2021

Fortin, B. (2000). *Côtoyer la souffrance des personnes âgées*. Montréal: Fides.

Freud, S. (1930). *Malaise dans la Civilisation* trad. fr. P. Cotet, R. Lainé, J. Stute Cadiot, J. André. Paris : PUF1995

Gardin, F. et al. (2020) *La peste : Dossier pédagogique. (Une production du Théâtre Royal des Galeries, en coproduction avec l'Atelier Théâtre Jean Vilar, La Coop asbl et Shelter Prod)*

Gay-Crosier, R. (1969). *André Gide et Albert Camus : Rencontres. Études*

Gefen, A (2014). *La Quête du Bonheur*. Retrieved from : <http://www.fabula.org>. 3rd June, 2020

Gide, A. (1897). *Les Nourritures Terrestres*. Paris : Gallimard.

Gide, A. (1925). *La Symphonie Pastorale*. Paris: Gallimard

Gide, A. (1995). *Romans; récits et soties; œuvres lyriques*. Paris: Gallimard

Godet, M. & Mousli, M. (2017). *Le Bonheur par le travail-17 histoire de longévité heureuse*. Odile Jacob : Paris.

Hume, D. (2012). *Essais sur le bonheur. Les Quatre philosophes*. Fayard : Mille et une nuits.

Itti., E. (1995). *La Littérature Française en 50 Romans*. Paris : Ellipses
édition marketing S.A

Johansen, T.B (2018). *Albert Camus et le bonheur de jeunesse : Une lecture
de l'Envers et l'Endroit et de Noces*. Mémoire soutenu à l'Université
d'Oslo..Retrieved from <http://www.duo.uio.no/> on 5th June, 2020)

Kant, E. (1998). *Critique de la raison pratique*. (de Roberta Monticelli).
Retrieved from: <https://mediaserver.unige.ch> on 5th July, 2020

Kasser, T. & Ryan, R. M. (1996). "Further examining the American dream:
differential correlates of intrinsic and extrinsic goals", *Personality
and Social Psychology Bulletin*, vol. 22, n°3,

Komsi, D. (2009). *Les 7clés du Bonheur*. Retrieved from: www.davidkoomsi.com
on 7th February, 2021

L'allier, A. (2004). *Poètes et déambulateurs de l'espace urbain* :Université du
Québec à Montréal, Département d'études littéraires, coll. « Figura »
n°10, Retrived from: [http://oic.uqam.ca/sites/oic.uqam.ca/files/
documents/cf10complet.pdf](http://oic.uqam.ca/sites/oic.uqam.ca/files/documents/cf10complet.pdf) on 10th April,2020

La Sainte Bible : Version Louis Segond. (2009). Belarus: Printcorp

Lagarde, A & Michard, L. (1970). *XVIIIe Siècle : Les grands auteurs français
du programme*. Paris : Bordas

Lazarus, R. S. et Lazarus, B. N. (1994). *Passion & Reason*. New York: Oxford
University Press. *Le bonheur selon les philosophes*. Retrieved from:
LICENCE/[http://www. Cafe- diderot.com/lebonheur-selon-les-
philosophes](http://www.Cafe-diderot.com/lebonheur-selon-les-philosophes) on 5th January, 2020

L'eudémonisme et l'hédonisme : deux façons d'expérimenter le bonheur. Retrieved from :<https://nospensees.fr/leudemonisme-lhedonisme-deux-facons-dexperimenter-bonheur/>) on 18th July, 2021

Liu, L. & Martin, D. & Rakotomalala-Harisoa, N.A. (2015). *Le bonheur est-il universel ou culturel ? Analyse de discours et de perceptions*

d'internautes allemands, malgaches et chinois. Retrieved from:

<http://kairos.univ-bpclermont.fr/lebonheur> on 21st May, 2020

Malraux, A. (1926). *Tentation de l'Occident.* Paris: Gallimard.

Maslow, A. (1995). *Motivation and Personality.* New York: Harper Row Publishers.

Mauriel, A. (1998). *La Critique.* Paris: Hachette

Musumeci, S. L (2020) : «Noces»: Pour ne pas renoncer à la beauté du monde.

Retrieved from: <https://leregardlibre.com/litterature/noces-pour-ne-pas-renoncer-a-la-beaute-du-monde> on 17th May, 2021

Nanteuil, L. (2016) : *Noces à Tipasa (Albert Camus Noces).* Retrieved from

<https://lisenanteuil.wordpress.com/2016/04/29/noces-a-tipasa-albert-camus-noces/> on 14th March, 2021

ONU : La Déclaration universelle des droits de l'homme. Retrieved from:

<https://www.un.org/fr/universal-declaration-human-rights/> on 3rd December, 2020

Pascal, B. (1670). *Pensées B.* fragment 425 : Pinguin Classics.

Passebon, P. (2010). *A propos du bonheur.* Retrieved from:

<https://dehautsetdebats.files.wordpress.com/2010/06/bonheursmiley.jpg> on 25 March, 2020

Ranger, J-P (2001). *L'Étique d'Épicure : hédonisme ou eudémonisme ?*

Published Master's thesis, University of Ottawa, Ottawa.

Reuters, Y. (1996). *Introduction à l'Analyse du Roman*. Paris : Dunod

Montréal, Canada : Dicorobert Inc.

Roger, J. (1997). *La Critique Littéraire*. Paris : Dunod

Roumain, J. (1946). *Gouverneurs de la Rosée*. Paris : Les Éditions Françaises Réunies.

Rousseau, J.-J. (1960). *Les rêveries du promeneur solitaire*. Paris : Garnier Frères. (Édition illustrée)

Saadia, Y. K. (2013). « La poétique de l'espace et l'expérience de l'écriture dans *Les Nourritures terrestres* d'André Gide », *Postures*, Dossier « Nord/Sud », n°17. Retrieved from: <http://revuepostures.com/fr/articles/yahiakhabou17> on 5th May, 2020

Sabbah, H (1993). *Littérature Textes et Méthode*. Paris : Hatier

Saint-Exupéry, A. (1942). *Pilote de Guerre*. Paris : Gallimard

Saint-Exupéry, A. (1931). *Vol de Nuit*. Paris : Gallimard

Saint-Exupéry, A. (1939). *Terre des hommes*. Paris : Gallimard

Saint-Exupéry, A. (1945). *Le Petit Prince*. Paris: Gallimard.

Sartre, J-P. (1946). *L'Existentialisme est un Humanisme*. Paris : Nigél.

Socrate: connais-toi toi-même. Retrieved: <https://laphilosophie.com/socrate-connaiss-toi-toi-meme> 13th May, 2021)

Stacey, A. (2014). *Le Bonheur en Islam*. Retrieved from : <https://www.islamreligion.com> on 5th March, 2019

Tipasa. Retrieved from: <https://whc.unesco.org/fr/list/193/> on 28th March, 2021

Toussaint, S. (2016). *A propos du bonheur*. Paris : Diffusion Rosicrucienne

Veenhoven, R. (1997). "Progrès dans la compréhension du bonheur", *Revue Québécoise de Psychologie*, vol. 18, n° 2,

Verdun, O. (2009). *Le désir : l'expérience du manque*. Retrieved from: www.superprof.fr on 13th February, 2021

Zitouni, H. (2004). « Camus, le flâneur de l'absurde. Une lecture de *Noces* », *Poètes et déambulateurs de l'espace urbain*, Université du Québec à Montréal, Département d'études littéraires, coll. « *Figura* » n° 10, 2004, p. 185-197

